

LE RÉCIT DE "Fred"

JOSEPH BERMAN

\*\*\*\*\*

*J'ai eu de la chance ...*

*C'est tout !*

\*\*\*\*\*



## PREFACE .

### Pourquoi ce titre ?

Je ne suis que l'un des survivants de la période que je décris dans cet ouvrage.

J'y relate des événements que j'ai vécus pendant l'occupation allemande de juin 1942 au 7 mai 1945, date de mon retour privilégié en avion, grâce à la mission de rapatriement belge, dirigée par le ministre VAN ZEELAND, venu en personne pour ramener les survivants Belges de BUCHENWALD.

Chacun de ces rescapés pouvait dire comme moi : " J'ai eu de la chance " . Pourtant j'affirme que j'ai eu une chance exceptionnelle. Non seulement, j'ai survécu comme prisonnier politique, mais en plus, j'en ai réchappé en tant que Juif.

Le sort des détenus politiques, que j'ai partagé avec mes compagnons n'était pas enviable, la grande majorité n'a pas eu le bonheur de revenir. Les détenus politiques arrêtés par les services de sécurité allemands ont fait l'objet d'enquêtes et de dossiers.

Un grand nombre d'entre-eux ont été jugés par des tribunaux, condamnés et exécutés en toute légalité selon les lois allemandes.

Cela faisait partie de la politique de répression impitoyable de la résistance au nazisme.

L'extermination des Juifs était d'une toute autre nature. Il s'agissait d'un "génocide".

Ce mot est trop souvent galvaudé. On parle de génocide pour désigner des massacres de populations qui se sont succédés tout au long de l'histoire, et qui se poursuivent de nos jours, mais qui ne sont pas des "génocides".

Le terme de "génocide" peut s'appliquer selon moi, aux massacres des Amérindiens, car il y avait volonté délibérée d'exterminer ces populations, pour occuper leurs terres.

Les envahisseurs blancs proclamaient alors : " qu'un bon Indien était un Indien mort ". Ils tuaient les enfants, en disant que les lentes deviennent des poux.

Le massacre des Arméniens par les Turcs, peut être comparé à un " génocide ", quoique des femmes et des enfants aient été réduits en esclavage et convertis de force par les Musulmans.

Les autorités turques qui étaient en guerre contre l'Empire Russe ont certes ordonné la déportation de ces populations chrétiennes parmi lesquelles il y avait des mouvements de libération nationale très actifs soutenus par la Russie.

C'est surtout lors de la déportation de cette population qu'eurent lieu les spoliations, les pillages et les massacres des Arméniens chrétiens par les Musulmans, qui attaquèrent les colonnes de déportés pour les dépouiller.

Les Arméniens furent victimes de massacres épouvantables de la part des brigands Kurdes.

Les témoignages des survivants Arméniens ont été recueillis et il ne fait nul doute que ces massacres ont laissé une trace indélébile dans la mémoire des Arméniens du monde entier, qui parlent d'un "génocide".

Les autorités turques ( dont je ne prends nullement la défense) n'ont jamais voulu reconnaître la volonté de "génocide". Pour eux, la déportation des Arméniens était une mesure de sécurité qui a mal tourné.

Les Turcs se sentaient menacés à leur frontière par l'activité de mouvements nationalistes Arméniens qui voulaient se débarrasser de la domination turque, avec l'aide de la Russie.

Pour les Arméniens c'était la guerre de libération nationale et une guerre de religion.

La déportation de populations en temps de guerre, a eu lieu en Union Soviétique, sous la dictature stalinienne, des populations furent déportées sous l'accusation de collaboration avec l'ennemi.

Il y eu des échanges de population entre les Turcs et les Grecs après la guerre gréco-turque de 1924.

Ces échanges et déplacements de populations, avec les drames, les souffrances et les misères que cela entraîne ont eu lieu dans un passé récent.

Aujourd'hui on appelle cela "épuration ethnique". Mais il ne s'agit pas de "génocide".

De tout temps, il y eut des guerres de conquêtes, le but des conquérants étant de dominer les peuples, de les exploiter mais non de les anéantir, ils en avaient besoin comme esclaves.

Dans son livre "Mein Kampf", Hitler avait clairement annoncé son programme d'extermination des "races inférieures", pour assurer aux "surhommes ariens" un espace vital.

Les Nazis sont passés à l'exécution du génocide, dès qu'ils se sont sentis tout-puissants, après la conquête successive de tous les pays d'Europe, à l'exception des Îles Britanniques, de la Suisse, de la Suède, et de la péninsule Ibérique.

Avec la main-mise sur les mines et les industries de l'Europe Continentale, ils se crurent invincibles.

L'offensive des armées allemandes, soutenues par leurs alliés finlandais, roumains, hongrois, slovaques, et même de la division espagnole "AZUL" que Franco avait envoyé à Hitler en reconnaissance de l'aide qu'il avait reçue lors de la guerre d'Espagne.

Il y avait même des troupes italiennes qui prenaient part à l'offensive contre la Russie.

Le 21 juin 1941, cette offensive minutieusement préparée par des stratèges expérimentés, menée par des troupes aguerries et puissamment armées qui venaient de conquérir toute l'Europe, déferlèrent sur la Russie.

Les armées russes dont les principaux cadres ont été peu auparavant fusillés ou enfermés dans les "goulags" suite aux tristement célèbres "procès de Moscou", et les purges staliniennes, se sont effondrées devant la formidable machine de guerre allemande comme toutes les autres armées d'Europe avant eux.

Ils étaient eux aussi en retard d'une guerre. Les armées allemandes s'enfoncèrent profondément en terre russe. Ils y firent des millions de prisonniers, et ramassèrent des quantités énormes d'armes et de matériel.

Les principaux centres industriels et les bassins miniers de la Russie Occidentale étaient conquis. Les dirigeants nazis ne doutaient pas de leur victoire finale.

Hitler était tellement convaincu que l'armée russe était écrasée et qu'elle allait s'effondrer, qu'il proclamait devant son état-major : "Der Russe ist tot".

C'est alors que commença la déportation des JUIFS de l'Europe occupée, et leur extermination.

C'était la phase finale du "Endlösung" (La solution finale). Les fusillades de masse de Juifs de Pologne et des territoires conquis en Russie par les "Sonderkommandos S.S." n'en furent que le prélude. Ils faisaient creuser des fosses par les victimes, avant de les fusiller ou de les exterminer à la mitrailleuse. Les corps étaient jetés dans les fosses par d'autres Juifs exterminés à leur tour. Ils avaient également mis au point des camions où les Juifs étaient entassés et asphyxiés par les gaz d'échappement durant le transport.

Mais pour les chefs nazis, ces méthodes étaient trop lentes.

Il y avait selon eux, onze millions de Juifs en Europe (Grande Bretagne comprise).

Avec le sens de l'organisation des Allemands et l'efficacité qui les caractérise, ils organisèrent l'anéantissement industriel des "sous-hommes", dans les camps d'extermination créés à cet effet.

Il ne fallait épargner ni femmes ni enfants. Le but était d'anéantir totalement les races "inférieures" en commençant par les Juifs et les Tziganes.

Il ne fait pas de doute que si les Nazis n'avaient pas été vaincus, ces camps auraient continué à servir, pour exterminer d'autres peuples, jugés inférieurs afin d'assurer le règne sans partage des "surhommes".

Dans les convois qui arrivaient de toute l'Europe, la sélection était impitoyable, les vieillards, les malades, les enfants, les femmes trop âgées étaient immédiatement dirigés vers les chambres à gaz camouflées en salles de douches.

Les hommes et les femmes les plus robustes étaient provisoirement épargnés, afin de servir d'esclaves, il fallait utiliser leur force de travail jusqu'à l'épuisement avant de les anéantir.

Ces travailleurs étaient soumis à des sélections, ceux qui étaient épuisés par la sous-alimentation et inaptes au travail, donc inutiles, allaient à leur tour dans les chambres à gaz, et les fours crématoires, ou les charniers si les fours ne suffisaient pas à la tâche. Quand la main-d'œuvre était abondante, il n'y avait pas de sélection, le convoi entier était exterminé.

Ils ne faisaient pas de différence entre Juifs religieux, laïques ou convertis.

Des curés en soutane ont été gazés parce qu'ils avaient des ancêtres juifs.

Cela me rappelle une conversation que j'ai eue lors d'un voyage, avec une personnalité africaine.

C'était M. Albert Téoôdjiré, délégué du Bénin à Genève. Il était directeur de l'Institut international d'études sociales.

C'était un homme grand et distingué d'un noir d'ébène. Nous avons parlé du racisme.

Selon lui, il n'y a pas de comparaison entre le racisme anti-juif et le racisme anti-noir.

Pour lui, le Juif est un blanc comme les autres, parmi lesquels il existe des types divers.

Il ne tient qu'à lui d'échapper à l'antisémitisme, il lui suffisait de se convertir à la religion dominante, se fondre ainsi dans la masse et disparaître en tant que Juif.

Malheureusement m'a-t-il dit, ce n'est pas possible pour un noir.

Je lui ai répondu, qu'en effet, c'était la solution qu'avaient choisie d'innombrables Juifs au cours de leur longue histoire, pour échapper aux persécutions, ou tout simplement pour ne plus être différents, et que si cela n'avait pas été le cas, les Juifs seraient peut-être aujourd'hui aussi nombreux que les Chinois.

## ***La convocation***

En juin 1942, l'Association des Juifs de Belgique (A.J.B.), créée par des notables Juifs, sous la direction des occupants Allemands, a envoyé des convocations à des centaines de Juifs qui devaient se présenter à l'Office du Travail, rue du Boulet à Bruxelles. J'ai reçu cette convocation et je ne savais que faire.

Une dirigeante de la résistance, Jeanne Goldfinger, avec qui j'étais en rapport, est venue chez moi pour me dissuader de me présenter, elle m'a dit qu'il s'agissait d'une déportation en vue de notre extermination. Je lui ai ri au nez.

Qui pouvait croire à l'époque qu'elle avait raison ? Refuser de se présenter, c'était se mettre dans l'illégalité. Il fallait trouver un endroit où se cacher, ainsi que toute la famille.

Nous habitons rue Basse, près de la gare du Midi, à l'époque, un des quartier à forte population juive de Bruxelles. Nous étions huit personnes, mes parents et six enfants encore à la maison. Mon frère aîné était marié depuis peu et habitait St. Gilles. Nous n'avions pas les moyens de nous cacher. Comment trouver à nous loger, et comment subsister, sans argent ?

Je faisais de la résistance avec mes amis de l'Unité, un cercle sportif et culturel juif laïque, d'obédience communiste, liée aussi à la Jeune Garde Socialiste Unifiée de Belgique.

## ***L'Unité***

Cette organisation a été fondée en 1936, par des militants communistes Juifs, immigrés récents de Pologne pour la plupart, certains venant de Bessarabie et de Hongrie.

Les fondateurs de ce mouvement étaient pour la plupart des réfugiés politiques ayant eu maille à partir avec la police politique de Pologne. Certains d'entre-eux ont connu les prisons polonaises. Du temps de Pidsulski, la police politique polonaise n'était pas tendre avec les communistes en général et les Juifs en particulier.

Au début des années trente, au plus fort de la vague d'immigration en Belgique, il s'était constitué à Bruxelles et Anvers, le " *Kulturverein* ". Ce cercle culturel juif fut créé par les nouveaux immigrants Juifs, réfugiés politiques, étudiants, ouvriers et artisans pauvres, qui habitaient dans des mansardes et des logements à bas loyers, dans les quartiers les plus déshérités, abandonnés par les familles belges dès qu'elles pouvaient se permettre un logement meilleur.

Ils étaient privés du confort le plus élémentaire, et n'avaient pas les moyens de se payer les loisirs qui étaient à la portée des classes populaires belges.

A cette époque, la classe ouvrière belge n'était pas beaucoup mieux lotie, le logement de la plupart des ouvriers, dans les quartiers populaires de Bruxelles, était " *le quartier* ", qui se composait de trois pièces : une cuisine, et deux pièces, avec le W.C. sur le palier souvent pour plusieurs locataires. Aucune famille ouvrière de ces quartiers n'était à ma connaissance propriétaire de son logement.

Il y avait une classe de propriétaires, qui vivait du revenu de ces immeubles. Dans les quartiers populaires, la salle de bain privée était un luxe inconnu. Il y avait des bains-douches publics, dont un au coin de la rue des Tanneurs et de la rue du Lavoir. J'y allais avec mon père, et pour quelques francs, on prenait un bain bien chaud. On y restait jusqu'à ce que le baigneur frappe sur la porte pour laisser la place au suivant. Il y avait foule le dimanche matin et l'attente était longue.

Pour les loisirs, il y avait le cinéma. Il y avait des salles dans tous les quartiers et des séances plusieurs fois par jour. Le dimanche, les files d'attente étaient interminables.

Le public attendait longtemps avant de trouver une place. A l'intérieur on attendait debout, on s'asseyait sur les escaliers en attendant qu'une place devienne libre. Malgré les prix modiques on ne pouvait pas toujours se le permettre.

## Les cafés

Pour la population Belge des quartiers populaires, il y avait les cafés, il y en avait à tous les coins de rue, et ils étaient souvent pleins. Les ménages ouvriers y laissaient une bonne partie de leurs salaires

Parfois, les femmes accompagnaient les hommes avec des enfants en bas âge, à qui on donnait un peu de bière pour qu'ils se tiennent tranquilles.

L'alcoolisme était le grand fleau social. Les socialistes ont tenté de l'enrayer en faisant voter la loi Vandervelde, qui interdisait la vente d'alcool et de spiritueux dans les cafés, et règlementait sévèrement la vente d'alcool dans les magasins.

Cette loi a provoqué la colère des cafetiers, qui réclamaient la liberté de continuer à s'enrichir au détriment de la santé du petit peuple. Faute d'alcool on a continué à se saouler à la bière.

Les immigrants Juifs n'étaient pas des buveurs de bière, ils n'allaient pas au café.

Il y avait bien quelques cafés où des Juifs se retrouvaient pour boire du thé et jouer aux cartes, mais ils étaient l'exception.

Ils cherchèrent donc à créer des lieux de rencontre, surtout des isolés, pour échapper à la solitude et fuir leur triste logement.

Ils voulaient se retrouver entre eux, parler leur langue, chanter leurs chansons, jouer aux échecs, se rencontrer en un lieu où ils puissent discuter, voir faire du théâtre, en bref... continuer à pratiquer et à développer leur culture, sur cette terre de liberté où ils avaient trouvé refuge.

Il n'y avait aucune comparaison possible entre le niveau culturel des émigrés Juifs venus habiter les quartiers pauvres, à bas loyers, faute de moyens pour s'installer ailleurs, et la grande majorité des habitants Belges de ces mêmes quartiers.

Ceux qui ont connu le quartier de la Marolle autour de la rue Haute, dans les années trente, peuvent en témoigner. Le samedi soir, les ivrognes jonchaient les rues.

Il y avait un refuge qu'on appelait le "*petit amigo*" près de l'école N°7, qu'on ouvrait le samedi. Une équipe spéciale de la police ramassait et transportait dans une charrette à bras, les "*zatlapp*" (ivres-morts) pour les mettre à l'abri et les laisser cuver leur bière.

L'école n°7 de la rue Haute avait une classe spéciale, la "*Zotteklas*", (classe de fous) où étaient rassemblés les enfants arriérés, des hydrocéphales, des idiots, tristes rejetons de parents alcooliques.

Les instituteurs, qui, à l'époque, étaient considérés et respectés, on les appelait "*Maîtres*" essayaient de les récupérer.

Ces conditions de vie lamentables, ces logements insalubres, le manque d'hygiène, et l'alcoolisme, offraient un terrain favorable au développement de la tuberculose qui faisait des ravages dans ces quartiers et contre laquelle la médecine était désarmée.

## L'école

L'arrivée des familles d'émigrants Juifs avec de nombreux enfants dans ces quartiers eut pour effet que des enfants Juifs prirent souvent la tête des classes.

Les parents juifs ne passaient pas le plus clair de leur temps au café à boire et à "*ziverer*" sur des sujets aussi passionnants que le match de football entre l'Union et le Daring, ou le match de boxe qui opposait des champions du moment. La plupart des immigrants Juifs prenaient le temps de s'occuper de leurs enfants, les poussaient aux études, les encourageaient et les aidaient comme ils pouvaient.

Les enfants des émigrants Juifs avaient l'habitude dans leurs pays d'origine des "*heder*" (écoles talmudiques) où on les mettait, dès qu'ils étaient propres, parfois déjà à trois ans. Ils avaient donc un avantage sur les enfants de ces quartiers populaires qui commençaient leur scolarité à partir de six ans.

Je me rappelle les distributions des prix qui se faisaient au Cirque Royal. Le Bourgmestre Adolphe Max présidait, et remettait des récompenses aux meilleurs élèves de toutes les écoles de Bruxelles.

Les "loges" étaient les places d'honneur réservées aux parents des premiers de classe. Comme premier de ma classe, je reçus des places de loges et ma mère en était très fière.

Un élève de ma classe "*OYEN*" bon élève pourtant, n'a été que troisième.

C'était mon copain, j'allais souvent chez lui pour faire nos devoirs ensemble.

Ses parents tenaient un café pas loin de l'école. Il était fils unique, ils habitaient au-dessus du café, leur logement me paraissait somptueux.

Ils avaient un salon et de beaux meubles, le parquet était ciré, et cela sentait bon l'encaustique. Il y avait de beaux tapis, je n'osais pas marcher dessus. Il y avait des coussins sur le canapé, c'était tellement beau que je n'osais pas m'y asseoir. Pierre OYEN avait une chambre pour lui tout seul, où nous étions tranquilles pour répéter nos leçons.

Ce n'était pas comme chez moi, où je devais trouver un coin de table dans la cuisine, constamment dérangé par mon frère ou mes petites soeurs, nous étions vraiment à l'étroit. J'habitais à cent mètres de chez OYEN, mais c'était comme dans un autre monde. Ses parents m'apparaissent avec le recul des années, comme incarnant parfaitement les bons bourgeois bruxellois

L'auteur qui a écrit la pièce de théâtre "*Le Mariage de Melle BEULEMANS*" (dont on a fait également un film) aurait pu s'inspirer de cette famille. Le père Oyen était le parfait "*Baas*" (patron de café). Grand et gros, avec un ventre proéminent comme un tonneau de bière, jovial et "*zwanseur*" (blagueur) derrière son comptoir.

La mère était une belle femme populaire, dans la trentaine, assez grande, bien serrée dans son corset, épanouie, la poitrine opulente.

La première fois que Pierre m'avait amené chez lui, sa mère m'a gentiment pincé les joues, elle s'est extasiée sur mes fossettes, elle a dit : "*Wa ne schuun menneke*" (quel beau petit garçon). Pierre, lui était plutôt le "*gros plein de soupe*". Sa mère ne voulait pas qu'il fréquente les petits voyous de la rue Haute.

J'étais poli et comme elle disait "*bien comme il faut*", et c'est pourquoi je pouvais venir chez eux.

Elle nous servait des couques au beurre ou du cramique, avec du cacao. Pour moi c'était un régal ! Chez moi, je recevais une tartine de pain de ménage, ou du pain du boulanger juif, qui était légèrement gris, un mélange de seigle et de froment, saupoudré de cumin, avec du beurre, que ma mère grattait bien avec son couteau, (le beurre était trop cher) parfois avec un peu de confiture, mais pas les deux à la fois.

Pas étonnant que Pierre soit si gros. Sa mère le couvait, elle en était si fière.

Pensez donc ! Il était le premier de sa classe. Elle avait reçu des "*loges*".

Elle s'était mise sur son trente et un, et avait assisté à la remise des prix du haut de sa place privilégiée. Elle avait vu avec fierté le Bourgmestre Adolphe Max, remettre à son fils le petit rouleau de papier et le prix, qui était un livre richement relié.

C'était peut-être le plus grand événement de sa vie. Puis ! Les Juifs sont arrivés, et son fils chéri relégué à la troisième place.

Je me dis maintenant, il n'est pas étonnant que ces riches brasseurs, étaient furieux de voir deux petits Juifs, prendre les premières places, et les priver ainsi de l'honneur de la "*loge*".

C'étaient de braves gens, pas méchants pour un sou, mais je me dis qu'il ne serait pas étonnant qu'ils soient devenus antisémites.

En effet, sans les Juifs, leur fils serait le premier. Ils auraient pu de nouveau avoir l'honneur d'assister à la remise des prix dans une loge.

Madame Oyen est venue trouver ma mère. Elle lui a proposé une forte somme d'argent pour les tickets de "*Loges*". Pour notre famille de pauvres émigrants, c'était une somme fabuleuse.

Ma mère a refusé. Cette loge était son honneur, à aucun prix elle ne l'aurait vendue.

A l'appel des noms des premiers de classe, il y avait beaucoup de noms à consonance étrangère. Mon nom ne faisait pas étranger.

D'autant plus que la plupart du temps, on prononçait Bermans ou Bergman, ou encore Berckmans, et mon prénom Joseph, était parfaitement banal, alors que mon frère avait un prénom polonais "*Moscheck*" en Yiddish c'était "*Moshe*" c'est à dire Moïse. Mes copains avaient des prénoms juifs, ils s'appelaient : David, Abraham, Jacob, etc...

Quand on entendit proclamer les noms des lauréats, il y avait des Abramovitsch, Goldberg, Mandelbaum, etc... Dans la foule des parents Belges, on entendait chuchoter : "*Wahl ne Smaus !*" ("Encore un Youpin !").

Après cette affaire de loges, je ne fus plus invité chez Oyen, c'était bien dommage pour les couques au beurre et le cacao.

Les enfants immigrés, non seulement Juifs ( appelés Smaus" ) mais également Italiens ( appelés Macaronis ) qui avaient fui l'Italie après l'avènement de Mussolini , apprenaient rapidement le français à l'école et le patois bruxellois dans la rue.

En peu de temps, ils parlaient comme les autres gosses du quartier avec le même accent. Les plus grands, qui avaient déjà été à l'école en Pologne ou ailleurs, ne s'assimilaient pas aussi vite , ils gardaient souvent leur accent et certains ne purent jamais s'en défaire.

J'ai constaté que les enfants ayant dépassé l'âge de la puberté à leur arrivée en Belgique ont gardé un accent toute leur vie.

Les plus âgés n'avaient pas encore assimilé la langue française, ou flamande, et ne pouvaient pour cette raison se joindre aux mouvements de jeunesse belges existants.

Ces mouvements , (sportifs, scouts, J.O.C., etc.), étaient souvent dirigés par les curés des paroisses. A cette époque, il n'était pas convenable que des enfants Juifs se mêlent aux catholiques. Ils venaient presque tous de Pologne où catholicisme et antisémitisme allaient de pair.

Il y avait des scouts non-catholiques et des jeunes Juifs en ont fait partie, mais ce n'étaient pas des immigrants récents.

## ***Les mouvements de jeunesse.***

Du côté socialiste, il y avait " *Les Faucons Rouges* " et les " *Rode Valken* " en région flamande. Certains des jeunes Juifs assimilés en ont fait partie.

Il se créa des mouvements juifs de toutes tendances qui s'efforçaient d'attirer les jeunes. Les sionistes étaient très actifs.

A droite le "Bétar". Ils étaient partisans de Jabotinsky qui prônait la création d'un état juif fort. Ils portaient la chemise brune. Partisans de la manière forte, ils admiraient Mussolini, et les autres mouvements juifs n'hésitaient pas à les qualifier de fascistes.

Au centre ( la "Gordonia") pour les gosses de bourgeois qui ne voulaient pas se mêler aux prolétaires, et les parents craignaient moins de voir leurs enfants devenir des " halutz " (pionniers).

A gauche le "Dror" : le mouvement de jeunesse du "Poale Sion" était socialisant, ils voulaient créer en Palestine un état social-démocrate bourgeois.

A l'extrême gauche sioniste, le mouvement " Hachomer Hatsair " était idéologiquement très proche des communistes. Ils ont fondé de nombreux "Kibboutz" où ils vivaient en communautés laïques.

Ils pratiquaient le retour à la terre, ils voulaient régénérer la terre des ancêtres, devenue un désert . Ils ont asséché les marais de Galilée, infestés de moustiques et foyers de malaria. Dans les terrains marécageux ils ont planté des eucalyptus que les arabes ont appelés les arbres juifs. A force de travail, ils ont fait fleurir les déserts . Ils recrutaient les jeunes pour leurs "Kibboutz". Là , il fallait travailler dur et se contenter de peu. C'étaient des idéalistes, ils mettaient tout en commun. Même la chemise qu'ils portaient n'était pas leur propriété.

C'étaient des utopistes, ils voulaient créer un état juif collectiviste, et traitaient les arabes sur un pied d'égalité. La cravate y était interdite, les filles ne pouvaient ni se maquiller, ni porter des talons hauts. Aucun signe de luxe n'était toléré.

C'était l'esprit pionnier pur et dur!

Dans toutes les organisations sionistes, on enseignait l'Hébreu, on chantait, on apprenait des danses folkloriques. Ils partaient en " *Mahanés* ", qui étaient des camps de préparation à la vie de pionniers en Palestine.

Les organisations sionistes s'efforçaient d'attirer les jeunes Juifs et les préparaient à partir en Palestine, malgré les entraves mises à l'immigration par les occupants Britanniques.

Leur but était de créer un état juif, que chaque groupe voulait conforme à son idéal.

## ***Le Bund.***

Il y avait aussi le " Bund ", très populaire auprès de ouvriers et des artisans juifs éduqués, parfois un peu plus aisés, venus surtout des grandes villes de Pologne.

C'était un mouvement anciens avec des traditions bien établies et parfaitement structuré. Leur but était la défense de la culture et de la langue " *yiddisch* " sous toutes ses formes.

Ils étaient laïques, marxistes, opposés aux tabous alimentaires, et farouchement antireligieux, ils prônaient le slogan marxiste " *la religion est l'opium du peuple* ".

Des membres du " Bund " ont participé aux actions révolutionnaires qui ont suivi la répression de la révolution avortée de 1905 et les pogromes de Kichinev.

Lénine s'est opposé au Bund. Il leur reprochait leur attachement à la culture juive, qu'il qualifiait de nationaliste.

Ils étaient aussi anti-sionistes. Le sionisme était considéré par eux comme un mouvement nationaliste et même colonialiste.

Ils voulaient vivre en citoyens libres dans les pays où ils se trouvaient, mais sans abandonner ni leur langue ni leur culture.

Ils proclamaient que l'avènement du socialisme, et l'éducation populaire allaient résoudre tous les problèmes, que l'antisémitisme allait disparaître de lui-même, dès que les peuples ne seraient plus sous l'influence du fanatisme religieux.

Que de rêves ! Que d'utopies !

La langue yiddish pour laquelle les bundistes ont tant lutté, a pratiquement disparu.

Il n'y a plus que quelques vieux qui la parlent encore, les bibliothèques sont désertées.

Les derniers écrivains en yiddish, les grands quotidiens yiddish ont disparu.

Le plus important entre eux, " *Le Forwärts* " de New-York, qui avait dans les années trente, un tirage de plus de 250.000 exemplaires, n'est plus qu'une petite feuille qui paraît irrégulièrement malgré tous les efforts pour le maintenir en vie.

Les vieux lecteurs qui meurent ne sont pas remplacés.

Les jeunes générations de Juifs, dans le monde entier, parlent la langue des pays où ils habitent. L'assimilation culturelle est irréversible.

Les mariages mixtes sont nombreux, et pour les enfants issus de ces mariages, la culture yiddish c'est de l'histoire ancienne.

Le " *Bund* " était aussi farouchement anti-stalinien.

Les dirigeants bundistes ont été les premiers à proclamer que Staline avait confisqué la révolution, exterminé les vrais révolutionnaires et les idéalistes, instauré une dictature sanglante qui n'avait rien à envier au despotisme tsariste.

De nombreux bundistes sont devenus troskistes.

Ils furent les proies favorites des services de police staliniens.

Non seulement ils furent nombreux dans les goulags, dont très peu survécurent, mais ils furent aussi assassinés hors de l'Union Soviétique, comme ce fut le cas de *Trotsky*.

Il va de soi, que les bundistes avaient contre eux tous les mouvements juifs, de la droite à l'extrême gauche, sans oublier les religieux pour qui ils étaient des mécréants.

Le Bund a créé à Bruxelles des écoles complémentaires où l'on enseignait le yiddish, qui était la langue vivante, utilisée à l'époque par plus de dix millions de Juifs dans le monde.

C'était aussi pour les émigrants Juifs la langue universelle, qui leur permettait d'aller partout dans le monde et de trouver à qui parler.

La langue yiddish possédait une littérature originale et une culture en plein essor, avec de nombreux et fameux écrivains, des artistes, des poètes, des compositeurs, des musiciens, des virtuoses avec une créativité débordante, et un renom universel, qui faisaient la fierté de tous les Juifs de par le monde.

## Yiddish.

Chez les immigrants juifs, la culture n'était pas seulement réservée à une élite, presque tout le monde y participait. Le tailleur avait souvent une bibliothèque, le cordonnier était capable de discuter de philosophie ou de théologie.

Un maroquinier était le régisseur bénévole d'une troupe de théâtre amateur, " *l'Arbeiter ring* " ( cercle ouvrier ). Il s'appelait David GURFINKIEL et dirigeait avec brio les pièces jouées par des adultes et des enfants. Il a formé de nombreux talents et parmi ses anciens élèves, certains ont fait carrière dans les théâtres belges. Dounia SADOW fut une de ses élèves, et une vedette connue à l'époque.

Les anciens se souviennent de lui.

Un théâtre professionnel juif se produisait à la Maison des Tramwaymen, rue du Poinçon, on y jouait des pièces légères et des opérettes, et c'était comble à chaque représentation.

A cette période où dans les mouvements ouvriers, on se méfiait des intellectuels, les Juifs se trouvaient en porte-à-faux, peu d'entre eux étaient de vrais prolétaires.

La plupart étaient des artisans, des ouvriers en chambre, des apieceurs au service de patrons belges. Les plus dynamiques d'entre eux créèrent des ateliers et des petites fabriques.

Au début, ils occupaient un apprenti ou deux, puis des ouvriers, et devenaient ainsi de petits patrons. Leurs convictions les plaçaient du côté des ouvriers, mais leur nouvelle condition d'employeurs, les éloignait de la classe ouvrière, dont les revendications allaient à l'encontre de leurs intérêts. Ils n'eurent bientôt plus en commun, que les activités culturelles.

C'est ainsi que les patrons juifs, retrouvaient leurs apprentis et ouvriers au théâtre, les uns aux meilleures places, et les autres aux moins chères.

Ce véritable engouement pour le théâtre était propre aux Juifs, et n'était pas partagé par les couches populaires belges.

Les Belges qui allaient aux spectacles et aux concerts, n'étaient pas des gens du peuple, c'étaient les classe aisées.

Les cours complémentaires de Yiddish, organisés par le " Bund " pour les enfants Juifs de Bruxelles, se donnaient dans une école communale d'Anderlecht, rue Ropsy Chaudron, le jeudi après-midi où à l'époque, il y avait congé scolaire et aussi le dimanche matin.

Les enseignants étaient les " *leirerke* " KATZ et RABINOWITZ, et le " *lehrer* " ZALZMAN, qui étaient des pédagogues exemplaires venus de Pologne.

Ils étaient capables d'enthousiasmer les enfants qui ne voulaient pour rien au monde manquer une leçon. Autant dire que les enfants Juifs qui voulaient en plus de l'école publique, apprendre le yiddish, étaient soumis à rude épreuve, et n'avaient pas beaucoup de temps pour jouer, ou courir les rues.

Je pense pouvoir affirmer que de tous les mouvements juifs de Bruxelles, le " Bund " déployait la plus grande activité culturelle, artistique et littéraire, mais uniquement en yiddish.

Ils avaient créé le " *Medem club* " qui était un lieu de réunion pour adultes. Ils y disposaient d'une bibliothèque et d'une salle de lecture où l'on pouvait trouver tous les journaux yiddish.

Ils avaient un restaurant à prix modérés, tenu à l'époque par Madame REINDORF, qui était un lieu privilégié de rencontre pour nouveaux immigrants. Ils avaient une maison de vacances pour enfants à la côte belge, ce qui était exemplaire pour l'époque.

Il existait donc pour les immigrants Juifs à Bruxelles, de nombreux centres d'accueil de toutes tendances, tant pour les adultes que pour les enfants.

Les familles juives strictement orthodoxes n'étaient pas très nombreuses à Bruxelles. Ils se sont plutôt concentrés à Anvers, où ils pouvaient plus pleinement vivre selon leur religion.

Il se créa une petite ville juive autour de la gare. Ils vivaient entre eux.

Ils avaient leurs magasins d'alimentation et boucheries " *Kasher* ". Ils étaient nombreux dans l'industrie du diamant, du grand négociant à l'ouvrier diamantaire, en passant par le " *kleeveer* " et aux intermédiaires. Ils n'étaient pas tous riches, loin de là, certains parvenaient péniblement à nourrir leurs familles toujours nombreuses, car si les jeunes ménages juifs modernes qui étaient moins soumis à la religion avaient moins d'enfants, les Juifs orthodoxes respectaient les consignes bibliques, " *Croissez et multipliez* ". Ils vivaient selon leurs coutumes à l'ombre des synagogues. Ils envoyaient leurs garçons aux " *Cheder* ", où ils étudiaient le " *Talmud* ", ils psalmodiaient à longueur de journée en se balaçant, comme ils l'avaient toujours fait dans les ghettos ou les stetlech d'où ils venaient.

Ils ne s'occupaient pas de politique, et ne cherchaient pas à changer le monde.

Ils se contentaient de prier, de commémorer avec ferveur les fêtes religieuses, en attendant la venue du Messie

Pourtant il arrivait que des jeunes issus de ces familles orthodoxes, abandonnassent la religion, pour rejoindre les mouvements progressistes où ils furent très actifs.

Les familles juives, installées en Belgique de longue date, faisaient partie de la bourgeoisie, et même du grand capital. Nombre d'entre-eux s'étaient convertis, et avaient intégré la bourgeoisie belge.

Ceux qui avaient conservé leur religion se retrouvaient dans la grande synagogue de la rue de la Régence, que l'on appelait la synagogue portugaise.

Le rite qui s'y pratiquait choquait les nouveaux immigrants orthodoxes, les officiants étaient habillés à la manière des prêtres. Ils avaient même installé des orgues, ce qui scandalisait les orthodoxes qui avaient l'impression de se trouver dans une église.

Ne se sentant pas chez eux dans cette synagogue, les Juifs orthodoxes de Bruxelles firent construire une synagogue à Anderlecht à la rue de la Clinique où ils pratiquaient le rite oriental. Ils fondèrent également une société d'inhumation orthodoxe et leur propre cimetière.

Il y avait aussi de petites synagogues de quartier où les immigrés de fraîche date se retrouvaient pour les prières du vendredi, et lors des fêtes religieuses. C'étaient aussi des lieux de rencontre où Juifs croyants ou non se retrouvaient pour échanger des nouvelles.

Les notables Juifs Belges de la rue de la Régence dirigeaient le "Consistoire Israélite de Belgique" Ils avaient fort à faire avec les nouveaux immigrants venus de l'Est, pauvres et chargés de familles nombreuses. Ils avaient des sociétés de bienfaisance qui venaient en aide aux indigents.

Le baron Hirsch avait fondé à Middelkerke près d'Ostende, une colonie de vacances où les enfants juifs pauvres pouvaient se refaire une santé. La communauté juive de Bruxelles était loin d'être monolithique, toutes les tendances y étaient représentées et souvent s'opposaient.

Les Juifs riches ne fréquentaient pas les nouveaux émigrés, et avaient souvent vis-à-vis d'eux un comportement méprisant. Entre-eux, ils appelaient les nouveaux venus "les KIKI" parce qu'ils venaient de Pologne, et que leurs noms se terminaient souvent par "ski".

Dans toutes ces organisations, les communistes ne trouvaient pas leur place.

Leur langue parlée et écrite était le yiddish. Ils assimilaient rapidement le français, mais gardaient leurs accents, et pour cette raison, étaient exclus des mouvements politiques belges, qui ne voulaient pas d'étrangers parmi eux.

Ils durent créer leur propre organisation pour pouvoir participer à la lutte contre le fascisme, et le nazisme. La police judiciaire belge surveillait ces mouvements de très près, elle avait des indicateurs. Il était interdit aux étrangers de prendre part aux réunions et manifestations politiques.

De nombreux membres du "Kulturverein" furent repérés, arrêtés et expulsés du Royaume.

Pour les émigrants Juifs adultes, qui ne parlaient et ne lisaient que le yiddish, il y avait une presse importante, qui allait de la droite à l'extrême gauche.

Ces journaux venaient pour certains de Pologne, des Etats-Unis, mais surtout de Paris. (Il y eut quelques tentatives de créer un journal yiddish en Belgique, mais sans succès). Pour ceux qui lisaient le yiddish, et qui n'étaient ni sionistes, ni religieux, il y avait "Die Naïe Presse" (La Presse Nouvelle).

C'était une fidèle réplique en yiddish de "l'Humanité", le journal du parti communiste français. L'union Soviétique y était représentée comme le paradis des travailleurs, où régnaient justice et fraternité entre les peuples.

C'est à cette époque que fut créée la République Juive de Birobijan, au fin fond de la Sibérie, à la frontière chinoise, sur le fleuve Amour.

Une organisation juive le "Prokor", fit la propagande dans les milieux ouvriers juifs, pour encourager l'émigration vers cette République Soviétique Juive, mouvement créé pour faire contrepoids au sionisme.

Il y avait une abondante littérature de propagande pour inciter les Juifs à aller construire une patrie dans la grande Union Soviétique. Là, ils ne risquaient pas de déranger les Arabes, mais seulement les Mongols, à qui on n'avait pas demandé leur avis.

Il y eut même un film de propagande, et des chansons exaltant le bonheur d'y vivre.

Je me rappelle encore la musique et les paroles d'une de ces chansons "Où est-il encore une autre terre... où les hommes vivent si librement !".

Je doute que les propagandistes de ce paradis, y soient allés eux-mêmes, ils se sont efforcés d'y envoyer les autres.

Un de mes amis, Henri Dobrzynski (fusillé le 14 juillet 1943 au tir national à 19 ans) m'avait raconté que sa mère l'avait emmené tout petit à Birobidjan. Ils ont failli y mourir de faim. Il n'y avait pas de lait pour les enfants. Elle eut tout le mal du monde à s'échapper de cet enfer et à retourner en Belgique.

## LE CERCLE SPORTIF JUIF L'UNITE

C'est en 36/37 que furent créées , partout en même temps, des organisations "sportives et culturelles " juives, pour servir de couverture officielle à des organisations de jeunes communistes. Il est curieux de constater la naissance en même temps à Paris et à Bruxelles, d'un club sportif nommé " *Einheit* " ( Unité ).

A Anvers ce club fut dénommé *Y.A.S.K. ( Yiddisches Arbeiter Sport Klub )*. A Liège et à Charleroi, il s'appela *D.Y.S.K. ( Démokratisches Yiddisches Sport Klub )*.

Pour moi il ne fait pas de doute, que ces cercles sportifs ont été créés sur ordre du " *Komintern* ".

J'ai été amené à l'Unité par mon frère Maurice, qui était mon aîné de deux ans et demi, et qui fut parmi les premiers membres. Il n'y avait pas de section enfantine. Je n'avais que 15 ou 16 ans, et normalement j'étais trop jeune pour en faire partie. J'accompagnais mon grand frère, et petit à petit, j'y ai amené mes copains, et nous avons formé un petit groupe autonome.

Nous étions les " *Sans-Soucis* ". Le local était situé rue du Vautour, près de la place Annessens, au dessus d'un café. C'était un vaste local que nous avons contribué à aménager. Il y avait une salle de lecture, avec les journaux fixés dans des supports spéciaux, que l'on lisait sur les tables, sans les défaire pour ne pas les abîmer , on les raccrochait au mur après les avoir lus. Ils passaient de mains en mains. On pouvait ainsi lire tous les journaux qu'on n'avait pas les moyens d'acheter. Dans cette salle, le silence était de rigueur, il y avait aussi des tables pour les joueurs d'échecs.

Cette salle tranquille était surtout occupée par des adultes qui venaient après leur travail, lire les journaux, et jouer aux échecs.

Pour les jeunes, il y avait une grande salle, avec des tables de ping-pong qui étaient occupées en permanence. On payait cinquante centimes la partie, ce qui permettait d'acheter les balles et les raquettes. Les murs étaient couverts de journaux muraux, comme cela se fait encore en Chine de nos jours. Au début ces journaux muraux étaient rédigés en yiddisch, ils avaient un caractère nettement politique et antifasciste. Ces journaux muraux étaient ouverts à tous, mais c'étaient toujours les mêmes qui s'y exprimaient.

Ensuite, on vit apparaître des journaux muraux rédigés en français, par les jeunes qui avaient été à l'école en Belgique, et qui s'exprimaient plus facilement en français qu'en yiddisch.

C'était une curieuse évolution. Les adultes, qui étaient les fondateurs de l'Unité, parlaient entre-eux yiddisch. Les plus jeunes parlaient avec les aînés en yiddisch, mais entre-eux, ils parlaient français. Tout comme à la maison, on parlait avec les parents et les adultes uniquement en yiddisch. Entre frères et soeurs et avec les copains on parlait français.

Nous avons tous appris le yiddisch, nous savions le lire et l'écrire.

Nous ne lisions plus que le français, les livres et les journaux en yiddisch ne nous attiraient pas, le français nous était plus facile.

Dans ce local , il y avait aussi des expositions de peinture. Un artiste réfugié Allemand, y est venu exposer ses oeuvres. Il était maigre et semblait misérable, ses oeuvres exprimaient l'angoisse et le désespoir. Je ne pense pas qu'il ait vendu grand chose dans ce local fréquenté surtout par des pauvres.

Nous aimions chanter, écouter ou réciter des poèmes, et jouer des sketches en yiddisch, mais pour la vie de tous les jours, dans nos jeux comme dans le travail c'est le français qui primait. C'est ainsi que des discussions ou des conférences, qui se faisaient à l'Unité, commençaient en yiddisch, et se terminaient souvent en français. Le club " Unité " était devenu notre second hôte, car je n'ose pas dire le premier. Comme je l'ai exposé plus haut, nous étions neuf personnes à la maison, nous habitons dans 3 pièces au rez-de-chaussée, et deux en sous-sol. J'étais apprenti tailleur. A certains moments en pleine saison, je travaillais un nombre d'heures incroyable, je ne rentrais à la maison que pour manger et dormir. Heureusement qu'il y avait l'Unité, on s'y rendait tous les jours, dès qu'on avait une heure, c'était tout près de la maison. On s'y retrouvait entre copains, on s'amusait, on jouait au ping-pong, on chantait, on faisait de la musique.

On discutait de tout, on refaisait le monde, et tout cela était gratuit.

Il y avait les filles, des belles, des moins belles et même des moches. Moi, je recherchais évidemment les plus belles, mais c'était toujours les moches qui s'accrochaient à moi.

J'étais parmi les plus jeunes, les filles de mon âge recherchaient des garçons plus vieux que moi. Du côté filles, ce n'était pas la gloire, c'était quand même un peu tôt.

Heureusement il y avait les copains, on s'amusait bien et c'était le principal. On payait une cotisation, mais cela ne devait pas faire bien lourd. Au cours des années 1937/38, l'Unité prit de l'extension. Nous avons constitué une équipe de football dirigée par Joseph Blustein, un mordu du football. Il se décarcassait pour faire de l'Unité une équipe valable, mais sans grand résultat. Les autres équipes juives comme le "Stern" nous battaient régulièrement. Nous étions affiliés à la fédération sportive ouvrière, et nous jouions sur un terrain situé dans le parc de Woluwé. J'ai fait partie de l'équipe de foot un petit temps, je me suis beaucoup démené, j'ai beaucoup couru, mais je n'ai pas fait des étincelles. Je me suis foulé une cheville, et ma mère n'a pas voulu que je continue, et de toute façon, ce n'était pas mon truc.

Nous avons une équipe de gymnastes, dirigée par " Maurice le moniteur ", qui se produisit à l'occasion de fêtes et de bals. Notre équipe de ping-pong était fameuse, nos champions pouvaient se mesurer aux meilleurs clubs de Bruxelles. La chorale était dirigée par le "Grand Albert" ( Rosenzweig ), qui avait également constitué un petit orchestre. Notre groupe des "Sans-Soucis" était composé de mes copains : David Mandelbaum, Armand Keyser, Jacques Branicki, ( dit Jacques le Blond"? Jacques Friedman ( dit Jacques le Roux ), Jacques Snopeck ( dit le Beau Jacques) ( par les filles ) et moi.

Les copains m'appelaient " Jef " et les plus vieux " Jefke ". Nous étions tous apprentis-tailleurs et formions notre petit club dans le club. Il y avait un groupe concurrent qui s'appelait fièrement " les Pissebloeme " ( Les pissenlits ) dont faisait partie Jacques Kaijzman, Sammy Edelstein, Maurice le moniteur, notre fameux gymnaste, et quelques autres copains dont les noms ne me reviennent pas.

Ils étaient un peu plus âgés que nous, plus sportifs, plus grands et plus costauds aussi.

Ils s'exprimaient surtout en Bruxellois, et avaient une chanson proclamant leur fierté d'être des " Pissebloeme". Les paroles en étaient:

*Waale zijn geswoore pissebloeme  
Kust ons kluute godverdoeme !  
Waale zijn bij ien en we blaven onder ien !  
Waale zijngezwoore pissebloeme !*

Pour un Bruxellois, la traduction n'est pas utile. Pour les autres tant pis ! Cella n'aura pas le même charme.

On se charriait beaucoup, mais on était bons copains. Nos dirigeants nous reprochaient d'être des individualistes, mais nous, on préférait rester entre nous en petit comité.

Robert Mandelbaum, l'un des créateurs de notre club et l'un des principaux dirigeants; un biologiste fameux qui travailla à l'Hopital Saint-Pierre, nous confia, à nous les " Sans-Soucis ", la charge d'organiser les loisirs.

Cela se passait en 1938, nous avons pris notre rôle très au sérieux. Nous avons organisé des soirées dansantes le samedi soir qui eurent un grand succès, au grand dam de quelques puristes, qui trouvaient que c'étaient des distractions de bourgeois.

Nous n'avions pas de budget. Il nous fallait une installation de sonorisation, de bons hauts-parleurs pour cette grande salle, tout un matériel très cher, et nous n'avions pas le sou. Jacques Snopeck fut désigné comme trésorier. Il fut intransigeant dans la récolte des cotisations, il dressa les listes de membres, et plus personne n'échappa à la cotisation.

Jacques le Roux, était un fan de jazz, qui connaissait toutes les dernières nouveautés parues en disques. Il fut chargé de la programmation et d'acheter les disques.

Un copain adulte, réfugié Allemand, technicien en radio, nous fabriqua un tourne-disques. Il acheta les pièces chez "Radio Bourse " un magasin spécialisé de la rue du Marché aux Herbes. Il fixa le tout sur une planche, et à notre grande joie cela marcha à merveille.

Nous étions prêts à organiser nos soirées dansantes.

Nous avons fait un tam-tam énorme pour que toute la jeunesse juive de Bruxelles sache qu'il y avait bal à l'Unité. Le succès fut immédiat, le prix d'entrée était de deux francs ( le prix d'une place de cinéma la moins chère ).

Jacques Snopeck était à la caisse, et plus personne n'entrait sans payer. On faisait parfois exception pour les réfugiés Allemands, qui étaient dans la dèche.

Armand appliquait un cachet sur le dos de la main de ceux qui avaient payé, afin d'éviter les resquilleurs, comme cela se faisait à tous les bals.

Jacques le Roux était le disk-jockey, et je vous assure qu'il y avait du rythme.

Cà balançait là-dedans ! On se demandait si le placher allait tenir le coup.

Entre les danses, il y avait les entractes, où se produisaient nos "artistes" et même nos gymnastes.

Mon copain Armand, qui était un pince-sans-rire, et moi, avons monté un petit sketch très marrant. La salle croulait de rire, et nous avons nous-mêmes tout le mal du monde à garder notre sérieux.

Nos bals du samedi soir eurent un succès mérité.

Pour deux francs, la jeunesse juive de Bruxelles, dont beaucoup n'avaient pas les moyens d'aller s'amuser dans les dancings, pouvait venir danser et s'amuser en toute liberté.

D'ailleurs il ne venait pas que des Juifs, il y avait toujours quelques copains Belges, qui aimaient l'ambiance de nos bals, à moins qu'ils trouvaient les filles à leur goût.

Il n'y avait pas que la danse. Pour le même prix, il y avait des spectacles amusants, on pouvait rencontrer d'autres jeunes, flirter un peu, apprendre les danses modernes. Certains couples étaient tellement adroits et gracieux, qu'ils étaient de véritables attractions, qui auraient pu se produire dans des spectacles.

Il y avait des bancs tout le long des murs, où s'asseyaient ceux et surtout celles qui ne dansaient pas.

Mes copains et moi étions très occupés, mais nous ne manquions pas une occasion de danser. C'était toujours les mêmes filles qui faisaient tapisserie, les plus jolies et les plus gracieuses étant toujours invitées.

Je me souviens de Nina Goldberg, qui était une des dirigeantes, est venue me trouver, pour nous demander d'être gentils et de faire danser les filles qui faisaient tapisserie.

Il fallait se dévouer pour la bonne cause, sinon ces filles, qui pouvaient devenir de nouvelles recrues ne reviendraient plus.

Alors mes copains et moi, non seulement on se décarcassait pour faire marcher nos soirées, mais en plus on ne pouvait même plus inviter les filles qui nous plaisaient ou qui dansaient bien. Nous devions nous dévouer à faire danser les filles que personne n'invitait. Le pire de tout, c'est que ces filles, qui tout à coup se voyaient invitées, s'imaginaient qu'elles nous avaient tapé dans l'oeil, elles s'enhardissaient et ne nous lâchaient plus.

C'était dramatique ! On ne pouvait quand même pas leur dire qu'on les invitait sur ordre, que nous étions des danseurs mondains pour la bonne cause. Nous voyions les filles qui nous plaisaient, dansant avec des types pas aussi bêtes que nous, qui devions faire danser les filles que personne n'invitait, et leur faire du charme en plus ! On ne pouvait pas les inviter et leur tirer la gueule. Nous étions victimes de notre dévouement.

Alors, il y en avait marre ! Trop c'est trop ! On a refusé de continuer ce petit jeu. On a invité les filles qui nous plaisaient et zut ! pour la compagnie.

L'Unité maintenait des liens étroits avec le YASK d'Anvers, et les clubs DISK de Charleroi et Liège, qui étaient de la même obédience.

Nous avons organisé des rencontres et des camps ensemble.

En été 1936, quand a été votée la loi sur les congés payés, nous avons organisé un camp de vacances dans les Ardennes. C'était à Anseremme, au bord de la Lesse. Les camps à l'époque, étaient plutôt rudimentaires.

C'était le début des congés payés, il n'existait pas de terrains de camping équipés.

Les organisateurs partaient à la recherche d'un endroit approprié, près d'une rivière pour les baignades, et quand ils avaient trouvé l'endroit convenable, une grande prairie bien plane, ils en négociaient la location avec le fermier. A la date convenue, les moniteurs arrivaient, de Bruxelles, d'Anvers, de Liège et de Charleroi. Chaque équipe apportait les tentes et le matériel pour ses membres, il y avait une tente spéciale pour entreposer les provisions et le matériel de cuisine. On devait assurer les corvées à tour de rôle. En guise de toilettes, on creusait des fosses d'aisance, on y installait des planches pour s'y asseoir, le tout était camouflé avec des toiles.

Il y en avait une pour les filles et une autre pour les garçons. C'était plutôt rudimentaire, mais il fallait bien s'en contenter. Quand les moniteurs avaient préparé le camp, les groupes arrivaient, les uns en vélo, d'autres en train ou en bus, les plus audacieux en auto-stop.

Je crois que les Anversoises étaient les plus nombreuses ou alors à peu près à égalité avec les Bruxelloises, mais ils faisaient beaucoup plus de bruit.

Ils parlaient "Antwerpsenaar" entre-eux, ils parlaient haut, on n'entendait qu'eux, ils n'étaient pas très discrets, ça gueulait plutôt !

Pour les Bruxellois, qui étaient bilingues, ça allait encore, on pouvait se comprendre, mais les copains de Liège et de Charleroi, ne parlaient pas le flamand. Les Anversois devaient faire un effort, mettre une sourdine à leur "antwerpsenaars", parler le français qu'ils connaissaient presque tous, ou alors revenir au yiddisch.

Les Anversois étaient aussi les plus sportifs, les filles comme les garçons. Il y avait parmi eux de fameux gaillards, des athlètes lourds et légers. Ils remportaient toutes les compétitions, courses à pied, saut en hauteur et en longueur, lancement du disque et du javelot.

En sport et en athlétisme nous faisons piètre mine à côté d'eux.

Il y avait les filles ! Je trouvais les Anversoises formidables, à côté d'elles, nos filles me semblaient de pâles nouilles. Elles étaient plus dégourdies, joyeuses, costaudes et n'avaient pas froid aux yeux. Elles battaient les garçons à la course, à la nage, mais le soir autour du feu de camp, elles se choisissaient un compagnon.

Une de ces filles, qui l'année d'avant était encore une adolescente insignifiante, s'était épanouie, comme un papillon qui sort de sa chrysalide. Elle était devenue jolie à couper le souffle, faite comme une statue et coquette avec cela.

Ce qui m'avait frappé d'abord, c'était son petit short, court et collant, et en plus fendu sur les côtés, je ne pouvais pas en détacher les yeux.

C'était une véritable audace vestimentaire pour l'époque, aucune autre fille ne portait un short aussi court, c'était de la provocation.

En plus ses jolis petits seins tout neufs pointaient à travers sa blouse, c'était affolant !.

Elle voyait bien, la fine mouche, l'effet qu'elle me faisait. Elle découvrait son pouvoir de séduction et elle s'en amusait. J'étais subjugué, cette fille était la féminité personnifiée. Aussi loin que je me souviens, j'ai été obsédé par le corps féminin. J'observais les statues de femmes nues, entre autres le groupe de bronze du musée d'art moderne à la Place Royale. La femme y était magnifiée et chaque fois que je passais devant, je l'observais comme hypnotisé.

Cette fille était une statue vivante, elle m'a trouvé à son goût. J'étais dans un rêve, je n'en revenais pas ! Je me demandais bien ce qu'elle me trouvait, (mais quand je vois des photos de l'époque, je me dis : " comme on était beaux ! " mais on ne s'en rendait pas compte ).

J'étais aux nues, elle me provoquait, m'aguichait, se laissait cajoler, on allait se perdre dans les buissons. Pour elle c'était un jeu, elle se laissait faire, heureuse de son pouvoir de séduction, mais c'était : " tout mais pas ça ".

Il faut dire qu'à l'époque, la pilule n'existait pas. Les filles, mêmes les plus émancipées, avaient toutes une peur bleue de se trouver enceintes.

Puis, sans transition, elle alla essayer son charme sur un autre. Pour elle ce n'était pas le grand amour, ce n'était qu'un jeu. Moi, j'étais malheureux comme un chien battu. J'étais un amoureux transi qui méditait sur l'inconstance féminine. Mon désespoir amoureux dura bien 24 heures.

Dans le comportement des plus hardies des filles, pointait déjà les débuts des mouvements de libération de la femme, qui allaient se manifester bien des années plus tard. Il y avait déjà chez nous les filles d'avant-garde. D'un côté de la prairie, il y avait les tentes des filles, et de l'autre celles des garçons. On dormait sur des sacs de paille. Le fermier nous a fourni la paille. Nous remplissions les sacs pour en faire des matelas, alignés de part et d'autre de la tente, sur des bâches de sol imperméables.

À la fin du camp, nous avons rapporté la paille, et le fermier nous a remboursé la moitié de notre argent. Chacun apportait sa literie, les uns des couvertures, d'autres des sacs de couchage, qu'ils avaient confectionnés. Les articles de camping n'étaient pas encore courants, et chacun se débrouillait comme il pouvait. Pour éviter d'être inondés en cas de pluie, nous creusions des fossés autour des tentes. Un responsable était désigné pour chaque tente, qui veillait au bon ordre.

Il y avait des inspections, et quand une tente était trop en désordre, les inspecteurs défaisaient tout et les occupants de la tente devaient la remettre dans un ordre impeccable.

En plus des activités sportives, il y avait une intense activité culturelle et artistique.

Il y avait des musiciens avec des guitares, des mandolines, des accordéons, des harmonicas qui se produisaient surtout le soir autour du feu de camp. Nous chantions beaucoup et même bien, sous la direction d'Albert Rosenzweig notre chef de musique. Nous faisons des chœurs et nous chantions des " canons ". Cela s'est rapidement su, et le soir quand nous installions notre feu de camp, il arrivait des spectateurs des environs pour profiter de nos spectacles et de nos concerts gratuits. Lors de nos soirées autour du feu de camp, j'ai entendu déclamer des poèmes en yiddisch de poètes réputés.

Je me souviens surtout d'une petite pièce jouée derrière un grand drap blanc qui faisait un jeu d'ombres, cela représentait une scène de combat en Espagne.

C'était déjà pendant la guerre d'Espagne, plusieurs de nos camarades parmi les aînés, sont partis pour les Brigades Internationales. Nombre d'entre-eux y trouvèrent la mort.

Ces organisations fortement politisées, antifascistes de la première heure furent une pépinière de militants politiques et plus tard de résistants. De toutes les organisations juives d'avant-guerre, c'est la nôtre qui paya le plus lourd tribut de fusillés, pendus ou tués au combat.

On peut voir à Anderlecht, le monument aux résistants juifs morts au combat ou exécutés par l'occupant, qui a été érigé à l'initiative de Dov Liebermann, les noms de nos copains y figurent nombreux.

Notre dernier camp se passa en été 1939, à Bonnerue par Mabonpré, dans les Ardennes. Ce fut un beau camp. Notre groupe, les " Sans Soucis " y participa. Nous étions cinq, Jacques le Roux, n'y était pas, ses parents étaient parmi les privilégiés qui pouvaient louer une villégiature d'été. Ils ne voulaient pas que leur rejeton dorme sous la tente, tant pis pour lui.

Nous nous étions préparés toute l'année. Notre trésorier, Jacques Snopeck percevait la cotisation de 3 francs par semaine que nous nous sommes imposée, pour nous équiper. Armand, notre chef-scout, s'occupait de trouver le matériel au plus bas prix. Nos sacs à dos provenaient du " Stock Américain " de la chaussée d'Anvers. Nous avons acheté deux petites tentes canadiennes au Grand Bazar, c'était là le moins cher. Mon ami Albert Savelen, dont le père fabriquait des imperméables, nous procura des chutes de tissus caoutchouté, pour en faire des bâches de sol.

Il aurait tant voulu partir en camping avec nous, mais ses parents ne voulaient rien entendre. Ces pauvres gosses de riches, devaient accompagner leurs parents en villégiature, alors que nos parents qui n'avaient pas les moyens de prendre des vacances, nous laissaient libres de faire ce que nous voulions.

Un ami de mon père, le cordonnier Pantolfl, avait une échoppe au vieux marché, où il vendait des chaussures militaires réformées qu'il réparait.

Nous y sommes allés ensemble, il nous a équipés chacun d'une paire de godillots cloutés qui nous coûta dix francs. Nous nous trouvions fière allure, entre 17 et 18 ans, équipés d'un sac à dos en peau de vache tachetée, datant de la guerre 14-18 de l'armée allemande, avec une couverture roulée attachée autour. Une chemise à carreaux, un short kaki, des souliers cloutés.

A nous les vacances !

Nous avons donc participé au camp Unité-Jask-Disk. Nous n'avons jamais été aussi nombreux. C'était bien, on s'est bien amusé, on a beaucoup chanté, dansé, nagé, fait du sport. Pour la bouffe, ce n'était pas très raffiné, mais on était jeunes et pas difficiles, les filles étaient bien gentilles, mais nous ne sommes pas restés jusqu'à la fin. Nous avons hâte de partir entre nous, en petit groupe pour faire du vrai camping; sans chefs, sans coups de sifflet, sans salut au drapeau.

Nos chefs avaient raison, nous étions des individualistes.

## ***Camping sauvage***

Nous sommes partis en stop. Les rares automobilistes de l'époque nous prenaient facilement, mais pas tous ensemble.

Nous nous séparions, et au hasard des haltes, nous nous dépassions les uns les autres. Notre rendez-vous était le rocher Bayard, au confluent de la Meuse et de la Lesse.

Nous sommes arrivés sans encombre. Je connaissais un coin idyllique où j'avais campé en 1938 avec Henri Felsenstein et Teddy, après le grand camp, rien qu'à nous trois pendant quelques jours. Nous avons retrouvé le petit plateau tout en haut.

C'était un point de vue du Touring-Club. Armand Keyser, qui était un scout chevronné, prit la direction des opérations. Nous avons installé notre camp dans toutes les règles écologiques.

Nous avons découpé avec notre petite bêche pliante, des carrés d'herbe, que nous avons soigneusement mis de côté, pour les remettre en place à notre départ. Nous avons fait un foyer de pierres, le bois mort ne manquait pas. Avec des branches fourchues, nous avons fait une installation pour nos casseroles et nos assiettes. Nous avons planté nos tentes là où on ne risquait pas d'être inondés en cas de pluie. Nous dormions à trois dans une tente, et deux dans l'autre. Nous avons trouvé une petite source dans la montagne, plutôt un filet d'eau où nous allions remplir nos " vaches à eau ", des sacs de toile imperméables ( enfin presque ).

Pour nous laver, nous descendions le sentier en épingle à cheveux, jusqu'à la Lesse. Cela devait bien faire cinq kilomètres, on marchait en chantant, on se baignait dans l'eau glacée, après quoi, nous allions faire nos courses à Anseremme. A l'époque, les supermarchés n'existaient pas, on allait chez le boulanger, le légumier, le boucher. Jacques et David étaient les économes. Il s'agissait de veiller au budget, on pouvait dépenser dix francs par personne et par jour. Chez le boucher, il n'était pas question d'acheter du steak, ou alors, pas souvent, c'était trop cher.

On ne pouvait pas manger que du boudin. Un jour, il y avait de la saucisse de campagne qui nous semblait appétissante. On s'est concerté, on a décidé d'en acheter 20 centimètres par personne soit un mètre.

Le boucher nous dit très sérieusement que la saucisse ne se vendait pas au mètre, mais au poids. Il nous mesura néanmoins un mètre de saucisse qu'il mit sur la balance, c'était dans nos prix.

En allant nous baigner dans la Lesse, on voyait des pêcheurs de truites, nous les saluions en passant. Ils pêchaient au lancer, dans l'eau, habillés d'une culotte en caoutchouc, qui montait jusque sous les bras, avec les bottes attenantes. Ils étaient au milieu du courant à lancer leur canne, et cela semblait les passionner. On leur demandait : " çà mord ? Ils étaient fiers de nous montrer les truites qui frétilaient dans un panier métallique dans l'eau. L'un d'eux nous demanda d'où nous venions. Nous lui répondîmes que nous campions tout en haut du sentier, cela l'intriga. Il vint nous rendre visite avec sa femme et sa fille, une mignonne petite d'une quinzaine d'années, qui s'extasia sur notre installation. Nous les reçûmes gentiment, ils eurent même droit à un petit concert d'harmonica et à quelques chansons. Cette famille fut enchantée de notre réception, et il faut croire qu'ils trouvèrent sympathiques ces cinq jeunes garçons de 17 à 18 ans campant en pleine nature et se débrouillant très bien.

C'était des bourgeois aisés qui étaient en villégiature à l'"Hotel des pêcheurs" Le père nous demanda si nous aimions le poisson, lui n'en mangeait pas, il pêchait pour le plaisir. Quelle question ! Nous aimions tout. Le lendemain matin, quand nous sommes descendus pour nous baigner, il était là, vêtu de sa combinaison, de grand matin, dans le courant jusqu'à la taille à lancer sa ligne.

Il avait déjà pris plusieurs truites. Fier de ses prises, il nous les offrit et nous expliqua comment les préparer "à la meunière".

Après la baignade nous avons fait nos emplettes et notre provision d'eau après quoi nous reprîmes le sentier et grimpâmes jusqu'à notre camp. Cela nous faisait une promenade de dix kilomètres. Le sentier était escarpé, nous arrivâmes au camp épuisés malgré nos 17 ou 18 ans, et notre bon entraînement.

C'est alors que David, notre cuisinier, s'aperçut qu'il avait oublié d'acheter la farine pour préparer les truites "à la meunière". Aucun d'entre-nous n'avait le courage de redescendre à Anseremme pour acheter de la farine.

Tant pis, David essaya quand même de préparer les truites meunières sans farine. Il gratta les truites, les assaisonna et les mis cuire dans la poêle. Ça sentait bon ! On avait l'eau à la bouche. Mais les poissons se défaisaient à la cuisson. Nous eûmes une patée de truites, que nous mangeâmes à la cuiller, en faisant attention aux arêtes. C'était un délice ! J'ai souvent mangé des truites depuis, mais plus jamais je n'ai retrouvé le goût d'alors.

Etait-ce parce que ces truites étaient sauvages et fraîchement pêchées, ou parce qu'elles nous ont été offertes de bon coeur par un brave homme, qui nous avait pris en amitié, ou peut-être parce que j'avais 18 ans ?

Il y avait une belle ferme, tout près à une courbe de la Lesse. Nous allions y chercher le lait, le beurre et les oeufs. Il y avait aussi deux mignonnes jeunes filles que Jacques et Armand trouvaient particulièrement jolies. Nous autres aussi d'ailleurs, mais il y avait un accord tacite de ne pas empiéter sur les plates-bandes des copains. Ils y allèrent de plus en plus souvent et leur charme aidant, nous fûmes ravitaillés copieusement de toutes sortes de plats cuisinés. Je me souviens particulièrement d'un lapin préparé spécialement à notre intention, dont nous nous sommes régalés à ne plus savoir dire "Pap" ( c'est une expression bruxelloise ).

Toutes ces bonnes occasions, les truites du pêcheur, les plats de la ferme, le lait, le beurre, les oeufs et les pommes de terre que nous recevions pour un prix dérisoire, firent que nous n'avions pas dépensé le budget prévu.

Il nous restait de l'argent quand nous avons décidé de rentrer à Bruxelles, chassés par une pluie persistante. Nous avons terminé nos vacances à la côte belge, afin de dépenser l'argent qui nous restait.

Nous avons trouvé une petite ferme près de Wenduine sur le Driftweg vers "Le Coq sur Mer". Nous pûmes planter nos tentes dans un pré, et la patronne nous accepta comme pensionnaires pour 12 francs par jour.

Nous recevions du pain de campagne, du beurre de la ferme à volonté, du fromage blanc, des radis, nous avions tous bon appétit, je ne pense pas qu'elle ait fait une bonne affaire avec nous. Le vieux père allait à la pêche aux crevettes avec son cheval, qui traînait un grand filet sur le bord de la plage, l'homme et le cheval avaient de l'eau jusqu'aux genoux. On nous a servi une montagne de crevettes fumantes pour le souper, avec des tartines au beurre, du café et du lait.

Il y a plus de cinquante ans de cela, et je n'en ai oublié ni le goût ni l'odeur.

C'était en août 1939, et ce bonheur de vivre allait prendre fin.

Quelques jours après notre retour c'était la guerre.

## ***La drôle de guerre***

Les Allemands avaient envahi la Pologne. La France et l'Angleterre ont déclaré "l'état de guerre". C'était "la drôle de guerre".

La Belgique était neutre, les activités de l'Unité continuaient, mais ce n'était plus le temps de l'insouciance. Nous sentions la menace approcher. La plupart des membres de l'Unité étaient étrangers; les quelques copains de nationalité belge, en âge d'être soldats étaient à l'armée. C'était la mobilisation.

La politique de "neutralité" du gouvernement belge était illusoire.

La capitulation de la France et de l'Angleterre à Munich, n'avait pas sauvé la paix.

Le sacrifice de la Tchécoslovaquie pour apaiser Hitler a été vain.

Il a reçu en cadeau la puissante industrie tchécoslovaque, qui renforçait considérablement son industrie de guerre. Nous étions persuadés en suivant les événements et les manœuvres diplomatiques qui se sont déroulées entre la France et l'Angleterre d'une part et l'Allemagne et l'Italie de l'autre et qui ont abouti à la capitulation de Munich, que le but des Occidentaux n'était pas de s'opposer à Hitler, mais de tergiverser et gagner du temps.

Dans notre milieu, on était convaincu que les puissances capitalistes et colonialistes renforçaient l'Allemagne hitlérienne, dans l'espoir de la voir attaquer l'Union Soviétique.

La peur du Front Populaire était telle dans la bourgeoisie, que l'on entendait déclarer ouvertement "Plutôt Hitler que Staline".

On l'a bien vu durant la guerre d'Espagne. Le général Franco était un rebelle, en lutte contre le gouvernement légal de son pays. Il était arrivé à la tête des troupes coloniales maures, pour écraser la République.

Avec la bénédiction de l'Eglise, et l'appui des puissances capitalistes. La France, dirigée par le gouvernement de Front Populaire de Léon Blum a décidé la "non intervention".

La victoire de Franco a été rendue possible par l'intervention de l'aviation allemande pour qui c'était un terrain de manœuvres où ils ont anéanti "Guernica". C'était un avant goût des bombardements terroristes qui allaient frapper les villes hollandaises, belges et françaises lors de l'invasion de Mai 1940, et plus tard du "Blitz" sur l'Angleterre.

L'intervention des troupes d'élites hitlériennes de la "Division CONDOR" et des troupes fascistes de Mussolini, a été déterminante dans la défaite des Républicains et il faut aussi le dire, par les luttes internes que se sont livrées les différentes fractions au sein des forces républicaines.

Il faut se souvenir des articles dans les journaux belges bien pensants de l'époque, comme "La Nation Belge" ou "La Libre Belgique".

Les rebelles, dont les meilleures troupes étaient des Maures d'Afrique, la légion hitlérienne "Condor", les troupes d'élite de Mussolini, étaient appelés les "Nationalistes".

Les Républicains espagnols, librement élus par la majorité du peuple, y étaient présentés comme des bandits assoiffés de sang.

Comme dans toutes les guerres civiles, il y eut des excès et des crimes de part et d'autre.

Les journaux bien pensants passaient sous silence les crimes commis par les fascistes, mais étalaient et exagéraient les crimes commis dans le camp des Républicains.

Les journaux de droite de l'époque prenaient tous le parti de Franco, présenté comme le défenseur de la civilisation chrétienne. Ils dénonçaient également les "Francs-Maçons".

"La Libre Belgique" a publié une liste de plus de 500 noms de notables Francs-Maçons, qui ne fut pas perdue pour tout le monde. Cette liste a probablement été utile à la Gestapo en 1941, quand elle a fait une raffle parmi les Francs-Maçons, qui a précédé celle des Juifs.

Je ne vais pas entrer dans les détails des tractations entre les puissances capitalistes et colonialistes qui étaient la France et l'Angleterre, et les puissances fascistes : l'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste de Mussolini. Je recommande la lecture du livre de Jacques GRIPPA " Chronique vécue d'une époque 1930-1947, publié en 1988 par les éditions EPO ASBL.

Jaques Grippa dit < il apparaît clairement que tous les efforts des puissances occidentales étaient dirigés vers un renforcement de la puissance militaire hitlérienne, dans le but évident et cousu de fil blanc, d'encourager Hitler dans le " Drang nach Osten" > .

Leur calcul était clair, pendant que les deux colosses, l'Allemagne hitlérienne et l'Union Soviétique seront occupés à s'entre-tuer et à se détruire, ils auront le temps de s'armer et d'attendre que les belligérants soient exsangues. Il sera temps alors d'intervenir pour tirer les marrons du feu. Il est bien certain que c'est la raison pour laquelle, les négociations tripartites Angleterre/France/URSS traînaient en longueur.

Les Occidentaux ne voulaient pas d'entente avec l'U.R.S.S. pour barrer le chemin à Hitler et peut-être éviter la guerre.

Ils manoeuvraient pour amener les deux ennemis mortels, d'une part l'Allemagne hitlérienne, revancharde, ayant déchiré le Traité de Versailles, puissance industrielle en pleine expansion, qui les menaçait dans leurs intérêts économiques, et qui exigeait le retour des colonies que le Traité de Versailles leur avait enlevé; et , d'autre part, l'Union Soviétique, née de la Révolution qui a balayé l'Empire Tzariste, où les investissements considérables du capitalisme international ont été confisqués. Malgré les interventions militaires pour l'écraser, la révolution s'était maintenue . Le " cordon sanitaire ", le blocus , les ravages de la guerre, de la révolution, et de la guerre civile qui s'en suivit, n'ont pas suffi à la renverser.

L'existence même de l'Union Soviétique, restait un danger, pour les états capitalistes.

Quel beau rêve ce serait de voir leur deux ennemis s'entre-détruire ! C'est à quoi tendaient les efforts des diplomates occidentaux.

Il n'y a jamais eu de volonté sincère de la part des occidentaux , d'une entente avec l'Union Soviétique pour faire échec aux visées expansionnistes d'Hitler, et d'essayer d'éviter la guerre. ( Churchill le dit clairement dans ses mémoires ). Les états-majors occidentaux, voulaient la guerre, non contre eux, bien sûr, mais ils faisaient tout pour provoquer une guerre Germano-Soviétique. Les états-majors allemands et soviétiques, étaient sûrement aussi malins que moi, et voyaient très bien le jeu, la riposte fut le Pacte Germano-Soviétique.

Aujourd'hui quand on parle de ce pacte, on le présente comme le comble de l'infamie. On évite d'évoquer la capitulation de Chamberlin et de Daladier devant Hitler, le sacrifice de la Tchécoslovaquie. Un cadeau fait à Hitler, dans le but de le lancer contre l'Union Soviétique.

Le Pacte Germano-Soviétique , a été la riposte de l'Union Soviétique à la trahison de Munich, que beaucoup essayent de justifier par la nécessité de gagner du temps pour s'armer et s'organiser.

L'Union Soviétique tentait depuis des années de constituer une coalition des démocraties contre Hitler. Elle était prête en 1938 à entrer en guerre aux côtés de la France et de l'Angleterre pour défendre la Tchécoslovaquie.

C'était la seule démocratie de l'Europe Centrale, disposant d'une industrie lourde moderne et d'une armée décidée à se défendre. La Pologne s'est opposée au passage de l'armée russe sur son territoire. (Le général polonais Beck a dit que les bottes russes ne fouleraient pas le sol de la Pologne ).

Cela rendait impossible une intervention russe pour défendre la Tchécoslovaquie.

La France et l'Angleterre se sont applaties devant Hitler. Ils lui ont offert la Tchécoslovaquie sur un plateau d'argent. ( A ce propos, il circulait une petite histoire : < Hitler après avoir reçu la Tchécoslovaquie, demanda à Chamberlin son fameux parapluie en souvenir. Chamberlain lui aurait répondu : " Je regrette, mais ce parapluie est anglais " > .

Quand on joue aux échecs, il faut prévoir la riposte de l'adversaire. Dans ce jeu, les Russes ont joué la rocade " Vous voulez gagner du temps et vous espérez lancer l'adversaire contre nous, je vous renvoie la balle, je lance l'adversaire contre vous, et c'est nous qui gagnons du temps " .

Et ce fut l'invasion et l'écrasement de la Pologne, suivie de la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre à l'Allemagne.

L'armée russe avança en Pologne de 200 km vers l'Ouest, et récupéra les territoires qui lui avaient été arrachés en 1920 par le traité de paix avec la Pologne., cela avait été le prix à payer pour arrêter la guerre contre la redoutable armée polonaise, sous commandement français. Cette armée , créée de toutes pièces par l'état-major français, était puissamment armée grâce aux énormes stocks d'armes disponibles après l'armistice du 11 novembre 1918 sur le front Ouest.

Cette nouvelle armée polonaise était commandée par des officiers issus de milieux féodaux, antibolchéviques et viscéralement antisémites. D'ailleurs pour eux "Bolchéviques" et Juifs étaient synonymes. Cette confusion était généralisée en Pologne, lors de la création du nouvel état polonais par le traité de Versailles. La classe possédante et les féodaux fournirent les officiers. La troupe était composée en grande majorité de paysans, illettrés pour une bonne part, sous l'influence du clergé au service des "Pan" (seigneurs), et animés d'une haine ancestrale des oppresseurs russes.

Les "Pans" possédaient la terre et vivaient somptueusement dans leurs châteaux de la sueur des paysans pauvres, qui étaient encore traités comme des serfs, et qui constituaient la grande masse de la population polonaise.

Cette classe possédante craignait comme la peste les idées propagées par les Bolchévicks, qui proclamaient " La terre à ceux qui la travaillent " .

Un tel programme signifiait pour cette caste la fin de ses privilèges. Il n'est donc pas étonnant que cette nouvelle armée polonaise, qui était une armée de classe, combattit les "Bolchévicks" comme des ennemis mortels.

*Trotski*, le créateur de l'armée rouge, était Juif, de nombreux jeunes Juifs avaient rejoint l'armée rouge, pour combattre les bandes de "pogromtchiks" de *Pietlouria*.

Celui-ci se proclama chef de l'Ukraine indépendante et antibolchévique. Ses bandes étaient armées et soutenues par les puissances coalisées qui voulaient renverser la révolution.

Pour se faire la main, ils pillaient les villages, se faisant une joie d'égorger les Juifs, sans épargner ni femmes ni enfants ni vieillards.

L'amalgame allait de soi ! Il y avait des Juifs parmi les Bolchéviks, dont tous les Juifs étaient Bolchéviks.

Dans ce contexte, la vie des Juifs devint intenable dans la Pologne du Maréchal *Pilsudski*.

Le prestige du Maréchal *Pilsudski* en Pologne, pouvait se comparer à celui dont jouissait le Général *de Gaulle* en France après la libération. Ce qui les différençait, c'était le langage. Si le Général de Gaulle employait un langage correct et châtié, par contre, le Maréchal *Pilsudski* utilisait un langage de corps de garde qui n'était pas piqué des vers.

Pour le lecteur il faut peut-être que je dise qui était ce Maréchal *Pilsudski*.

C'était un patriote Polonais qui était issu du parti socialiste. Déjà avant la guerre de 1914-1918 il avait fondé une légion polonaise en Autriche, dans le but de libérer la Pologne du joug tsariste. Cette légion était devenue trop forte au goût des Autrichiens, qui tentèrent d'intégrer cette unité à l'armée autrichienne.

*Pilsudski* refusa. Il voulait combattre la Russie Tzariste pour libérer la Pologne, mais il ne voulait pas se mettre au service de l'Empereur d'Autriche-Hongrie. Son armée fut internée. Dès la chute du Tzar, *Pilsudski* reprit le combat pour une Pologne indépendante, et prit la tête de l'armée polonaise.

En novembre 1918, le Général *Josef Pilsudski* proclama la République Indépendante de Pologne. Il convient de signaler que lors de cette guerre pour l'indépendance de la Pologne, *Berek Joselewitz* constitua un bataillon juif, qui se distingua par sa bravoure. Les antisémites polonais préférèrent passer l'existence de ce bataillon sous silence. Pour eux, les Juifs doivent être présentés comme des êtres méprisables et lâches. Que des Juifs puissent être courageux, cela ne convenait pas à l'image qu'ils voulaient en donner.

Lors de la guerre 1939-1945, dans toutes les armées qui combattirent le nazisme, ainsi que dans tous les mouvements de résistance, les Juifs ne furent pas moins courageux que les autres.

Ce mythe du Juif " lâche ", que les antisémites s'efforçaient de répandre, ne tenait plus. Plus tard, les guerres d'Israël, le confirmèrent. L'antisémitisme n'a certes pas disparu, mais plus aucun antisémite n'ose qualifier les Juifs de lâches.

En 1926, *Pilsudski* devint le seul maître de la Pologne. De son passé militaire il avait gardé un langage de soudard.

Ainsi il envahit un jour le parlement polonais à la tête d'un groupe de militaires. Il tint aux députés un discours où il les traita de " pierdoltchi ", ce qui pourrait se traduire par " enculés " !.

Après sa mort en 1935, ce fut le règne des Colonels fascistes de triste mémoire, qui préfiguraient déjà le pouvoir des Colonels Grecs.

De nombreux Juifs quittèrent la Pologne. Ils trouvèrent refuge d'abord en Amérique, et quand les Etats-Unis en 1926 mirent fin à l'immigration libre et imposèrent des quotas, les Juifs partirent pour toutes les destinations possibles afin d'échapper à la misère, aux vexations et aux brimades qu'ils subissaient en Pologne.

Les puissances occidentales avaient tout intérêt à créer une Pologne forte et anticommuniste aux frontières de l'Union Soviétique. Malgré tous leurs efforts, ils ont été incapables d'écraser la révolution soviétique par l'intervention militaire directe, limitée certes.

Ils ne pouvaient s'engager ouvertement dans une nouvelle guerre en Russie, leurs peuples saignés par quatre années de guerre n'auraient sans doute pas suivi. C'est pourquoi ils donnèrent un soutien inconditionnel aux bandes blanches.

Ils fermèrent les yeux sur les trois cents mille Juifs assassinés par les bandes de Pietloura. Les menées antisémites en Pologne étaient le moindre de leurs soucis. La presse bien pensante, et le clergé encourageaient l'antisémitisme. C'était tellement pratique de mettre sur le compte des Juifs tout ce qui n'allait pas. Ils étaient les boucs émissaires rêvés. Cela durait depuis des siècles, la recette était bonne, pourquoi en changer ?

L'antisémitisme était si bien implanté en Pologne, que le parti N.D. ( Narodowa Democrazia ) ( Démocratie Populaire ) n'avait pas d'autre plate-forme politique. Il en était de même du parti CH. D. ( Démocratie chrétienne ) , qui comme l'autre parti n'avait pas besoin de programme politique. L'antisémitisme, enraciné dans le peuple polonais par des siècles de haine, prêchée par leurs curés, suffisait comme programme.

Se présenter aux élections sous l'étiquette antisémite était une garantie pour être élu. Le peuple polonais trempait dans l'antisémitisme, comme les cornichons dans la saumure . Itzak Shamir a déclaré: l'enfant polonais suçait l'antisémitisme au sein de sa mère. C'est tellement vrai que dans la Pologne d'aujourd'hui, où il n'y a plus de communautés juives, seuls subsistent encore quelques vieillards isolés rescapés des camps nazis, quelques rares revenants des goulags staliniens, ou encore survivants des progromes perpétrés après la guerre par les bandes de fascistes polonais dirigés depuis Londres par le Général Anders. Pauvres héres trop vieux pour émigrer , qui essayent de passer inaperçus en se camouflant comme catholiques, mais cela ne trompe personne. Pour un antisémite polonais ou autre, un Juif reste un Juif, baptisé catholique ou non. Demandez donc à un catholique intégriste ce qu'il pense de Monseigneur Lustigier, Cardinal de Paris.

Pour l'antisémite, le Juif reste Juif même s'il est Cardinal.

Pauvre Cardinal ! Renégat pour les Juifs, et Juif pour les antisémites.

En Pologne, selon la constitution, les Juifs étaient des citoyens. Dans la pratique, il en allait tout autrement. Jamais ils n'ont été considérés comme des citoyens à part entière.

En 1939, quand il y avait environ trois millions et demi de Juifs en Pologne, soit plus de dix pour cent de la population, il n'y avait pas de fonctionnaires juifs. Cette discrimination ne pouvait que provoquer la fuite et engendrer la haine.

Dans la Pologne d'avant - guerre, du moment qu'on n'était pas catholique, on était forcément communiste. Il n'y avait pas de milieu. Les étudiants qui n'étaient pas soumis à l'église, étaient accusés d'être communistes, et facilement incarcérés. S'il n'y avait pas de motif, il était facile d'en fabriquer, les mouchards et les provocateurs ne manquaient pas. Les prisons politiques étaient bien remplies.

Dans le camp de *KARTUZ-BEREZA* , dans l'est de la Pologne, parmi les prisonniers politiques accusés d'être communistes, les Juifs furent nombreux. Ils subissaient des sévices corporels qui n'avaient rien à envier à ceux pratiqués plus tard dans les camps hitlériens.

Les gardiens se distinguaient par leur sadisme. J'ai recueilli le témoignage de Charles Kazanowski, qui le tient de source sûre.

Ils plaçaient des planches sur le dos des détenus. Ils frappaient sur les planches et provoquaient des lésions pulmonaires, sans que la peau ne porte de traces de coups.

Ceux qui eurent la chance d'en sortir vivants, furent souvent invalides à vie. Les jeunes filles étaient livrées aux gardiens sadiques, qui leur faisaient subir des humiliations ignobles et des violences sexuelles.

On peut affirmer que la Pologne d'avant-guerre était dans les faits, un état fasciste, où régnaient l'arbitraire, la corruption, et où les droits de l'homme étaient bafoués. Les criminels nazis, n'auraient pu trouver nulle part des collaborateurs aussi zélés, ou des témoins aussi passifs, en si grand nombre.

L'antisémitisme séculaire avait préparé le terrain. Dès le début de la création de la Pologne, par le traité de Versailles, les nouveaux dirigeants ont annoncé la couleur.

Ils ont accueilli en héros et donné asile à Petlouria, et à ce qui restait de ses bandes de pillards et de tueurs après leur écrasement par l'armée rouge d'Ukraine.

Petlouria, cet assassin sanguinaire, qui ordonna les pogromes, où furent assassinés 300.000 Juifs en Ukraine ( preuves incontestables à l'appui ), s'est réfugié chez son ami et protecteur le très puissant comte Potocki.

Les crimes de Petlouria étaient connus du monde entier, cela n'empêcha pas le gouvernement polonais de donner asile, dans ce pays qui comptait plus de trois millions de Juifs, à celui qui était fier d'en avoir fait massacrer trois cents mille.

Non ! Bonnes gens ! La Pologne d'avant-guerre n'était pas une démocratie, mais un pays fasciste.

Les dirigeants Polonais ne voulaient à aucun prix s'allier avec les pays démocratiques et l'U.R.S.S. pour s'opposer à Hitler. Les hobereaux qui dirigeaient la Pologne voulaient l'anéantissement de la Russie par l'Allemagne, et étaient prêts à y participer. Le sort en a décidé autrement ! Si cette clique de réactionnaires antisémites a disparu dans la tourmente, pour ma part cela ne vaut pas une larme.

Revenons au 17 septembre 1939, l'armée soviétique avança en Pologne de 200 km, vers l'Ouest.

Pour soustraire aux Allemands les territoires peuplés en majorité de Bielorusses et d'Ukrainiens.

On présente généralement cette avance de l'armée russe comme une invasion de la Pologne. On peut aussi l'interpréter comme une avance stratégique qui visait à garder les armées allemandes aussi éloignées que possible des frontières soviétiques. Il n'y eut pratiquement pas de combats entre l'armée polonaise en déroute devant les armées allemandes, et l'armée russe qui occupa ces territoires. C'est grâce à cette avance de l'armée russe, que furent sauvés des centaines de milliers de Juifs Polonais. Ils furent évacués vers l'Asie Centrale, tout comme un million de Polonais catholiques. Ils partageront le sort peu enviable des réfugiés en temps de guerre. Ils travaillèrent dans les mines et les fabriques d'armement.

Ils subirent la faim et les privations, contribuant à l'effort de guerre, mais ils échappèrent ainsi à l'anéantissement auquel ils auraient été voués s'ils étaient tombés aux mains des Allemands.

Pendant que les armes allemandes écrasaient la Pologne; la France et l'Angleterre officiellement en guerre contre l'Allemagne, ne bougeaient pas. Les Français s'enterraient dans la ligne Maginot "imprenable".

Qu'attendaient-ils pour déclencher une offensive et soulager leurs amis Polonais ?

Jacques GRIPPA l'écrit dans son livre déjà cité plus haut : << " les sympathies fascistes des dirigeants Polonais, leur politique antipopulaire, l'état d'impréparation des forces armées, dont les cadres étaient surtout animés de haine antisoviétique et contre le mouvement révolutionnaire de leur propre peuple. Le refus de toute aide soviétique, allaient avec la passivité de leurs "Alliés de l'Ouest", entraîner une défaite rapide des armées polonaises. C'était ce que les généraux allemands appelaient la "*Blitzkrieg*", la guerre éclair, caractérisée notamment par les tactiques d'encerclement " >>.

A l'Unité, nous continuions à nous réunir. Pour notre groupe de "Sans soucis", le temps de l'insouciance était terminé. Nous sentions venir la guerre. Le Gouvernement Belge, menait une politique de neutralité, espérant échapper à la guerre comme la Hollande durant la guerre 1914-1918.

Les jeunes Belges étaient mobilisés, notre position était difficile. On sentait monter l'antisémitisme, propagé par la presse rexiste.

Les familles des mobilisés nous regardaient de travers, on entendait des réflexions comme " sales Juifs, vous vous promenez pendant que nos hommes sont mobilisés". Les Juifs de nationalité Belge, étaient mobilisés, et nous les envions. Nous étions des milliers de jeunes Juifs venus dans les années 20/30, avec nos parents, qui arrivions à l'âge adulte.

Nous avions pour la plupart la nationalité polonaise, nous ne parlions pas le Polonais, nous ne voulions pas rejoindre l'armée polonaise qui se constituait en France. Nous savions qu'elle était commandée par les mêmes officiers antisémites qu'en Pologne. Ceux qui avaient provoqué la fuite de milliers de jeunes Juifs pour échapper au service militaire. Ce que nous voulions c'était rejoindre l'armée belge. Nous ne nous sentions pas étrangers. Nous avons été élevés en Belgique depuis notre petite enfance. Nous avons été à l'école et joué avec les enfants Belges de notre âge. Nous avons tous des amis Belges, nous parlions la même langue avec le même accent que tous les jeunes Belges de notre âge.

Pour les autorités Belges, nous étions Polonais. Pour nous la Pologne était un pays hostile, que nos parents avaient fui pour échapper à la misère et à la discrimination.

Les plus jeunes d'entre nous ne parlaient même pas le polonais. J'étais de ceux-là. A mon arrivée en Belgique en 1929, j'avais déjà été à l'école en Pologne, je parlais polonais. Je récitais même des poèmes polonais. Mais à la maison, mes parents ne parlaient que le yiddisch, à l'école c'était le français. Mon polonais fut vite oublié. Les Polonais ne nous ont jamais considérés comme leurs égaux.

NON ! NON ! et NON ! Nous ne sentions pas Polonais !

En octobre 1939, à l'appel des associations juives et du Foyer Israélite, nous nous sommes inscrits comme volontaires demandant à être incorporés à l'armée belge. Les délégués juifs remirent solennellement la liste de 8.321 Juifs étrangers volontaires au Ministère de la Défense Nationale. Il n'y eut pas de suite à cette requête. La mobilisation n'arrangeait pas les choses, mon frère se retrouva chômeur. Il courait partout pour essayer de trouver du travail. Il n'y avait pas d'allocations de chômage à l'époque, surtout pour les étrangers. Son salaire manquait dans notre ménage de neuf personnes.

## ***Les réfugiés allemands***

A l'Unité, se retrouvaient de nombreux réfugiés politiques Allemands et Autrichiens.

Ils étaient sous haute surveillance par la police des étrangers, qui voyait en eux, non des victimes du nazisme, mais des Allemands suspects.

Ils étaient en butte à des contrôles d'identité, et vivaient d'aides octroyées par diverses organisations. Ils cherchaient des petits boulots pour survivre et essayaient de quitter l'Europe.

Ils étaient misérables pour la plupart, et nous essayions de les aider. Mes copains et moi, allions de porte en porte, dans les quartiers populaires, pour leur trouver des logements. Des mansardes, des greniers, des cuisines caves, qui restaient vides, car personne n'en voulait.

Les propriétaires étaient trop heureux de louer ces taudis, et en demandaient des loyers surfaits, que nous essayions de rabattre.

Trouver des logements n'était pas tout. Il fallait trouver de quoi les meubler. On allait de famille en famille demander s'ils avaient quelque meuble dans les greniers ou les caves pour les réfugiés. On trouvait toutes sortes de meubles de rebut, des lits d'enfants, des vieux matelas.

On prenait tout ce qui pouvait servir ou être réparé. Chez les pauvres, on ne jetait rien.

Pour les transporter, on allait à la rue des Capucins, où il y avait un loueur de charrettes à bras, et les uns poussant, les autres tirant on transportait les meubles.

Tout cela se faisait après le travail.

## ***Fuir ! Mais où ?***

Mon frère chercha à s'embarquer .

Il avait son copain Bob Alter du Jask d'Anvers, chez qui il pouvait dormir.

Il essaya grâce à lui de trouver une place sur un bateau. Cela a failli réussir, mais finalement il fut refusé pour une question de papiers.

Il y en a , à qui cela a réussi.

Ainsi , un garçon qui travaillait avec moi chez Dudkewicz, est parvenu à se faire embaucher sur un cargo avant l'invasion de la Belgique. J'ai retrouvé sa trace après la guerre. Il était arrivé aux Etats-Unis , et s'est retrouvé cinq ans après en Belgique sous l'uniforme américain.

Les réfugiés Allemands et Autrichiens voulaient partir n'importe où, pourvu qu'ils s'éloignent de l'Allemagne nazie. Mais il fallait de l'argent. Ceux qui avaient un peu d'argent, se débrouillèrent pour obtenir des visas, et à s'embarquer, pour l'Amérique, le Canada, l'Amérique du Sud.

Il y avait moyen , avec de l'argent d'obtenir des visas pour des républiques d'Amérique Centrale, ou du Sud. Ainsi des réfugiés sont arrivés en Argentine, au Chili, au Venezuela, au Paraguay, en Equateur et je ne sais où.

Certains d'entre-eux se sont bien débrouillés et y ont même fait fortune.

D'autres sont partis avec des visas ( vrais ou faux ) pour des pays d'Asie en faisant escale en Afrique du Sud. Là, des médecins complaisants les faisaient débarquer pour cause de maladie. Une fois sur place, des notables Juifs s'en portaient garants, et ils purent s'installer.

Ces réfugiés y ont fondé des ateliers, des commerces et des entreprises prospères. Certains arrivèrent jusqu'en Australie.

Ceux qui n'avaient pas d'argent, les moins débrouillards, les pauvres diables, ne cessaient de courir d'un consulat à l'autre pour essayer d'obtenir un visa, personne n'en voulait.

Hitler finit par les rattraper.

Un ami de mon frère, Victor Unger, était sur les listes de la police des étrangers. Il avait été expulsé en 1935 pour avoir assisté à une réunion des Jeunesses Socialistes. Il fut dénoncé par un indicateur, comme un dangereux agitateur.

Il vécut à Paris, où il obtint un permis de séjour comme étudiant.

En 1939, il revint en Belgique où vivaient ses deux frères: Oscar , étudiant en médecine à l'U.L.B., et Marc l'aîné qui travaillait et aidait ses frères.

Après l'invasion de la Pologne, les autorités belges lançèrent un appel par la presse et la radio, aux étrangers vivant en situation irrégulière. Ils devaient se présenter dans les commissariats de police afin de régulariser leur situation, faute de quoi, ils seraient considérés comme des espions.

Victor se présenta au commissariat de police d'Anderlecht, où il fut enregistré, et signalé à la police judiciaire, qui l'arrêta le même jour. Il figurait dans leurs dossiers comme ayant été expulsé en 1935. Il fut interné à la prison de Saint-Gilles, où il resta jusqu'en janvier 1940, malgré les interventions des organisations antifascistes et de Mme. Emile Vanderveelde.

Sur ces entrefaites, le gouvernement Polonais du Général SIKORSKI, qui avait fui en Roumanie, s'installa en France, où fut constitué le Gouvernement polonais en exil, qui avec l'aide de la France, constitua la " Légion Polonaise " .

Il y avait en France, une importante population polonaise, surtout dans le Nord. Ils étaient arrivés après la guerre 14/18, pour travailler dans les mines et la métallurgie.

Cette population constituait une importante réserve de recrutement, surtout parmi les jeunes de la deuxième génération.

Le consulat Polonais en Belgique recrutait également pour la " Légion Polonaise " .

Victor UNGER s'engagea d'abord pour sortir de prison et aussi prendre part à la guerre contre l'Allemagne hitlérienne. A cette condition, il fut libéré, et put voir sa famille et ses amis pendant une journée.

Mon frère et moi, nous sommes allés le voir sur le quai de la gare du Midi.

Il était accompagné d'un policier en civil, qui le mit dans le train de Paris.

Il fut incorporé à la deuxième division de cavalerie motorisée de la " Légion Polonaise " sous le commandement du Général PRUGAR-KOETLING. Ils étaient cantonnés à Bressuire dans les Deux-Sèvres.

Le 22 mai 1940, cette division, en cours d'instruction, fut transférée dans les Vosges, dans la région de Belfort.

Devant l'avance de l'armée allemande, et menacée d'encerclement, cette division est entrée en Suisse avec armes et bagages la nuit du 18 au 19 juin vers minuit et fut internée.

Victor UNGER m'a raconté son internement en Suisse, j'en ai conclu qu'en comparaison de ce que j'ai vécu dans les camps de concentration allemands, ils étaient dans un sanatorium.

Il m'a raconté une anecdote, qui illustre bien l'état d'esprit des officiers polonais.

Un lieutenant vint faire un exposé dans le camp d'internement en Suisse. Il se félicitait des succès allemands lors de leur offensive en Russie. Il se réjouissait des défaites de l'armée russe. Les troupes allemandes étaient en train d'anéantir le bolchevisme athée et de hâter la victoire de la civilisation chrétienne. Nous n'avions qu'à attendre que les Allemands détruisent la Russie Bolchévique.

Victor UNGER intervint, et fit le naïf. Il posa une question innocente : " Mon lieutenant, devons nous laisser les Allemands faire tout le travail à notre place ? Allons-nous assister à la destruction du bolchévisme en spectateurs. Ne conviendrait-il pas de les aider ? " .

L'officier Polonais resta interloqué, et vit qu'il était allé trop loin.

" Vous m'avez mal compris. Je n'ai pas dit que nous souhaitons la victoire allemande. Nous voulons leur défaite aussi. " .

Il exprimait tout haut ce que les états-majors occidentaux avaient espéré par la capitulation de Munich ; voir les armées allemandes déferler sur la Russie. Laisser les Allemands et les Russes s'anéantir mutuellement, pendant qu'ils s'arment et s'organisent pour intervenir le moment venu.

Il est significatif aussi de souligner, que pendant la drôle de guerre , alors que l'armée française restait l'arme au pied face à l'Allemagne, elle renforçait l'armée de Syrie, pour être en état, le moment venu d'intervenir dans le Caucase.

Telle était la mentalité des attentistes, non seulement dans les états-majors, mais également dans une grande partie de la population.

Les mêmes qui avaient proclamés " Plutôt Hitler que Staline " ou " Mourir pour Dantzig " .

Ceux qui avaient applaudi lors de la capitulation de Munich, se tenaient sur une prudente réserve.

## ***Mon patron DUDKEWITZ.***

Pour notre famille, la vie continuait, je travaillais chez DUDKEWITZ, rue du Midi.

C'était un atelier qui travaillait à façon pour " Les Frères Caytan " : des marchands-tailleurs réputés de la rue des Fripiers où l'on faisait des costumes de luxe sur mesure.

Quand j'allais livrer le travail, un des patrons, Monsieur Lucien Caytan, me faisait le signe fsciste, le bras tendu et proclamait haut et fort " REX VAINCRA " .

C'était le jeune bourgeois , imbu de sa personne, bien pensant et imbécile heureux, qui trouvait un malin plaisir à provoquer ainsi le petit apprenti Juif, qui contribuait à l'enrichir.

Je ne répondais pas, que pouvais-je dire ? Je n'allais pas répondre au patron de mon patron. Mais, je n'en pensais pas moins.

Plus tard, en 1941 ou début 1942 quand je me suis retrouvé en possession d'un pistolet FN.7,65 j'ai pensé à lui. Je me suis demandé quelle gueule il ferait si je le lui mettais sous le nez. Je lui aurais bien fait son affaire. J'en ai parlé à l'un de mes chefs, qui m'a dit de laisser tomber, qu'à ce moment-là, Monsieur Lucien Caytan avait probablement viré en patriote anglophile.

Ce n'est certes pas lui qui aurait été au bout de ses convictions, par exemple de s'engager aux côtés de Léon Degrelle, le chef de REX, qu'il avait tant admiré, pour combattre à ses côtés sur le front de l'Est. Pas si bête ! Il laissait cela aux pauvres types, aux aventuriers sans le sou. Pour cela, ce genre d'individu était bien trop lâche. Il préférait continuer à vendre des costumes de luxe aux officiers Allemands, à leurs collaborateurs, aux spéculateurs de toutes sortes, qui profitaient de l'occupation allemande.

Les apiéceurs Juifs continuaient à travailler pour ces individus. Ils n'avaient pas le choix, il fallait bien vivre.

Et moi, je continuais à travailler chez DUDKEWITZ, en compagnie d'autres apprentis, demis-ouvriers et ouvriers qualifiés. J'apprenais rapidement, et à mesure que j'avançais dans la connaissance du métier, je me rendais compte que j'étais sous-payé, et je demandais une augmentation.

Evidemment pas en morte saison, où par manque de travail, le patron se voyait obligé de renvoyer une partie du personnel. J'étais en quelque sorte son bras droit, et bien content d'échapper au chômage.

Ce DUDKEWITZ, était un drôle de personnage: un Juif Russe, un rouquin, de taille moyenne, fort comme un boeuf. Il avait des ennuis dans son ménage à cause de sa belle-mère. Sa femme l'a quitté, emmenant leur petite fille, qui était encore un bébé.

Cette situation le rendait fou. En plus il avait la passion du jeu. Il était victime d'une bande de joueurs professionnels, qui avaient trouvé le pigeon rêvé, tout ce qu'il gagnait y passait. Il me rudoyait parfois un peu, mais au fond c'était un bon type, et je sentais bien qu'il m'aimait comme un père. De mon côté, je l'aimais bien aussi malgré ses airs d'ours mal léché. Il avait le sens de l'humour, et on n'arrêtait pas de rigoler. Je venais très tôt pour l'aider à préparer le travail pour les autres. Tout était réglé comme du papier à musique. Il savait organiser le travail et obtenir un rendement maximum de chacun. Comme j'habitais tout près, je commençais à sept heures. Quand les autres arrivaient à huit heures, leur travail était préparé sur leurs machines ou sur les tables.

On travaillait à un rythme d'enfer. J'étais à bonne école, j'y ai appris à travailler vite et bien.

Quand j'arrivais le matin, (j'avais la clé ) souvent je trouvais mon patron endormi. C'est qu'il avait passé une partie de la nuit dans un tripot à jouer aux cartes, ou alors, il avait eu la visite d'une " dame ". Dans un cas comme dans l'autre, il était plutôt vaseux. Je lui préparais un café bien fort, et j'allais chez le boulanger d'à côté, chercher des couques au beurre pour le petit déjeuner. Il ne lui fallait pas longtemps pour récupérer, c'était une force de la nature. Un grand travailleur, un grand joueur et un grand baiseur devant l'éternel.

La morte-saison était suivie d'un coup de feu. Tout à coup, il y avait du travail à ne pas savoir suivre.

Alors, c'était la mobilisation, on travaillait depuis tôt le matin, jusque tard dans la nuit, y compris le samedi et le dimanche.

Il y avait un garçon religieux qui ne travaillait pas le samedi, le veinard !

Moi, je prenais à peine le temps d'avaloir quelque chose en vitesse, et de dormir quelques heures. Une de ces semaines de travail d'enfer, j'ai fait le compte de mes heures, je n'en croyais pas mes yeux, mon patron non plus, on a compté et recompté, <<J'avais fait 96 heures en 7 jours>>.

De ce temps-là, les syndicats revendiquaient la semaine de 48 heures.

J'avais fait deux semaines en une. Cette semaine là, je n'ai pas vu mes copains, je n'ai fait qu'aller du travail au lit et du lit au travail. Quelle santé j'avais !

Je voulais un nouveau costume ! On peut se dire; pour un tailleur, quoi de plus facile ! Ce n'était pas si simple. En saison, on n'avait pas le temps, le travail d'abord, on n'allait pas sacrifier de précieuses heures payées pour se faire un costume. On attendait la morte-saison ! En morte-saison, on n'avait pas l'argent pour acheter le tissu. Pour les fournitures, il y avait toujours un peu de gratte. Finalement mon patron m'a avancé de quoi acheter une coupe de tissu, à décompter un peu à la fois sur mes futurs salaires.

Mr Decraene, le coupeur de chez " Caytan Frères ", m'avait à la bonne, il accepta de couper mon costume. Je me mis au travail, je n'étais à l'époque qu'un demi-ouvrier, il y avait des travaux que je n'osais pas encore entreprendre. C'était l'occasion de montrer de quoi j'étais capable ! Chacun me promettait un petit coup de main après le travail, mais c'était pénible. La journée terminée, ils voulaient tous rentrer chez eux, et on promettait de m'aider une autre fois. Il n'y a quand même rien qui presse, disaient-ils. Pour moi oui, j'étais impatient de mettre mon nouveau costume.

Il y avait toujours une bonne excuse pour remettre le coup de main promis à plus tard.

Alors, excédé d'attendre que l'on m'aide, je me suis attaqué à des travaux que je ne faisais pas encore, et je m'en suis bien tiré.

En yiddisch, on appelle cela " oyf zein eigen bouet lernen scheren " ( apprendre à raser sur sa propre barbe ). Le patron m'aida aussi et finalement mon costume fut terminé, et je pus l'arborer, fier comme un paon.

J'ai appris que nécessité fait loi, et je me suis vu confier des travaux qu'on ne confiait qu'à des ouvriers plus expérimentés. Suite à quoi, j'eus l'audace de demander une augmentation. Mon patron furieux refusa catégoriquement, alors je donnai mes huit jours.

Le lendemain je fus engagé par un tailleur de la rue Antoine Dansaert, près de la porte de Flandre, au salaire que j'avais demandé. Je pense qu'il devait s'agir d'une différence de 50 centimes de l'heure.

Entre-temps, Dudkewitz regretta de me laisser partir. Il vint chez moi pour parler à ma mère et dit qu'il était d'accord pour l'augmentation . Mais c'était trop tard ! J'avais donné ma parole à l'autre patron, et je ne pouvais pas me dédire. J'allais donc travailler chez mon nouveau patron, Monsieur Kirschner, qui était un homme très cultivé, fin, très poli et gentil, tout le contraire de Dudkewitz. Il apprécia beaucoup mon travail, mais moi, je ne me sentais pas heureux. L'atelier était installé au sous-sol, sous le magasin. Il n'y avait qu'une petite lucarne pour la lumière du jour, et cela me parut lugubre en comparaison de l'atelier de Dudkewitz qui était clair et spacieux.

Je me rapelle son déménagement pour la rue du Midi. Sa femme voulait installer son salon dans la plus belle pièce. Dudkewitz dit non, c'est dans l'atelier que je passe le plus clair de ma vie, elle dut s'incliner.

Mon nouveau patron, Monsieur Kirschner était un tailleur indépendant qui avait une clientèle. Il coupait et essayait lui-même, on travaillait à un rythme plus lent. Nous n'étions que trois, le patron, un homme grand et mince, qui avait plutôt l'air d'un intellectuel que d'un tailleur, et un demi-ouvrier, le frère de Nat Borodowski.

Il faut que je parle de ce Nat, qui était à l'époque l'idole des jeunes Juifs de Bruxelles.

Il était né en Belgique, ses parents sont venus de Russie après les Pogromes de Kichinev en 1905. Il avait fait son service militaire et était très fier d'être Belge. C'était un magnifique athlète, champion de Belgique de lutte gréco-romaine et de lutte libre. Il avait participé au championnat d'Europe. A un certain moment, nous étions plusieurs copains à fréquenter le club de lutte amateur.

Les entraînements se faisaient le soir dans la salle de gymnastique de l'école 7, à la rue Haute, où nous pouvions disposer des douches. Nat nous entraînait, je ne me défendais pas mal dans ma catégorie. J'aurais pu devenir un bon petit lutteur, si j'avais persévéré.

Mais entre le travail, mon activité de l'Unité, les réunions, et les cours du soir. Il ne restait pas beaucoup de temps à consacrer au sport. Il fallait choisir ! Nous rêvions tous de ressembler à Nat. Il était beau comme une statue grecque. Son frère était un gentil garçon effacé et taiseux. Dans l'atelier de Dudkewitz il y avait de la vie, de la musique, nous avions déjà la radio-distribution. Tout en travaillant, on blaguait et on chantait tout le temps. Le patron avait une belle voix de bariton, nous étions nombreux et chacun participait à mettre de l'ambiance.

C'est dans cet atelier que j'ai appris toutes les chansons juives que je connais, un fameux répertoire. Chez le nouveau patron, je gagnais un peu plus, mais je regrettais l'ambiance de l'atelier de Dudkewitz, et en plus c'était plus loin de chez moi. Heureusement que Dudkewitz s'est aperçu que je lui manquais. Il est venu trouver ma mère, pour la convaincre de me faire revenir. Il m'offrait une augmentation double de celle que j'avais demandée et qu'il m'avait refusée. Ma mère est venue chez mon nouveau patron, et quand elle a vu l'atelier dans la cave, elle a dit qu'elle ne voulait pas que j'y laisse ma santé. Je retournais donc chez Dudkewitz, je revenais la tête haute, en qualité de demi-ouvrier, bras droit du patron, qui était venu me chercher, et avec une augmentation.

## ***A l'Ouest rien de nouveau.***

Pendant que la Pologne subissait le déferlement des troupes allemandes, qui provoquait des destructions jamais vues, à l'Ouest, il ne se passait " Rien de nouveau " .

( A l'Ouest rien de nouveau est le titre d'un livre de Eric-Maria Remarque, un écrivain anti-militariste allemand, son livre eut un succès mondial, et on en fit un film qui montrait l'absurdité de la guerre. )

( Je dis cela pour les jeunes qui ne sont pas censés connaître les best sellers de l'époque. )

Depuis la capitulation des puissances occidentales à Munich, les Allemands, au mépris des engagements, avaient occupé la totalité de la Tchécoslovaquie, sans réaction des Français et des Anglais, si ce n'est des protestations platoniques.

La machine de guerre allemande s'est considérablement renforcée grâce à l'industrie lourde tchécoslovaque et en faisant tourner à plein rendement les usines de guerre de la Ruhr.

A l'Ouest c'était la " drôle de guerre " Sur le front rien ne bougeait. En France, on ouvrait des camps pour y parquer les républicains espagnols et tous les étrangers suspects, en particulier les Allemands et les Autrichiens antifascistes qui avaient réussi à fuir l'Allemagne nazie. La passivité de l'armée française face aux hitlériens s'accompagnait de répression anticommuniste avec de nombreuses arrestations, y compris celles de parlementaires communistes mobilisés.

Des cadres communistes français, pour échapper à l'arrestation, se réfugièrent clandestinement en Belgique, avec l'aide du Parti Communiste de Belgique. Des milliers de combattants d'Espagne, Républicains espagnols, anciens membres des Brigades Internationales, Allemands, Italiens et autres, restaient enfermés dans les camps de concentration français . ( Jacques Grippa ).

La drôle de guerre prit fin le 10 mai 1940. La politique de neutralité du gouvernement belge n'a servi à rien. Je ne vais pas décrire l'invasion de la Belgique, de nombreux historiens l'ont fait mieux que je ne saurais le faire.

Nous avons obéi à l'ordre du gouvernement qui demandait aux jeunes gens à partir de 16 ans de se rendre en France pour rejoindre les Centres de Recrutement de l'Armée Belge ( C.R.A.B. ).

### ***Le 10 mai 1940.***

Nous sommes partis à cinq, en vélo. Il y avait Henri Felsenstein, un ami de mon frère, Henri Aszmian, un gantier, un voisin d'Henri, Adolphe Goldgewicht, un ancien d'Espagne , mon frère Maurice et moi , le plus jeune.

Le premier jour, nous sommes arrivés à Tournai, où nous avons subi un terrible bombardement, qui a détruit une bonne partie de la ville, nous en sommes sortis indemnes.

Nous avons roulé sur les routes encombrées de réfugiés, de soldats en retraite avec des canons et des camions bloqués par cette masse de réfugiés. Nous avons été mitraillés et bombardés pendant plusieurs jours, avant d'arriver à Boulogne-sur-Mer en plein embarquement des troupes britanniques.

Nous avons trouvé place sur un bateau en partance pour l'Angleterre, mais le moteur était en panne et on nous débarqua. Nous restâmes sur un quai, espérant trouver un autre bateau, tout cela sous les bombardements incessants des stukas allemands. Lors de notre embarquement, nous avons abandonné nos vélos, nous en avons pris d'autres. Il y avait des milliers de vélos et toutes sortes de véhicules abandonnés.

Nous nous sommes trébuchés sur les routes du Nord de la France, dans la pagaille générale. Des colonnes interminables de civils encombraient les routes, avec des voitures, des camions, toutes sortes de charrettes à bras ou tirées par des chevaux harassés et paniqués par les survols des avions allemands, qui mitraillaient dans le tas. Ces colonnes de civils en fuite , empêchaient la retraite en bon ordre des colonnes militaires, des batteries d'artillerie, des camions et des tanks. C'était un enchevêtrement inextricable de civils et des armées en retraite. Dans cette pagaille, il était impossible pour les militaires de se regrouper pour former une ligne de front, et de s'opposer à l'avance des armées allemandes.

Des armes jonchaient les routes, et par-ci par-là, le corps d'un soldat ou d'un civil mort, dont personne ne se préoccupait. Nous avons rencontré des soldats anglais, qui gardaient leur sang froid, ils dynamitaient les ponts et les routes pour retarder l'avance des Allemands.

Ils se sacrifiaient afin de permettre à leurs troupes de rembarquer. Je les ai vus, détruire systématiquement leurs camions à l'aide de barres de fer, avant de les précipiter dans le port. Dans cette pagaille générale, ils gardaient tout leur flegme britannique, c'était une leçon de courage tranquille.

Un soir, nous avons rencontré une position sur la route. C'était une batterie de canons anti-chars, retranchée, attendant de pied ferme l'arrivée des Allemands.

Nous nous sommes présentés, nous avons montré nos papiers à l'officier Français qui commandait cette position. Nous lui avons dit que nous voulions rejoindre l'armée polonaise, mais que compte tenu de la situation, nous nous mettions à sa disposition, pour l'aider à défendre sa position. Il a pris note de nos identités, il nous a félicités de nous présenter volontairement pour combattre, mais il ne pouvait nous incorporer et nous a conseillé de descendre vers le Sud, pour essayer de trouver l'armée polonaise.

Les Allemands nous ont rattrapés, et après avoir séjourné quelques jours dans un village, et logé dans une petite maison abandonnée, nous avons été emmenés par des camions allemands, et nous sommes rentrés à Bruxelles.

Au début, les Allemands étaient très corrects. Ils rapatriaient les civils qui trainaient sur les routes, et la vie reprit son cours.

Il y avait du travail, et chacun se remit à sa tâche, obéissant ainsi aux ordres du roi Léopold III, qui lors de sa capitulation le 18 juin 1940 donna l'ordre à la population belge de se remettre au travail.

Les soldats allemands se montraient amicaux, et se mirent à dévaliser les magasins en toute légalité. Ils payaient avec des marks d'occupation, qui valaient 12, 50 frs belges.

## ***Les trafics.***

Ils se jetaient sur le chocolat, le café, tous les produits dont ils étaient privés chez eux depuis que Hitler avait choisi : " les canons à la place du beurre ".

Un de nos voisins avait une petite fabrique de cartonnage où il travaillait avec toute sa famille, et qui malgré cela tirait le diable par la queue. Il se mit à fabriquer des petites boîtes de carton pliantes que des intermédiaires vendaient aux Allemands qui se les arrachaient pour envoyer des colis chez eux. Notre voisin le cartonnier gagna beaucoup d'argent. Les Allemands n'ayant aucune idée du prix de ces boîtes, payaient les prix qu'on leur demandait. C'est ainsi que ce cartonnier, gagna une petite fortune en peu de temps, et il y en eut beaucoup comme lui, qui profitèrent de la présence des Allemands pour s'enrichir.

Il se créa toutes sortes de trafics avec les soldats allemands, qui étaient friands de tout ce qu'ils pouvaient se procurer. Pour les soldats allemands, la Belgique était en 1940 un pays de cocagne où l'on trouvait toutes sortes de produits introuvables chez eux depuis longtemps. Ils razièrent les magasins avec les marks qu'ils recevaient à profusion, et envoyaient ces marchandises à leurs familles.

En Allemagne, en 1940, c'était le délire ! La population, voyait en Hitler, le " *Fuhrer* " le héros qui remportait toutes les victoires, qui écrasait toutes les armées d'Europe. L'armée allemande occupait toute l'Europe du Nord au Sud, de l'Atlantique à la frontière Russe, à l'exception des Iles Britanniques, de la Suède, de la Suisse, et de la péninsule Ibérique.

Elle pouvait piller toutes les richesses des pays occupés, et les soldats en faire profiter leurs familles.

Mais les stocks n'étaient pas inépuisables, et bientôt les produits se firent plus rares.

Et comme toujours, la pénurie provoque la spéculation, et les spéculateurs occupèrent le haut du pavé. Pour les grandes affaires, il se créa des officines, chargées par les différents services allemands de trouver les marchandises dont ils avaient besoin. Ces officines, étaient des firmes belges, chargées de traiter avec les industriels et les grossistes. Les marchandises étaient livrées à ces intermédiaires, qui payaient rubis sur l'ongle à de bons prix. Ces intermédiaires, à leur tour, fournissaient discrètement les Allemands, qui rafflaient de la sorte les stocks existants qu'ils payaient avec de la monnaie de singe.

Les industriels et grossistes belges, qui fournissaient les officines d'achat pouvaient de la sorte prétendre qu'ils ignoraient la destination des marchandises fournies, et s'enrichir la conscience tranquille.

Ces officines ont également servi dans certains cas comme moyen d'infiltrer les services allemands, pour avoir des renseignements, comme décrits dans " *L'Orchestre Rouge* " de Gilles Perrault (Editions Faillard 1967).

Pour les petits trafics avec les soldats et les officiers Allemands, c'était l'affaire de particuliers qui parlaient allemand.

Ces trafiquants leur procuraient toutes sortes de marchandises, du chocolat, du café, des tissus, et que sais-je encore, en se sucrant copieusement au passage.

Ces petits trafics se faisaient dans les hotels, réquisitionnés par les service de l'armée allemande, où descendaient les officiers de passage à Bruxelles, qui profitaient de l'occasion pour se procurer toutes sortes de marchandises.

Un jour, je vis sortir de l'hotel Bedford, rue du Midi, qui était occupé par les Allemands, la belle-soeur du patron de mon frère.

Elle portait des valises, et j'ai compris qu'elle faisait du trafic avec les Allemands. Elle m'a vu et n'en menait pas large. ( Je l'appellerai Mme. Anna ).

## ***La solidarité juive.***

A ce moment là, c'était avant les mesures anti-juives, la " Solidarité Juive " était déjà très active, et j'étais chargé de récolter des fonds.

Je faisais ma tournée auprès des artisans juifs, qui n'étaient pas encore inquiétés à l'époque.

J'étais connu comme un vieux sou, et personne n'osait me refuser sa contribution.

Je ramassais ainsi chaque semaine des sommes assez rondelettes, que je remettais à une responsable.

Je lui ai posé la question si je pouvais accepter de l'argent des spéculateurs et des trafiquants du marché noir.

C'était une pure idéaliste, elle m'a répondu que pour elle il fallait que l'argent récolté soit de l'argent " propre ". Je n'étais pas d'accord avec sa notion d'argent propre et d'argent sale.

Je me suis un peu fâché avec elle , je lui ai dit que dans ce cas, les ouvriers qui travaillaient dans les usines pour l'industrie de guerre allemande étaient payés en argent sale.

Je lui ai dit qu'il m'importait peu de savoir la provenance de l'argent, du moment qu'on en avait besoin pour secourir des gens en détresse.

J'étais prêt à le prendre chez n'importe qui, et en particulier chez les trafiquants du marché noir, et même à le voler au besoin. ( C'est d'ailleurs ce qui s'est fait dans la suite ).

A partir de ce jour, je me suis mis à rechercher les trafiquants, les " *Smokeleers* " .

Je suis allé trouver cette Mme Anna, citée plus haut.

Je sentais qu'elle voulait se racheter, elle se montra très généreuse. Bonne affaire !

J'allai récolter de l'argent dans les cafés louches et les tripots.

Ces gens avaient de l'argent facilement gagné, et ils étaient flattés d'être sollicités.

Donner de l'argent pour une bonne cause devait leur donner bonne conscience.

## ***Les Débuts de la Résistance.***

Récolter de l'argent pour la " Solidarité ", n'était pas ma seule activité, nous commençons à nous organiser par groupes de trois, pour faire des chaulages, coller des affiches, distribuer des tracts et des journaux clandestins.

J'ai été désigné pour aider un jeune copain à déménager une petite imprimerie clandestine.

Nous avons emballé tant bien que mal une ronéo, que nous avons transporté à deux en tram.

Nous l'avons installée dans un sous-sol à la rue Josaphat à Schaerbeek.

J'ai appris à manipuler cette machine, nous recevions les stencils qui étaient tapés par la mère de ce copain. C'était un travail sale, j'avais les doigts pleins d'encre. Les feuilles sortaient une à une, le résultat n'était pas fameux, mais cela restait lisible.

C'est ainsi que pendant un temps j'ai aidé à faire des journaux clandestins, dont je ne me souviens même pas du nom.

J'ai été changé d'affectation, et je n'avais plus revu ce copain. Il n'y a pas longtemps, je l'ai reconnu à la télévision, il portait la barbe, mais je suis sûr que c'était lui. Il s'appelle Pierre Chevreuil et travaillait à la RTBF.

Nous recrutions des copains, les groupes de trois devinrent quatre puis cinq, quand ils atteignaient six membres, c'était la scission en deux groupes de trois, avec un responsable désigné pour chaque nouveau groupe.

On continuait à recruter, sous la direction des responsables qui étaient désignés par nous.

Nous étions supervisés par des chefs désignés d'en haut. Ils nous donnaient des ordres et nous assignaient des actions que nous n'avions pas à discuter. Nous étions des exécutants, rien de plus.

Je n'ai jamais su qui étaient les chefs, et de quel droit ils disposaient de nous, qui décidaient des actions à faire, et qui jouaient avec nos vies, parfois avec une inconscience que je juge criminelle rétrospectivement.

Ainsi, je me rappelle, que nous avons été appelés à nous rendre à un rendez-vous dans la forêt de Soignes. Cela devait se passer à la fin de l'été 1941.

Nous nous sommes retrouvés des centaines, je crois, à visage découvert.

J'en connaissais certains, mais il y en avait de nombreux que je n'avais jamais vus.

Cette réunion, devait marquer le début du Rassemblement National de la Jeunesse, prélude à une future armée populaire de libération.

Quand j'y pense, je ne peux m'empêcher de juger les chefs qui ont convoqué cette réunion, comme des inconscients ou des idiots.

Qui pouvait jurer qu'il n'y avait pas un mouchard parmi tous ces participants. J'ai parlé de cette réunion de la forêt de Soignes avec René De Lathouwer qui y était également.

Nous avons été d'accord pour trouver une telle rencontre à cette époque, comme une pure folie.

Fin 1941, ou début 1942, en tous cas avant les rafles. J'ai reçu l'ordre de faire un exemple parmi les artisans juifs, qui fabriquaient des gilets en peau de lapin, pour le compte d'une de ces officines qui fournissaient l'armée allemande.

A cette époque, beaucoup d'artisans juifs se trouvaient dans la misère. Ils étaient obligés d'accepter n'importe quel travail pour survivre. Les industries et les mines belges tournaient à plein rendement pour le compte de l'Allemagne. Les ouvriers belges sans travail, s'engageaient par milliers pour travailler en Allemagne. Tout simplement pour gagner leur vie et échapper à la misère.

A cela nos mystérieux dirigeants ne trouvaient rien à redire.

Mais que des artisans juifs essaient de survivre en fabriquant des gilets en peau de lapin, nos chefs ne pouvaient le tolérer, et je reçus l'ordre de terroriser un de ces "criminels".

En bon petit soldat, j'obéis, je réunis quatre groupes, et nous nous préparâmes minutieusement.

Le "criminel" en question était un certain Wollman ( si mon souvenir est bon après 50 ans ). Il avait un magasin à la rue Haute, en face de la rue des Renards.

Sa fille allait à l'école avec ma soeur, je me souviens qu'elle était d'une beauté rare.

Nous nous sommes bien réparti le travail, chaque groupe était chargé d'une tâche bien précise. Les uns devaient badigeonner la façade de croix gammées, les autres étaient chargés de casser les vitres aux deux étages de la maison. Il y avait le couvre-feu, nous nous sommes retrouvés à l'heure convenue. Nous avons commencé à peindre des croix gammées pendant que les copains faisaient le guet. Quand la façade fut bien badigeonnée, nous nous sommes mis en position, et au signal, nous avons tous en même temps lancé nos briques dans les fenêtres.

Cela a fait un fracas épouvantable, et nous nous sommes éclipsés selon le plan prévu. Le lendemain tout le quartier parlait de cette affaire. Ce Monsieur Wollman n'osait plus se montrer, j'appris par ma soeur que toute la famille est partie se cacher quelque part.

Quand je repense à cette affaire, je me dis que j'ai peut-être sauvé la vie de cette famille, qui à cause de cette action a quitté le quartier, peu avant les rafles, pour se cacher.

J'espère de tout coeur qu'ils ont survécu.

Ce serait pour moi une grande consolation de savoir que l'ordre que j'ai reçu de mes chefs, aurait au moins servi à sauver cette famille. Quant à mes chefs, à qui j'ai obéi aveuglément; ils n'ont rien trouvé de mieux que de risquer la vie de 12 jeunes gens pour terroriser un artisan juif qui fabriquait des gilets en peau de lapin, alors que dans toute l'Europe occupée, l'industrie était mobilisée, des millions de travailleurs sans autres ressources étaient contraints de travailler pour la machine de guerre allemande.

Le 10 mai 1942, j'ai participé avec plusieurs groupes Belges et Juifs, à une action, qui eut un grand retentissement ce jour du deuxième anniversaire de l'invasion de la Belgique.

Les services de propagande allemands avaient réquisitionné les vitrines de l'agence Havas, ainsi que plusieurs autres grandes vitrines en plein centre de Bruxelles, au Boulevard Adolphe Max, près de la Place de Brouckère, pour y étaler leurs triomphes.

On y voyait des cartes du front russe, avec des flèches marquant l'avance des armées allemandes et des grandes photos des colonnes de prisonniers russes, d'armes et de matériel conquis, de villes en feu.

C'était une action bien préparée et parfaitement minutée. Chaque groupe était chargé de briser une vitrine différente. Au signal, toutes les vitrines volèrent en éclats, dans un grand fracas.

Avant que les Allemands qui se trouvaient dans les cafés et restaurants des environs, ne soient revenus de leur surprise, nous avons disparu dans les ruelles avoisinantes, selon le plan prévu.

Personne n'ayant été arrêté, nous étions fiers de notre exploit.

Nous avons organisé d'autres actions auparavant; nos groupes commençaient à être aguerris, et de plus en plus audacieux.

C'est dans ces groupes qu'ont été recrutés plus tard de nombreux partisans armés.

Revenons à la convocation. Seul, j'aurais pu me cacher, mes copains de la résistance m'auraient bien trouvé une planque.

Mais une famille de huit personnes, sans ressources et sans relations dans la population belge, ne pouvait que rester sur place.

Par crainte de représailles contre ma famille, je me suis donc présenté à la convocation, avec des centaines d'autres Juifs, jeunes pour la plupart, tous valides; les plus âgés ayant 40 à 45 ans au plus.

Nous avons été encadré par des soldats Allemands, parmi lesquels se trouvaient des S.S., qui nous ont pris en charge.

Nous avons été embarqués dans un train de voyageurs, et dirigés vers le Nord de la France.

## **Dannes - Camiers.**

Nous sommes arrivés le lendemain à la gare de Dannes-Camiers près de Boulogne-sur-Mer. Nos gardiens nous ont mis en colonne et dirigés vers le camp de Dannes.

L'accueil qui nous a été fait ne laissait aucun doute. Nous étions dans un véritable camp de concentration dirigé par des S.S.

Nous nous étions jetés dans la gueule du loup.

Nos bagages ont été fouillés, les gardiens ont confisqué tout ce qui leur convenait.

Nous avons même été invités à déposer " contre reçu " l'argent que nous possédions, ce qu'à ma connaissance personne n'a fait.

Ils ont fait sortir des rangs les Juifs Allemands, à qui ils ont confié la direction des baraques, et qui se sont trouvés en position dominante par rapport aux autres prisonniers.

Certains de ces Juifs Allemands, ont pris leur rôle très au sérieux, et s'efforçaient à faire régner dans les baraques une discipline prussienne.

Parmi eux, un certain Friedman ou Frydman ( je ne suis pas sûr de l'orthographe). Il avait été très jeune, sous-officier dans l'armée prussienne, lors de la guerre de 1914-1918.

Il avait l'air d'un vrai " Yekke " ( boche ). Il devait avoir dans la cinquantaine. Il prenait des allures martiales et avec lui il fallait marcher droit.

Les gardiens du camp ont trouvé en lui, un parfait auxiliaire. Il gueulait plus fort qu'eux, en donnant des ordres, et en peu de temps il devint un vrai chef.

Sous ses airs de matamore, ce n'était pas un mauvais bougre, il essayait de tempérer la fureur des gardiens quand ils se déchaînaient contre un prisonnier.

Un des prisonniers Juifs Allemands de Dannes, Mr. Henri Benjamin, qui est resté dans ce camp jusqu'à la fin de la guerre, m'a raconté comment ce Frydman s'y prenait pour sauver des prisonniers punis par les gardiens.

C'était après mon évasion ( décrite plus loin ), les prisonniers punis étaient mis dans un " bunker " dont peu sortaient vivants.

Quand les Allemands amenaient un prisonnier vers le " bunker ", Frydman se déchaînait. Il rossait le prisonnier à sa manière, en gueulant beaucoup et en lui faisant le moins de mal possible.

Il disait aux gardiens Allemands, laissez-le moi, je m'en occupe, tout en continuant à gueuler et à bousculer les prisonniers punis. Ainsi il parvenait à arracher les prisonniers aux gardiens, et à leur éviter le " bunker ".

Les gardiens allemands, voyant le zèle avec lequel Frydman, se chargeait de leur travail, étaient contents de lui laisser la corvée.

Henri Benjamin, soutient que par ce stratagème, Frydman, que tout le monde considérait comme un collaborateur, a sauvé la vie de nombreux prisonniers.

Il gueulait, les bousculait leur donnait des bourrades, et des coups de pied au derrière, après quoi il les renvoyait dans les baraques.

Ils échappaient ainsi au sinistre " bunker ", d'où on sortait les pieds devant.

Après la libération, ce Frydman a été accusé de collaboration.

Il a comparu devant un tribunal d'épuration et condamné à 7 ans de prison.

Henri Benjamin a témoigné en sa faveur, et a rapporté les faits décrits plus haut.

Ce témoignage de Benjamin en faveur de Frydman n'a pas été retenu. Les juges ont estimé que ce témoignage d'un Juif Allemand était suspect.

Je voulais rapporter cet épisode, qui illustre bien comme il est difficile de rendre justice.

## ***Le Mur de l'Atlantique.***

Nous avons été mis au travail dans des chantiers.

C'étaient des firmes privées allemandes de constructions ( Tiefbau ) qui avaient soumissionné pour la construction du "Mur de l'Atlantique "

C'était l'organisation allemande parfaite; les travaux étaient dirigés par des ingénieurs et des chefs de chantiers allemands.

Ils engageaient la main-d'oeuvre locale pour les travaux spécialisés. Ces travailleurs Français étaient bien contents de travailler sur place, et de rentrer chez eux le soir.

Les S.S. se chargeaient de procurer la main-d'oeuvre supplémentaire, en la circonstance, des esclaves Juifs .

( Dans l'histoire, ce n'était pas nouveau, les Egyptiens l'ont fait avant eux ).

L'Organisation TODT, surveillait les chantiers et le camps de concentration où étaient parqués les esclaves.

C'était un travail de forçat ! Les équipes de terrassement creusaient avec pelles et pioches, harcelés par les gardiens qui gueulaient sans arrêt : " Los-Los " , " Schneller " , " Immer weiter " , " Faule hunde " , etc... Cela pourrait se traduire approximativement par : " en avant...en avant " " plus vite " , " toujours plus loin " " chiens paresseux " , etc...

Ils ne ménageaient pas les coups de crosse, et à ceux qui étaient dans les trous, hors de portée de leurs coups, ils jetaient des pierres quand ils s'arrêtaient un instant pour souffler.

D'autres équipes devaient porter des sacs de 50 kgs de ciment, depuis le dépôt jusqu'aux bétonneuses à un rythme accéléré. Malheur à celui qui laissait tomber un sac, les coups de crosse pleuvaient !

Ils ont demandé des menuisiers, ceux qui se sont présentés ont eu un travail plus facile.

C'était le cas pour Nathan Brat, qui n'était pas plus menuisier que moi, mais il se débrouilla très bien et parvint même à prendre dans son équipe Léon Ravidowitz le fiancé de sa fille Dorette.

Ce Monsieur Brat était un personnage attachant, grand et distingué, il essayait d'aider les jeunes en leur facilitant le travail comme il le pouvait. Ils travaillaient aux coffrages , et n'étaient pas soumis à ce rythme infernal.

Nathan Brat fut évacué du camp de Dannes-Camiers, en novembre 1942, avec un convoi de prisonniers Juifs épuisés par le travail, pour être envoyé à Malines, d'où partaient les trains pour *Auschwitz*

Il sauta du convoi à Mons, et put se cacher avec sa fille Dorette dans les Ardennes grâce à l'aide de l'Armée Blanche.

Il ne savait pas que sa femme et son autre fille se trouvaient dans le même convoi que lui, sinon, il n'aurait pas sauté.

Je l'ai revu après la guerre, il a eu le courage de sauter du train et la chance de sauver sa vie. Mais sa femme et sa jeune fille disparues lui avaient ôté la joie de vivre.

En travaillant sur ce chantier, j'ai eu la chance d'être choisi comme aide par un mécanicien Français, travailleur libre. Il conduisait une petite locomotive Decauville, j'étais chargé de changer les aiguillages et d'accrocher les wagonnets de béton, ce qui m'a rendu la travail moins pénible.

Ce mécanicien dont je ne me rappelle pas le nom, était à peine plus âgé que moi.

Il m'a pris en amitié, et m'a apporté tous les jours une gamelle de nourriture, ce qui m'a permis de tenir le coup, alors que la plupart des prisonniers déclinaient à vue d'oeil.

Nous avons appris par un convoi de nouveaux prisonniers, la grande rafle de septembre 1942, où notre quartier avait été investi par des soldats allemands, toutes les maisons fouillées et ma famille enlevée.

Mon père qui s'était caché dans une cave n'a pas été trouvé. Il avait aménagé une cachette avec les trois autres hommes de la maison, car on craignait pour les hommes.

Qui aurait pu imaginer que les Allemands allaient prendre les femmes et les enfants ?

Lors de cette rafle, j'ai perdu ma mère qui avait 48 ans, ma soeur Rachel, âgées de 17 ans, ma soeur Anna de 11 ans, mon petit frère Marcel de 6 ans. Ma soeur Hyndla de 14 ans, se trouvait au cinéma et ma soeur Esther de 19 ans était chez mon frère.

Il la mit sous notre lit, en attendant le couvre feu, puis la régla selon les instructions données par son chef " Oscar ", et alla la déposer en rasant les murs au local rexiste. Il revint le coeur battant, et nous attendîmes l'explosion. Après un certain temps, nous crûmes qu'elle était défectueuse, quand tout à coup ce fût l'explosion qui fit trembler tout le quartier.

Cette bombe fit des dégats, et peut-être des victimes parmi les rexistes. Elle eut surtout un grand effet sur le moral de la population, c'était la preuve que la résistance existait.

Mon frère apprit je ne sais comment, que le père Edelman, prisonnier à Danne avec ses deux fils, était à Bruxelles. Edelman travaillait comme tailleur pour les gardiens du camp. Il fut autorisé à venir à Bruxelles pour s'approvisionner en fournitures, ses fils restant en otage au camp.

Mon frère l'ayant trouvé, lui demanda de me remettre de l'argent. Comme Edelman se montra réticent, il le convainquit en lui mettant sous le nez un pistolet G.P. 9 mm. Edelman revint à Danne, et me remit l'argent, encore sous l'effet de la peur qui lui avait été faite.

C'est alors que j'ai décidé de m'évader, en compagnie de mon ami Jacques Branicki.

Mon copain le mécano de la Decauville, nous aida à préparer notre évasion. Il me donna un plan, indiquant un café du village, dont le patron était prévenu. Il m'apporta des chaussures, ( les miennes étaient complètement abimées par le ciment). Malheureusement ces chaussures étaient trop petites d'une pointure.

Je reçus des vêtements de mes compagnons de captivité, dont un blouson de cuir de Léon Ravedovitz. Je disposais de vêtements à peu près présentables, de chaussures presque neuves, mais trop courtes, d'une petite somme d'argent français et belge, mais pas de papiers d'identité.

Il fallait trouver le moyen de s'évader. Du camp, c'était impossible, il fallait filer sur le chemin du chantier, ou du chantier même.

Peu de temps auparavant, nous eûmes un grand espoir, lors du débarquement de Dieppe.

On entendait le bruit des combats. Nous nous disions: "Ca y est ! Les Alliés débarquent".

"Ils viennent nous libérer." Les gardiens étaient nerveux. Nous avons fait le projet de les attaquer dès que les Alliés approcheraient. Nous nous sommes concertés. Il était convenu que les plus robustes d'entre-nous attaqueraient les gardiens par surprise, pour nous emparer de leurs armes.

Nous avons formé un petit comité avec quelques copains, dont les trois frères Benkoski.

Hélas, le bruit de la bataille s'est tu, nos espoirs de libération se sont envolés, nos projets de révolte remis à plus tard et les gardiens se montrèrent plus arrogants que jamais.

## ***O! Gott gib uns den Moses wieder !***

Il me revient encore un épisode de notre séjour dans ce camp, qui m'apparaît comme un cauchemar ou comme une farce tragique.

C'est en septembre 1942, le jour du "Yom-Kippour" (le jour du grand pardon). On ne travailla pas ce jour-là. De nombreux prisonniers avaient sortis leurs "Taliss" (châle de prière) et leurs "tefillim" (phylactères) et priaient. Les S.S. nous ont rassemblés, nous étions très nombreux, ils nous ont mis en rangs. Ils nous ont obligés à chanter une sinistre chanson. Je me souviens de la musique, et des paroles du début à la fin. C'était : " *O! Herr!...Gib uns des Moses wieder.*" (O! Seigneur rends nous à nouveau Moïse). Je ne me souviens pas de toutes les paroles, mais c'était une prière pour que Moïse nous mène à nouveau et nous fasse traverser la Mer Rouge. Cela se terminait par "*Und mach dire klappen zu*" (et fermes les vannes). Ils gueulaient "Lauter" (plus fort), et s'amusaient visiblement beaucoup, ils devaient trouver cela très amusant.

Nous avons du recommencer plusieurs fois, et ils s'esclafaient. Je revois la scène, nous étions des centaines, peut-être mille. Quelques S.S. s'amusaient à nous humilier. Les gardiens, qui étaient des auxiliaires Todt, s'amusaient tout autant que les S.S. Ils chantaient comme eux, et criaient aussi "lauter" ( plus fort). Nous aurions pu facilement les mettre en pièces, mais nous étions des esclaves, et il suffit de quelques gardes armés pour dominer une masse d'esclaves, parce que les esclaves s'accrochent à la vie, et c'est cela la force des tyrans.

Il y eut quelques évasions sur le chemin du chantier. Nous marchions en colonne par rangs de quatre, gardés par les auxiliaires de l'Organisation Todt, armés de fusils.

Le chemin vers le chantier devait faire environ 10 kilomètres ; nous longions une voie ferrée, qui passait en contrebas de la route sur une partie du trajet. Les évadés qui nous ont précédés, se jetèrent dans le talus de la voie ferrée, et se cachèrent dans les buissons à la faveur de l'obscurité. Il faisait encore nuit quand nous passions. S'ils s'apercevaient de la disparition d'un prisonnier, les gardiens se contentaient de tirer quelques coups de feu au hasard, et continuaient à conduire la colonne vers les chantiers.

Le soir à l'appel, on nous affirma que les évadés étaient morts, ce que personne ne crut. Si cela avait été vrai, ils n'auraient pas manqué de nous montrer les corps. J'avais remarqué que notre colonne était traversée tous les matins par des ouvriers libres, à hauteur du pont qui passait sur la voie ferrée, et qui menait au village. Cela m'a donné l'idée de faire comme eux. J'ai donc proposé à mon compagnon Jacques, de quitter les rangs au moment où les gardiens ne nous voyaient pas, de remonter la colonne jusqu'au pont. Puis de traverser celui-ci en coupant la colonne.

## ***L'évasion.***

Comme le faisaient les ouvriers libres, nous sommes passés, au nez et à la barbe des gardiens qui n'étaient pas nombreux. Ils ne pouvaient se douter que des prisonniers auraient l'audace de quitter les rangs et de marcher à contre-sens de la colonne.

Ils surveillaient celle-ci, et ne prêtaient pas attention à ceux qui marchaient en sens inverse. C'est ce que nous avons fait, et cela nous a parfaitement réussi.

Quand nous avons quitté la colonne, les autres prisonniers ont aussitôt reformé les rangs de quatre, afin que les gardiens ne se doutent de rien.

Quand nous eûmes traversé le pont, nous étions à découvert, en proie à une peur indescriptible. Il fallait marcher normalement, surtout ne pas courir, ni se retourner, pour ne pas attirer l'attention. Nous ne savions pas si les gardiens s'étaient aperçus de notre manoeuvre ou non. Ils ne se sont aperçus de rien, les uns étaient à l'avant, les autres à l'arrière, et tout s'est passé dans une semi-obscurité. Nous sommes arrivés au village, la peur au ventre, au milieu d'un mouvement de soldats allemands, occupés avec un charroi militaire. Nous sommes passés parmi eux, sans qu'ils nous prêtent la moindre attention, et nous avons facilement trouvé le café indiqué sur le plan. Le patron n'était pas surpris de nous voir, il nous a fait entrer dans la cuisine, où nous nous sommes remis de nos émotions. On nous attendait, deux vélos étaient préparés à notre intention. Après nous avoir restaurés, le patron du café nous a présenté une fillette, sa fille, je présume. Elle devait avoir 12 ou 13 ans au plus, c'est elle qui allait nous conduire à notre prochaine étape.

Nous devions la suivre de loin, et c'est ainsi que nous sommes partis en vélo, à travers champs, par de petits chemins de campagne, pendant des kilomètres. La fillette pédalait bravement, loin devant nous, par mesure de prudence. Nous n'avons vu aucun Allemand en route, nous sommes arrivés dans un café de village, où la fillette nous a laissés pour rentrer chez elle. Là, nous avons été chaleureusement reçus. Il y avait là quelques types qui avaient l'air de bien s'amuser, comme d'une bonne blague qu'on faisait aux Allemands en aidant ces deux jeunes fugitifs. Ils nous servirent copieusement du "café arrosé", où il y avait plus d'alcool que de café, ce qui nous a mis dans un état euphorique. Cela explique sans doute pourquoi je ne me souviens pas d'autres détails. De là, nous avons été conduits dans une grande ferme.

La patronne était une femme jeune, très digne et distinguée, dont le mari était officier, prisonnier de guerre en Allemagne. Elle nous a accueillis en soupirant : "Ah si mon mari pouvait s'évader et revenir à la maison".

Nous avons été bien reçus, j'ai perçu chez ces gens, une attitude de respect et d'admiration pour le courage que nous avons eu de nous évader. Pour nous, il n'y avait là rien d'héroïque, il s'agissait de fuir l'enfer du camp de concentration où notre vie ne comptait pour rien. Essayer de nous sauver, et retrouver ce qui restait des nôtres.

Le soir, nous avons mangé à la grande table, la patronne à un bout, les valets et les servantes sur les côtés, et nous deux à l'autre bout. C'était une ferme ancienne, avec une grande cheminée où brûlait un feu de bois. A la crémaillère pendait un chaudron de fonte, avec la soupe fumante. L'odeur nous mettait l'eau à la bouche. La table était mise, une grosse tranche de pain à côté de notre assiette. Nous attendions que la patronne commence.

Elle récita la prière, et tout le monde s'est signé, et je ne sais pourquoi, je me suis surpris à faire le signe de croix, sans doute parce que tout le monde nous regardait, et que je ne voulais pas me faire remarquer. Cela me parut comme un cérémonial antique, une atmosphère de paix et de ferveur religieuse. Je suppose que s'ils avaient su que nous étions juifs, cela n'aurait rien changé à leur attitude, mais je préférais passer inaperçu.

Après le souper, nous avons écouté radio Londres " Les Français parlent aux Français " .

L'émission était fortement brouillée par des sifflements, mais on entendait quand même.

Tout le monde était à l'écoute, dans un silence total. C'était impressionnant.

Je me suis dit qu'ils devaient être nombreux en France occupée , à être ainsi à l'écoute, à l'heure de l'émission, et à communier ainsi avec les Français de Londres qui leur remontaient le moral, et préparaient la libération.

Nous avons dormi dans la grange, j'ai assisté cette nuit à la naissance d'un veau.

C'est un "taur " a dit le valet.

Le lendemain nous sommes partis à pied, très tôt sur une route déserte, nous avons marché longtemps, mes souliers trop petits me faisaient souffrir.

Nous sommes arrivés dans une petite gare, où nous avons pris le train pour Lille.

Il y avait d'autres voyageurs, des ouvriers pour la plupart.

Nous nous sommes installés dans un coin du wagon, nous avons dormi ou fait semblant, pour ne pas nous faire remarquer.

Arrivés à Lille, nous sommes sortis de la gare, mêlés à la foule des voyageurs, nous sommes passés devant les soldats Allemands sans être inquiétés.

Nous avons pris un tram pour Watreloos, et de là jusqu'au poste frontière de Risquons -Tout.

Nous avons plaisanté en nous disant que c'était bien notre cas.

Entrés dans un café, le patron a bien vu que nous étions des fugitifs, et nous a servi à manger dans une arrière-salle.

Il nous a dit de rester cachés jusqu'au soir, où un passeur, qui était prévenu, nous conduirait en Belgique.

Le moment venu, un jeune homme est venu nous chercher.

C'était un fraudeur professionnel, qui connaissait toutes les filières, nous sommes passés sans problème.

Le passeur nous a conduits dans un petit hotel, et nous a quittés en nous souhaitant bonne chance après avoir refusé d'être payé.

Le lendemain nous avons pris le train de Mouscron à Bruxelles.

Nous n'avons pas été inquiétés pendant le voyage, ni à la gare du Midi à Bruxelles.

Jacques le Blond et moi, nous nous sommes quittés, et nous ne nous sommes revus qu'après la guerre.

J'ai retrouvé mon Père et mes soeurs, à qui mon frère avait cédé son appartement.

J'ai repris contact avec mes amis de la résistance, qui m'ont procuré de faux papiers.

J'ai été incorporé au "Rassemblement National de la Jeunesse" "R.N.J.", une section du "Front de l'Indépendance".

Suite aux arrestations qui eurent lieu en 1942-43, je me suis vu confier des responsabilités plus importantes.

Il fallait bien combler les pertes, c'est ainsi que j'ai été nommé responsable d'organisation du R.N.J. pour la province de Brabant, en remplacement de René de Lathouwer, qui était brûlé, et qui a été muté en province.

## La " GESTAPO "

Le 27 juillet 1943, à trois heures de l'après-midi, j'ai été arrêté par la " Gestapo ", dénoncé par mon chef Roger Debuyst, lors d'un rendez-vous à Rhode St. Genèse. J'avais respecté les consignes de sécurité, mais Roger, arrêté auparavant, ou peut-être déjà au service de la " Gestapo " m'attendait.

Il espérait sans doute sauver sa vie en donnant ses contacts, aidant ainsi la " Gestapo " à décapiter notre réseau. Il m'attendait seul à l'endroit convenu, je ne pouvais me douter de rien. Quand je l'ai approché, il m'a dit : " C'est inutile de résister, nous sommes pris ", et d'ailleurs, selon les directives, je n'étais pas armé. Nous avons été aussitôt entourés de gestapistes. Il y avait plusieurs voitures, et de nombreux policiers en civil. C'était me faire beaucoup d'honneur !

D'après les renseignements que j'ai recueillis; Roger Debuyst a été exécuté à la hache paraît-il, avec six compagnons qu'il avait dénoncés, dont mes amis :

- Simon Goldberg, étudiant de Bruxelles, qui étant Juif, n'eut pas "l'honneur" d'être exécuté avec les autres, il fut pendu à Dachau.

- Jean Lagneau , professeur, originaire de Virton, responsable national

- Fernand Lecocq, avocat, originaire de Beaumont, responsable national

- Aimé Verneirt, de Bruxelles, photographe, chargé des imprimeries clandestines, ancien de la guerre d'Espagne , responsable national.

- Maurice Orcher, un copain de Schaerbeek, tapissier-décorateur de profession.

Il était Juif , mais les Allemands l'ignoraient

- Alfred Steux, un copain de Dottignies, technicien en textiles, délégué des Jeunesses Libérales au R.N.J.

J'ai échappé à la mort , ainsi que mes amis , Marius et Marcel Cauvain et Franz Bridoux, originaires de Wasmuël , responsables régionaux pour le Borinage. Jean Carlens , originaire de Ans, arrêté au Borinage, qui était encore en vie a été contacté par Franz Bridoux, pourrait peut-être , témoigner lui aussi sur la capitulation devant la Gestapo, des quatre dirigeants nationaux dont je parle plus loin, et des arrestations qui s'en sont suivies.

L'Abbé Bourguignon de Stembert, Missionnaire de Scheut en Chine, Président National du R.N.J. sauvé par miracle de l'exécution à cause d'un retard de train.

Nous étions tous membres de la même organisation et passibles de la peine de mort. Par quel hasard avons-nous échappé à la mort ? Je me souviens de chacun de ces compagnons, comme si c'était hier, je les revois en pleine jeunesse.

Simon Goldberg , étudiant , un littéraire plein de promesses, je ne le connaissais pas avant mon arrestation. Je l'ai connu au camp d'Esterwegen, où nous sommes arrivés en novembre 1943 ( le 15 ).

Nous étions ensemble dans la baraque n° 6, jusqu'au printemps 1944 où nous fûmes séparés.

Lors d'une des soirées que nous improvisions, il chanta "Le temps des cerises". Il avait une voix mélodieuse, il interpréta cette chanson pleine d'espoir avec tant de sentiment, que nous fûmes tous émus aux larmes.

Chaque fois que j'entends cette chanson, je le revois, et j'éprouve un sentiment indéfinissable, comme de la culpabilité d'avoir survécu. J'en pleure de tristesse et de rage, devant le sort injuste qui fit que ce jeune homme plein de talent, d'idéal et d'enthousiasme, n'ait pu accomplir sa vie.

Jean Lagneau me laisse le souvenir d'un maître à penser, il avait l'étoffe d'un grand chef politique. Il était grand, jovial, il avait un sens de l'humour apprécié de tous. C'était un épicurien, amateur de bon vin, grand connaisseur et admirateur de Rabelais. C'était le communiste le moins sectaire que j'ai connu .

Il avait des discussions passionnées, mais toujours amicales et courtoises, avec les opposants politiques de tout bord. Il m'a appris durant les six mois que nous avons passés ensemble à Esterwegen, plus que tout ce que j'avais appris avant de le connaître. Je le considère encore aujourd'hui comme mon maître.

Il me reste de lui un souvenir précieux : c'est un petit livre à couverture bleue, daté de 1942, des éditions " Contact " intitulé : " *De Lebrun à David* ". C'est un essai sur un siècle de peinture française.

Ce livre m'a été remis par la compagne de Jean Lagneau, que j'ai rencontrée après mon retour de captivité.

J'ignore s'il a écrit d'autres livres, mais ce dont je suis sûr, c'est que s'il avait eu la chance de survivre, il aurait été un personnage de premier plan. Jamais nous ne saurons la perte que nous avons subie par sa disparition ! Quel gaspillage !

Fernand Lecocq était l'ami inséparable de Jean Lagneau. Ensemble ils s'occupaient d'instruire les jeunes de la baraque. Ils ne parlaient pas seulement de politique, mais aussi de littérature, de poésie, de peinture.

Fernand Lecocq était un jeune avocat qui avait terminé ses études, malgré la fermeture de l'Université de Bruxelles, et certes promis à un bel avenir. Il avait un humour caustique et pince sans rire, et lors de nos soirées, il chantait des chansons estudiantines, gaillardes, mais jamais vulgaires. C'était un bon vivant, il faisait des projets d'avenir; il rêvait d'agapes joyeuses et bien arrosées. Mais le sort ne l'a pas voulu.

*Tous les amis disparus ont leur histoire, hélas trop brève.  
Toutes ces jeunes vies fauchées, sans avoir eu le temps de vivre.  
De réaliser les tâches auxquelles ils se sont préparés.  
D'exprimer les talents et peut-être le génie qui les habitait.  
De vivre auprès de la compagne qui rend la vie heureuse.  
De transmettre à leur tour la vie, comme la plupart d'entre nous.  
De vieillir entourés d'affection, de tendresse et d'amour.  
Tout cela leur a été enlevé en même temps que leur jeune vie.  
Ils n'ont laissé derrière eux que la douleur des parents.  
Et le souvenir ému chez ceux qui les ont connus et pas oubliés.  
Qui se sentent parfois coupables d'avoir eu la chance de survivre.*

Quand je parle d'eux, il me semble que je les fais un peu revivre. Pour moi, pour leurs proches, leurs âmes ne sont pas disparues!

Je reviens à mon arrestation !

J'ai compris que Roger Debuyst m'avait dénoncé. Ils m'ont mis les menottes, et emmenés dans leur voiture au siège de la Gestapo, Avenue Louise à Bruxelles.

J'ai été interrogé une première fois pour établir mon dossier.

## ***L' Interrogatoire.***

J'ai répondu à l'interrogatoire d'identité, en présence d'un interprète belge.

Comme je répondais en Allemand, la présence de l'interprète ne fut pas nécessaire, néanmoins il assista à l'interrogatoire.

Le gestapiste qui m'interrogeait était en civil, il avait l'air d'un fonctionnaire, calme et plutôt correct. Il se contenta de me poser des questions concernant ma biographie.

Je répondais à ces questions jusqu'à ce qu'il me demanda mon adresse. Je lui dis que j'habitais avec mon père et que je ne donnerais pas mon adresse. Il me demanda si je connaissais " Breendonck " sans doute pour m'intimider.

Je lui répondis que j'avais entendu parler de " Breendonck " et que je ne donnerais pas l'adresse. Il me dit que je ne devais rien craindre pour mon père.

Je lui répondis que toute ma famille avait été rafiée en septembre 1942 et déportée. Que depuis nous étions sans nouvelles d'eux. Il ne me restait que mon père.

Je lui dis qu'il pouvait faire de moi ce qu'il voulait; j'étais dans ses mains, et je ne me faisais pas d'illusion sur mon sort. L'interprète est intervenu; il m'a dit qu'il saurait bien me faire parler. Je me souviens très bien de ses paroles : " *du bist noch froh wenn du sprechen kannst* " ( *Tu seras encore heureux de savoir parler* ). L'interprète se déchaina, il se mit à me tabasser.

J'étais assis sur une chaise, les bras derrière le dossier, attachés par des menottes. Il me tira les bras en arrière, et me tint ainsi, tout en me frappant de toutes ses forces.

Je me retrouvai finalement par terre, les mains attachées dans le dos, je saignais du nez, j'avais mal partout. Je fis le mort.

J'étais parfaitement conscient, mais je me dis que cela ne l'amuserait pas de frapper quelqu'un sans réaction. C'est ce qui se passa, il me donna encore quelques coups de pieds, et voyant que je ne bougeais plus, arrêta.

Cela ne sembla pas amuser le gestapiste allemand, qui lui fit une remarque que je n'ai pas bien saisie.

Je fus enfermé dans une cave, où il n'y avait aucun meuble, rien que des murs nus. Je m'assis par terre le dos au mur et je finis par m'endormir.

Je reçus quelque chose à manger et à boire. Un gestapiste m'emmena à la toilette, puis m'enferma dans la cave obscure.

J'ignore combien de temps je restai dans cette cave, je ne savais pas s'il faisait jour ou nuit.

Je fus emmené à l'étage pour un nouvel interrogatoire.

J'étais seul avec le fonctionnaire de la gestapo qui m'a à nouveau demandé mon adresse.

Je lui répondis que je ne croyais pas que lui, à ma place, donnerait l'adresse de son père.

Je me rappelle textuellement ce que je lui ai dit : "*Sie auf mein stelle, hetten sie ihren vater gegeben ? Ich glaube nicht !*" ( "*Vous à ma place, donneriez vous votre père ? Je ne le pense pas !* ).

Cela a dû l'impressionner , car il n'a plus insisté. Puis il m'a raconté une curieuse histoire comme quoi Xavier Rellocom ( un dirigeant communiste qui avait été député avant la guerre ) ainsi que d'autres dirigeants communistes avaient passé un accord avec la Gestapo pour une reddition honorable. Que le comité central était arrêté, que toute l'organisation était anéantie. Ce que j'avais de mieux à faire, c'est de faire comme mes chefs et donner mes contacts. Dans ces conditions, il ne nous serait fait aucun mal, que nous attendrions la fin de la guerre en prison. Que nous devions nous estimer heureux, car les soldats allemands, eux n'avaient pas cette chance.

Roger Debuyst , fut introduit lors de cet interrogatoire et me confirma qu'il en était bien ainsi.

En mon for intérieur, je trouvais qu'un tel accord entre des dirigeants communistes arrêtés et la Gestapo, à supposer que ce fut vrai, ne me concernait pas. Je n'avais aucune confiance dans la parole des Nazis. Que des dirigeants arrêtés se soient prêtés à des négociations avec la Gestapo, dans l'espoir de sauver leur peau, n'avait pour moi rien d'étonnant.

Les Allemands, que ce soit la Gestapo ou l'Abwer, étaient très forts. Ils essayaient de retourner les résistants qui tombaient entre leurs mains en leur promettant la vie sauve. Dans de nombreux cas, ils y réussirent, ce fut sans doute le cas avec Roger Debuyst.

Ils pouvaient espérer gagner la collaboration des hommes chez qui l'instinct de survie était le plus fort. Peu d'hommes ont la vocation du martyr. Qu'un dirigeant comme Rellocom, ait accepté de négocier une reddition afin de sauver sa précieuse vie, ne me semble pas impossible.

Il n'était pas Juif lui !

Les dirigeants communistes avaient bien trouvé des explications au Pacte Germano-Soviétique. Que pour ne pas indisposer Hitler, Staline a fait remplacer son ministre des affaires étrangères Livinow, qui était Juif, par Molotov, pour négocier avec Von Ribentrop ; c'était de la haute diplomatie, à laquelle nous, petits exécutants ne pouvions rien comprendre.

Staline, le génial père des Peuples, et tous les chefs communistes à sa dévotion savaient bien mieux que nous ce qu'il fallait faire. Les petits, comme moi n'avaient qu'à obéir aux ordres sans poser de questions. Il ne serait pas étonnant qu'il se soit trouvé, des jeunes, naïfs, ayant une confiance aveugle dans leurs dirigeants, qui aient obéi à leurs ordres et, donné des contacts, provoquant ainsi d'autres arrestations.

Les Juifs arrêtés dans la résistance, ne pouvaient se faire aucune illusion.

Après les rafles de septembre 1942, au cours desquelles des milliers de femmes, d'enfants et de vieillards ont été déportés, au vu et au su de la population et des autorités belges " impuissantes". Encore heureux qu'en Belgique, à l'exception d'Anvers, la police n'a pas, comme en France, participé au rafles.

Aux Juifs, on ne proposait pas de collaboration pour faire "l'Europe Nouvelle".

Je me suis dit que si j'adoptais une attitude intransigeante lors des interrogatoires, je ne pouvais que m'exposer à des sévices et à des tortures. J'ai donc décidé de faire semblant de me rendre à leurs arguments.

Le gestapiste m'a interrogé sur des noms , et si je les connaissais .

Parmi les noms recherchés, je me suis retrouvé sous plusieurs noms différents.

Je lui ai fait des descriptions méticuleuses de personnages imaginaires, en donnant le signalement de copains tués en action, fusillés ou pendus. Pendant que je parlais, il dactylographiait. Il tapait avec deux doigts et ne savait pas me suivre. Je devais m'arrêter pour qu'il puisse me rattrapper. Il a rempli de nombreuses pages. Je me demande si les archives de la Gestapo existent encore, je serais curieux de lire ce que j'ai bien pu lui raconter.

Je ne suis pas le seul à avoir adopté cette tactique : je retrouve dans les mémoires de l'Abbé Froidure : *“ Sous peine de voir mes camarades résistants arrêtés, je devais orienter les Allemands sur de fausses pistes, pour gaspiller un peu de leur temps et permettre à mes amis de prendre le large. J'échafaudai des récits rocambolesques, reprenant des détails anodins... mais sans jamais reconnaître aucun nom, aucun fait pouvant compromettre mes amis. Je faisais l'abruti ...”*

C'est exactement ce que j'ai fait .

Pendant cet interrogatoire, un gestapiste est entré dans le bureau, il m'a dévisagé un moment, puis il est sorti. Il est revenu après un moment, tenant à la main une carte d'identité, avec ma photo, une autre avec la photo de Léon Ravedowitz, également évadé du camp de Dannes-Cammiers , ainsi que d'autres cartes d'identité avec des photos de gens qui m'étaient inconnus.

Il fallait que cet agent de la Gestapo, soit un excellent, physionomiste, pour reconnaître quelqu'un d'après une petite photo d'identité, qui était dans son tiroir depuis fin septembre 1942 après mon évasion, soit dix mois auparavant.

Quand je repris contact avec la résistance, après mon évasion de Dannes-Camiers en septembre 1942, je remis ma photo, pour obtenir une fausse carte d'identité.

La Gestapo a sans doute trouvé ces cartes sur un courrier qui a été arrêté.

J'ignorais cette arrestation, j'ai fourni une autre photo, et j'ai reçu la fausse carte d'identité, avec laquelle j'ai été arrêté.

Les consignes de sécurité étaient qu'en cas d'arrestation, il fallait laisser passer quatre jours au moins, pour perdre les contacts et couper toute relation. J'ai donc inventé un rendez-vous avec un copain imaginaire dont j'ai fait une description détaillée.

J'ai donné le signalement de “Leibke Rabinowitz” un copain qui a été tué peu auparavant dans une action. Mon rendez-vous imaginaire était fixé pour le jeudi à deux heures de l'après-midi, près du solarium du Daring à Molenbeek. J'avais choisi cet endroit que je connaissais bien.

A l'époque il y avait là des terrains vagues. J'avais l'arrière pensée de pouvoir échapper à la vigilance des gestapistes, de m'éclipser parmi les palissades et les chantiers.

Le jour dit, on est venu me chercher dans la cave. J'ai pu me raser et me laver, sous l'oeil vigilant du garde, puis on m'a embarqué dans une voiture. Je les ai conduits à l'endroit convenu. J'ai choisi un endroit isolé, et je cherchais le moyen de filer à l'anglaise. J'étais sur un petit chemin étroit bordé de buissons qui menait au solarium. Il faisait beau, une femme passa, portant un panier de prunes emballées dans des cornets de papier.

Je lui achetai un cornet de prunes, avec de la monnaie que j'avais dans une poche de mon blouson, au grand étonnement des agents de la Gestapo. J'ai dégusté mes prunes, voyant que mon projet de fuite était à l'eau.

Chaque fois que je me dirigeais vers un endroit que je croyais propice, je trouvais un agent de la Gestapo devant moi. Ils n'étaient pas tombés de la dernière pluie !

Le temps passa, les agents de la Gestapo commençaient à s'impatienter, quand je vis un copain, avec lequel je n'avais plus de contacts depuis longtemps, il était très grand !

Il arrivait droit sur moi, en sifflotant , très décontracté en faisant tourner un petit sac de bain qu'il avait à la main. Il allait au solarium. Je le voyais arriver de loin, il ne m'avait pas vu, je me suis dit “ Quelle poisse ! ” J'ai tourné le dos, avant qu'il ne me voie, et je me suis enfoncé dans un buisson, comme pour pisser.

Ce copain, il s'agissait de Henri Malichmann, passa près de moi à me frôler, et continua à siffloter et à marcher vers le solarium.

Les gestapistes le laissèrent passer, il ne correspondait pas du tout au signalement que j'avais donné. Ouf ! J'étais soulagé, j'avais tout fait pour éviter d'autres arrestations, et voilà que par hasard, un copain qui me connaissait, passe par là, ne se doutant de rien . Il l'avait échappé belle ! S'il m'avait vu, il n'aurait pas manqué de me parler, et se serait fait arrêter par les gestapistes embusqués. J'étais heureux pour lui. Je me suis dit : “ Mon vieux , tu ne sauras jamais la frousse que tu m'as faite, et la veine que tu as eu “.

L'heure du rendez-vous étant largement dépassée, un gestapiste est venu me demander si je ne m'étais pas moqué d'eux. Je protestai de ma bonne foi, ils m'embarquèrent dans la voiture et nous rentrâmes à la Gestapo. Je réintérai ma cave. Le lendemain, je fus emmené à la prison de Saint-Gilles, enchaînés par des menottes à Fernand Lecocq. Les autres copains également enchaînés deux par deux, dans les Citroën traction avant noires de la Gestapo.

## ***La prison de Saint-Gilles.***

Nous sommes arrivés à la prison de Saint-Gilles. Les agents de la Gestapo, nous remirent au greffe, et repartirent, nous laissant aux mains des gardiens, qui étaient des soldats de la Wehrmacht.

Le chef gardien qui s'occupa de moi était un sous-officier déjà âgé, éclopé du front de l'Est, pas assez sans doute pour être renvoyé chez lui, encore bon pour être gardien de prison. Il me donna une gamelle, une cuiller, une couverture, etc... puis il regarda mon dossier et me remit des plaquettes de bois percées d'un trou ; un cercle rouge, qui me désignait comme communiste, un triangle vert comme terroriste, et puis, je le vis hésiter.

Il consulta à nouveau mon dossier, et me demanda : *"Du bist Jude ? ( Tu es Juif ? )*, d'un air étonné. Je lui répondis : *" Jawohl "*.

Il en resta abasourdi, puis il me dit d'un air désolé : *" Ach du lieber Gott ...Wass kannst du dafür "* (*Bon Dieu !...Qu'est-ce que tu en peux...*). Il me remit une plaque marquée " K ", qui signifiait " Katholik".

Sur le moment, je ne compris pas la portée de son geste, puis j'ai appris qu'il existait trois sortes de plaques, qui étaient fixées sur la porte de la cellule " K " pour catholique, " E " pour évangéliste (protestant) et l'étoile de David pour les Juifs.

Les services de la Gestapo qui traquaient les Juifs, venaient dans les prisons, prendre les détenus Juifs pour les envoyer à Malines. De là, le crâne rasé et portant un brassard les désignant comme particulièrement dangereux, ils étaient envoyés à Auschwitz. Autant dire que leurs chances de survie étaient quasi nulles.

En me donnant la plaque " K ", ce gardien avait fait de moi un catholique, et m'a peut-être sauvé la vie. Cet Allemand étant donné l'âge qu'il avait à l'époque, est probablement mort.

J'ai souvent pensé à lui, en me demandant ce qui l'avait motivé. Je me souviens comme il m'a regardé, étonné quand je lui répondis, qu'en effet j'étais Juif.

J'avais vingt-deux ans et l'air d'un gamin, et comme on dit à Bruxelles, j'étais plutôt : *" Un beau petit menn "*. Je n'avais pas de traits sémitiques particuliers, comme les services de propagande nazis présentaient les Juifs.

Les caricatures dans les journaux nazis, montraient des Juifs, laids comme des monstres, avec des nez énormes, affreux, avec de grandes oreilles décollées.

Il faut voir ces caricatures, qui ont été diffusées pendant des années par la presse hitlérienne, et reprises par la presse des pays occupés, pour comprendre qu'un Allemand, n'ayant peut-être pas connu de Juifs, et se trouvant devant ce jeune homme qui affirmait être Juif, mais qui ne correspondait en rien à ces caricatures, n'en croyait pas ses yeux. ( Ce genre de caricature, ont servi par la suite aux campagnes antisémités dans les pays arabes et en Union Soviétique ).

Je dois ajouter, que si mon dossier stipulait que j'étais Juif, c'est parce que Roger Debuyst, a insisté la-dessus, alors que le fonctionnaire de la Gestapo, qui a établi mon dossier, s'en fichait complètement.

Ceci me conforte dans mon opinion, que Roger Debuyst, un des chefs de la résistance communiste, qui m'a donné à la Gestapo, ainsi que tant d'autres camarades , Juifs et non Juifs, a peut-être obéi à l'instinct de conservation, ce qui à la rigueur pouvait s'expliquer. *"Il n'est pas donné à tout le monde d'être un héros"*.

Mais pourquoi a-t-il insisté sur le fait que j'étais Juif ? Alors que le fonctionnaire de la Gestapo ne lui demandait rien ! Parce qu'au fond de lui, il était antisémite. L'antisémitisme, est comme la bêtise humaine, la chose la mieux partagée au monde. J'ai toujours cru que l'antisémitisme était lié au fascisme et à l'extrême droite, mais je me suis aperçu que parmi les gens de gauche, et même d'extrême gauche , ce ne sont pas les antisémites qui manquent.

Les services de la Gestapo étaient bien séparés. Les services qui s'occupaient de démanteler la résistance, ne se préoccupaient pas de savoir si les résistants arrêtés étaient Juifs ou non. C'est un autre service qui s'occupait de la traque des Juifs.

Cela a également été le cas dans des camps de prisonniers de guerre.

Albert Liebhaber, (le beau-frère de ma belle-soeur) qui a été fait prisonnier lors de la capitulation de l'armée belge, a passé toute sa captivité dans un camp de prisonniers de guerre, sans qu'à aucun moment on ne s'est préoccupé de savoir s'il était Juif.

L'agent de la Gestapo, qui m'a interrogé, m'a dit à un certain moment : *" Es ist mir scheiss egaal ob du Jude bist oder nicht "* (*Merde ! Cela m'est égal que tu sois Juif ou non*).

Il y a peut-être une autre explication au comportement de ce gardien allemand, que c'était tout simplement un honnête homme, qui n'était pas nazi. Qui savait ce qui advenait des prisonniers Juifs, et qui a pris le risque de me donner la plaque " K ", en désobéissant aux ordres.

Quoi qu'il en soit : ... parodiant Brassens..., je lui dis de tout mon coeur : " *Toi l'Allemand, quand tu mourras...quand le croque-mort t'emportera, ...qu'il te conduise à travers ciel... au Père éternel...*".

Je fus mis dans une cellule , mes plaques fixées sur les clous de la porte.

J'étais catalogué comme communiste, terroriste et "catholique".

La première nuit, je fus réveillé par un remue ménage, un prisonnier fut introduit dans la cellule. C'était un robuste gaillard, d'environ vingt-cinq ans, de taille moyenne. Il parlait flamand , il était très exité, et en veine de confidences. Nous étions dans l'obscurité, il me dit : " J'ai tué le Bourgmestre de Peutie ".

J'ai pensé que c'était un attentat contre un collaborateur. Mais non! Mon compagnon de cellule était un voleur de lapins. Ils étaient deux comparses qui pillaient les clapiers, dans les environs de Vilvorde. Ils avaient été surpris, et mon voisin de cellule qui avait une carabine, a tiré. Il a été arrêté par les gendarmes belges, qui l'ont remis aux Allemands, parce qu'il avait une arme à feu.

J'ai retrouvé ce personnage à Esterwegen, il m'évitait. Il se faisait passer pour un résistant, et regrettait sans doute les confidences qu'il m'avait faites.

Le lendemain matin, je reçus la visite d'un officier. Il avait fière allure, dans un superbe uniforme, avec une croix au col. C'était l'aumonier catholique. Il me regarda attentivement, je crus voir dans son regard qu'il savait que je n'étais pas catholique, et que je savais qu'il savait. Il me demanda dans un français parfait si je voulais aller à la messe, je lui répondis oui. C'est ainsi que j'assistai aux messes à la prison de Saint-Gilles. Cet aumonier a été honoré après la guerre par les autorités belges. C'était un anti-nazi, qui a rendu service à des prisonniers politiques en transmettant des messages à leurs familles.

Je fus emmené chez le commandant de la prison, qui était un " *Oberst* " ( colonel). Il m'apparut comme l'image type de l'officier Prussien. Il me semble même qu'il portait un monocle, mais je n'oserais pas le jurer.

Il ressemblait en plus mince à l'acteur Eric Von Stroheim, dans le film de Pierre Renoir " La Grande Illusion ". Il m'interrogea , mon dossier devant lui. Quand il vit que j'étais né en Pologne, à Izbica, près de Zamosz, dans la province de Lublin, il me dit qu'il connaissait la région, qu'il y avait été durant la guerre 1914/18. Il m'interrogea sur mon Père, je lui répondis qu'il avait combattu, et que mon grand-père avait été soldat du Tzar.

Je lui dis également que ma mère avait été déportée avec mes trois soeurs, et mon petit frère de six ans, et que je ne comprenais pas pourquoi on déportait des femmes et des enfants.

Il me parut mal à l'aise. Il me dit qu'il allait me faire attribuer des colis de la Croix-Rouge belge. En effet, peu après, je reçus une boîte en carton, venant du Portugal, contenant : des figues, des dattes, des boîtes de sardines, du pâté de poisson à l'huile d'olive, enfin des merveilles, dont on avait perdu le souvenir.

J'ai retrouvé dans " Interview historique de l'Abbé Froidure " par Jo Gérard , la description suivante: " Le directeur de la prison de Saint-Gilles, si l'on tient compte des fonctions qu'il était contraint d'exercer sous l'autorité nazie, fut un homme remarquable."

La noble conduite de ce fonctionnaire fut d'ailleurs mise en évidence, après la guerre, par les Américains. Il dirigea, après la libération, un service de documentation destiné à constituer les dossiers des criminels de guerre. Cet homme intègre s'efforça de barrer tous les excès de l'occupant dans le cadre de l'établissement qu'il dirigeait. Il n'épargna aucun effort pour assurer aux détenus de Saint-Gilles une existence supportable et toujours digne. Nul, je pense, ne s'est jamais plaint de lui".

Je fus transféré à la prison de Forest, où je me retrouvai dans une grande cellule, avec plusieurs autres prisonniers, dont l'Abbé Froidure, cet homme admirable, ( dont je parlerai plus loin ) et Raoul Mousset, un jeune instituteur d'une famille protestante. Ce Raoul Mousset avait connu avant son arrestation, un ami de mon frère, Léon Kutnowski, qui a fait partie des Brigades Internationales lors de la guerre d'Espagne. Il en parlait avec beaucoup d'admiration ( Léon Kutnowski a été pendu à Buchenwald).

Des quatre frères Kutnowski, il n'y eut qu'un survivant. Raoul Mousset était farouchement anti-Allemand. Il parlait avec beaucoup de fierté de son père qui avait fait la guerre de 1914/18 dans les corps-francs belges. , il m'a laissé un excellent souvenir.

On a demandé s'il y avait un tailleur parmi nous. Des compagnons de cellule m'ont demandé de me présenter. Ils avaient entendu dire que le tailleur avait des avantages, qu'il recevait des cigarettes,etc.. Ils étaient tout excités. Moi, je n'étais pas intéressé, je n'ai jamais été fumeur. Sans me demander mon avis, ils signalèrent aux gardiens que j'étais tailleur, espérant sans doute recevoir des cigarettes grâce à moi.

Je ne me souviens pas du temps que j'ai passé dans cette cellule en compagnie de l'Abbé Froidure, de Raoul Mousset et des autres compagnons dont je n'ai pas retenu les noms.

Ce fut pour moi une période instructive, grâce à l'Abbé Froidure, qui était un puits de science. Je buvais ses paroles. Il savait que j'étais Juif. Il m'a dit une fois, en parlant des Juifs: "On peut leur confier un trésor", marquant par là le respect et l'admiration que lui inspirait le maintien de leurs traditions, malgré vingt siècles de ségrégation et de persécutions.

Un matin, on appela mon nom, "*Schnell mittkommen*" ( *Vite, accompagnez-moi*).

Un sous-officier en grand uniforme, baillonnée au canon, vint me chercher. Mes compagnons m'aidèrent à rassembler mes affaires, ils étaient graves. L'abbé Froidure me dit : " *Courage mon fils ! N'oublie pas ! Tu ne leur dois pas la vérité !* ".

Il me semble même qu'il m'a béni... Mais comme m'a dit mon copain Marcel Cauvain: " *De toute façon, cela ne pouvait pas te faire de mal* ".

Je leur ai dit gaiement " *Au revoir* ".

Mes compagnons me semblaient tristes, je me demandais pourquoi. Je l'appris plus tard.

C'était le cérémonial employé pour emmener les prisonniers qui allaient être fusillés.

Comme je l'ignorais, je n'avais aucune raison de m'en faire. Le sous-officier m'emmena de la prison de Forest à la prison de Saint-Gilles par le tunnel reliant les deux prisons, nous y étions seul. Il me demanda: " *Wass hast du ausgefressen* ". Ce qui pourrait se traduire à peu près par " *Qu'est-ce que tu as fichu pour être ici* " Je lui ai répondu : " *Ich war in die widerschtand* ", ( *J'étais dans la résistance* ). A quoi il rétorqua: " *Du dummer kerl ! Du sollste doch auf dem asch sitzen* ", : ce qui signifie : " *Bête gamin ! Tu aurais dû rester assis sur ton cul* ", sur quoi, il me donna deux cigarettes.

Il m'amena au centre de la prison de Saint-Gilles, qui me sembla haute comme une cathédrale, où débouchaient les cinq ailes., de trois étages de cellules. Des barreaux partout, le bruit des bottes de mon gardiens résonnaient, c'était impressionnant.

Mon gardien frappa sur la grille d'une des ailes, un petit sous-officier arriva.

Il était plus petit que moi, mais j'étais musclé et robuste, tandis que lui était fluet, un vrai gringalet. Il devait faire dans les quarante kilos tout mouillé. Il était souriant et me dit : " *Du ! Bisst der schneider !* " ( " *C'est toi le tailleur* ").

Enfin le mystère était éclairci, je savais pourquoi on m'avait emmené de Forest à Saint-Gilles en grande pompe. Ils avaient besoin d'un tailleur !

## ***La bonne vie en prison***

Le petit sous-officier, se présenta, me dit qu'il était tailleur dans le civil, quelque part dans la Sud de l'Allemagne. Il avait été prisonnier de guerre chez les Anglais et avait travaillé pour eux comme tailleur. Il eut la belle vie. Si je travaillais bien, il veillerait à ce que je ne manque de rien. Il me donna mes affaires et m'enferma dans une cellule spacieuse, avec de grandes fenêtres, alors que les cellules où j'étais n'avaient qu'une petite lucarne, trop haute pour qu'on puisse voir quelque chose. Il y avait deux autres prisonniers, qu'on appelait les "Calfacs". L'un d'eux était un Ardennais, qui m'a raconté comment il piégeait les corbeaux, qu'il mettait dans la soupe. L'autre était un Bruxellois d'Auderghem, employé au Services des Comptes Chèques Postaux. Il s'appelait Henri Van Melkebeke. Les " calfactors" étaient chargés de distribuer les repas, de vider les "Kübel", et de nettoyer les couloirs. Moyennant quoi ils bénéficiaient d'une cellule claire et ensoleillée, où il y avait de l'espace pour se mouvoir, et d'un supplément de nourriture.

On m'expliqua que le matin, je devais aider les "calfacs" à distribuer le pain et l'ersatz de café, et qu'après avoir déjeuné, un gardien viendrait me chercher pour me conduire à mon atelier.

J'étais tombé dans le beurre !

Les compagnons de cellule à Forest, qui m'avaient signalé comme tailleur malgré moi, m'avaient rendu un fier service, mais n'avaient aucune chance d'en profiter.

Le petit sous-officier tailleur me montra la cellule-atelier au rez de chaussée. Il y avait tout ce qu'il fallait, machines à coudre, tables de coupe et de repassage, un réchaud à gaz, avec toute une série de fers à repasser de différents poids, des ciseaux, et tous les accessoires de repassage, des bustes, et sur l'un d'eux une capote pleine de galons, c'était celle du commandant de la prison.

Le tailleur qui m'avait précédé, n'a pas eu le temps de terminer le travail en cours. Il a probablement été déporté à l'improviste, laissant du travail commencé, que je devais achever.

J'avais du pain sur la planche.

Mon nouveau patron ma dit que l'atelier était aussi à la disposition de l'administration pénitentiaire belge, qui occupait une aile de la prison, pour les prisonniers de droit commun. Pour toutes les ailes de la prison de Saint-Gilles, il n'y avait qu'un atelier de tailleur. Il y avait un accord entre la direction allemande et l'administration pénitentiaire belge, qui pouvait utiliser l'atelier de tailleur.

En effet, je reçus rapidement la visite d'un gardien en chef belge qui fut introduit dans l'atelier par un soldat allemand. Il apportait un uniforme de prisonnier à élargir. C'était pour un "smokkeler" (fraudeur du marché noir), qui pesait dans les cent vingt kilos. L'uniforme le plus grand de sa réserve, était encore trop étroit, il fallait élargir le pantalon et la veste, en intercalant des bandes de tissus pour arriver aux mesures voulues. C'était un fameux travail !

Je lui dis que je ne garantissais rien, il me répondit : " Ne t'en fais pas, ce n'est pas pour aller au bal !". Il faut seulement qu'il puisse entrer dedans.

Il m'expliqua, discrètement que le précédent tailleur, lui donnait les noms de tous les nouveaux entrants et sortants, et qu'il comptait sur ma collaboration.

Je n'avais qu'à faire tout ce qu'il me dirait et tout irait bien. Les calfac, en servant les repas, devaient demander aux nouveaux prisonniers, leurs noms et me les communiquer. Il me remit un crayon et du papier pelure pour noter les noms des prisonniers et les numéros de leurs cellules. Je cousais ces papiers à un endroit convenu dans les vêtements réparés, que le gardien Belge emportait. Régulièrement, il apportait des uniformes à réparer, dans lesquels étaient dissimulés les messages à remettre aux prisonniers, avec indication de leur numéro de cellule. Ces messages étaient écrits sur de petites feuilles de papier pelure, avec des feuilles blanches pour la réponse, enroulés sur une mine de crayon, le tout était comme une fine cigarette.

J'enlevais discrètement les messages, que je cachais dans ma chemise, pour les remonter dans la cellule. J'étais chargé de distribuer les rations de pain, que je portais sur un grand plateau de bois, muni d'une lanière que je portais sur la nuque, à cause du poids. Mes deux compagnons, les calfac, portaient le bidon d'erzats de café, chacun par une poignée. Le gardien allemand, ouvrait les portes, les prisonniers devaient se tenir, au garde-à-vous, leur grand bol à la main.

Le gardien de service passait devant nous, ouvrant les cellules à l'avance, ce qui nous laissait le temps de parler furtivement avec les prisonniers. Je distribuais le pain pendant que les calfac servaient leur louche d'erzats de café. A midi, on distribuait la soupe. J'étais chargé de tourner la louche dans le bidon, afin que le mélange soit homogène; sinon, le plus gros se déposait dans le fond. Quand il restait du " rabiote", le gardien nous laissait choisir les bénéficiaires. Nous favorisions les plus faibles, ou les plus mal en point.

Le soir, le même rituel recommençait. Chaque fois, nous avions l'occasion de parler avec les prisonniers, et de passer les messages quand il y en avait.

Pour passer les messages, je faisais un trou dans la miche de pain, ( noir et collant), avec mon petit doigt, je glissais le rouleau à l'intérieur et je bouchais le trou avec un peu de mie. Je disposais mes pains sur le plateau, selon l'ordre des cellules, afin de ne pas me tromper de destinataire. Au moment où je donnais le pain, je prévenais discrètement : " Attention, il y a quelque chose dedans ". Mettez la réponse dans la rainure du "kübbel". C'était le seau hygiénique qui était très bien conçu. Pour éviter les odeurs, le bord supérieur était double, formant une rainure dans laquelle s'emboîtait parfaitement le couvercle. La rainure du "kübbel" était la cachette idéale pour les messages.

Les calfac vidaient les seaux dans un évier, avec des robinets pour le rincage, situé au bout de la galerie. Les gardiens, n'ont jamais contrôlé les "kübbel", cela n'avait certes rien d'agréable. C'était un jeu d'enfant, pour mes compagnons de cellule, les calfac, de prendre les messages, de les glisser dans leur chemise, et de me les remettre. Quant à moi, je descendais les messages dans mon atelier, dissimulés dans ma chemise. J'attendais le moment propice pour les coudre dans les vêtements destinés à mon copain, le gardien belge, qui passait tous les jours, ou presque. Cela marcha comme une poste "service express", jusqu'au 13 novembre 1943, quand je fus déporté en Allemagne.

J'ai relevé dans les mémoires de l'Abbé Froidure, le texte suivant : "Avant la guerre, au cours de mon vicariat à Sainte - Alène, j'avais connu différents gardiens de la prison de Saint-Gilles. J'en retrouvais aujourd'hui. J'obtins que l'un d'eux, Monsieur Van Overmeire, consente à me passer certains renseignements demandés par les services de Londres au sujet des allées et venues des prisonniers et des messages qu'ils pourraient éventuellement transmettre.

“Je l'appelais mon “ corbeau “. Petit à petit, le brave homme en vint à me communiquer régulièrement les listes “ d'entrants “ à la prison ainsi que celle des départs pour l'Allemagne. Il poursuivit son travail jusqu'à la fin des hostilités, animé par un courage tranquille, aidé par son fils Joseph, un de mes anciens scouts. M. Van Overmeire transmettait ces renseignements à ma si dévouée économe, Mme Verhaegen. A dater du jour de mon arrestation, le gardien redoubla de dévouement pour porter chez moi des plis personnels ou autres, rassemblés en prison pendant les 7 premiers mois de mon “séjour à Saint-Gilles “. Mme. Verhaegen les remit, sans les ouvrir à Suzanne Van Durme, mon admirable adjointe.”

Cet extrait des mémoires de l'Abbé Froidure, illustre bien l'importance des renseignements recueillis par le gardien de prison belge, mon copain Jef.

Je suis très heureux d'avoir contribué, avec mes compagnons, les “calfacs”, à fournir ces précieux renseignements , au nez et à la barbe des Allemands. Je peux donc légitimement affirmer que mon activité de résistant n'a pas pris fin à mon arrestation. J'ai continué à servir efficacement, à l'intérieur même de la prison de Saint-gilles. Et de cela, je ne suis pas peu fier !

J'ai vite compris que le petit sous-off avait trouvé une sinécure. Il se faisait payer par les militaires allemands les travaux qu'ils lui confiaient. Il établissait des priorités, les plus gradés étaient servis d'abord.

Les petits gradés et les sans grades devaient l'implorer pour obtenir le moindre petit travail, ou un simple coup de fer, qu'il se faisait payer. Il y avait de plus en plus de travail , et le petit chef, ne voyait pas d'un bon oeil, le gardien belge venir aussi souvent avec des réparations, qui me prenaient du temps.

Le gardien Belge , trouva vite la solution ; avec l'accord du chef allemand, il fit venir un tailleur de l'aile belge, prisonnier de droit commun, pour m'aider. C'était un curieux personnage, un petit homme dans la cinquantaine qui avait été tailleur, mais qui n'aimait pas travailler. C'était un voleur, petit cambrioleur occasionnel, qui a passé plus de temps en prison qu'en liberté. Il n'avait jamais été condamné à de grosses peines. Dès qu'il était libéré, il retournait dans son milieu, dans le quartier de la rue Zérézo, près de la gare du Nord, à Bruxelles, parmi les prostituées et les souteneurs. Il ne restait pas en liberté bien longtemps. Il ne pouvait pas s'empêcher de voler, comme il n'était pas très malin, il se faisait prendre et retournait en prison. Son surnom était “ Barabas “. Il était la honte de sa soeur, Esther Deltenre, une vedette populaire Bruxelloise de variétés. Elle lui apportait des colis pour améliorer son ordinaire, et il m'en faisait profiter . Il ne semblait pas malheureux de son sort , il était toujours joyeux, et m'avait pris en sympathie. Il avait un répertoire de chansons populaires flamandes, amusantes et grivoises, que nous chantions ensemble en travaillant. Grâce à lui, je pus perfectionner ma connaissance du patois bruxellois, et j'ai toujours du succès en chantant les chansons qu'il m'a apprises. Il m'a aussi tranquilisé sur mes perspectives d'avenir.

Il me promettait que si je venais le retrouver , après la guerre, il me présenterait dans son milieu, et avec ma “ Schuun smool “ ( Belle gueule), il ne faisait aucun doute pour lui, que je puisse faire une brillante carrière de souteneur. Il travaillait pour le gardien belge, et ne venait que lorsque il y avait des uniformes à réparer pour les détenus de droit commun de la section belge. Il refusait de toucher à un uniforme allemand. Son honneur le lui interdisait. C'était un voleur , mais un Patriote !

Non , je n'ai pas tenu ma promesse de le retrouver après la guerre, et qui sait, j'ai peut-être raté ma vocation !

Parmi les gardiens qui partaient en permission, certains essayèrent de me soudoyer pour faire une réparation ou un repassage, en l'absence de mon patron, et il est arrivé que je le fasse. Ils m'en étaient reconnaissants, et comme j'en avais assez d'être toujours payé en cigarettes, je demandais de la nourriture.

Ils m'apportèrent du saucisson, et toutes sortes de charcuteries et de pâtisseries qu'ils rapportaient de leurs permissions.

Une des ailes de la prison de Saint-Gilles, était réservée aux soldats allemands punis par les tribunaux militaires. Ainsi j'appris qu'un soldat allemand devait toujours être en possession de deux préservatifs.

S'il était surpris lors d'un contrôle de la police militaire, sans les préservatifs réglementaires, il écopait de huit jours de prison.

Les détenus allemands disposaient d'une cuisine spéciale, bien meilleure que celle des détenus belges. Un jour, le chef de cette cuisine, un gradé, un bon gros jovial vint dans mon atelier, et attendit pendant que je repassais son uniforme. Comme chaque fois qu'un Allemand était dans mon atelier, je jouais une petite comédie, je me servais du gros fer à repasser de cinq kilos, que je n'utilisais jamais autrement.

Le chef-cuisinier Allemand, bon bougre, fut très étonné en me voyant m'escrimer avec ce gros fer. Il me dit : “ *ich wüste nicht dass schneiderei so eine schwere arbeit ist* “ ( *Je ne savais pas que le travail de tailleur est si dur* ), et il ajouta : “ *Ich Sorge für dich* “ ( *Je soigne pour toi* ).

Le lendemain, les cuisiniers allemands, frappèrent à la grille de notre aile, et remirent une gamelle militaire allemande à trois étages, toute chaude, remplie d'un repas copieux et appétissant "*Für den schneider*" ( *Pour le tailleur* ). Le gros chef de cuisine Allemand avait tenu sa promesse, voyant comme je travaillais dur, il avait décidé de m'octroyer la ration des détenus allemands. J'avais réussi à apitoyer ce cuisinier, en utilisant le gros fer à repasser, et en jouant la comédie du travail lourd. Cela m'a valu de recevoir la copieuse ration supplémentaire de la cuisine allemande, délicieuse en comparaison de la nôtre.

Mon patron, le petit sous-off me mit à l'épreuve: il voulait voir ce dont j'étais capable. Il me fit faire une culotte de cavalier pour le commandant. Il la coupa avec l'aide d'un livre de coupe très savant. Je dois reconnaître qu'il s'en est bien tiré. Je n'avais jamais fait de culotte de cavalier, mais je m'en suis bien tiré quand même. Je voulais lui montrer comment on savait travailler en Belgique. J'ai figolé cette culotte, qu'il en resta ébahi. Il n'avait jamais vu un travail aussi soigné dans les moindres détails . ( Moi non plus d'ailleurs). Il me félicita, mais me demanda de faire moins soigné, et plus vite à l'avenir, sinon il n'en sortirait pas avec tout le travail en retard.

Ce chef-d'oeuvre que j'avais réalisé, m'avait fait monter dans son estime, il me traita avec beaucoup d'égards. Quand la culotte de cheval fut assemblée, le colonel commandant de la prison , vint dans l'atelier pour un premier essayage. Il se déshabilla et en caleçon, il me parut moins martial. Sans son uniforme, galonné et décoré, il n'était plus qu'un bonhomme quelconque. Le vêtement se présentait bien. Je l'ajustai sur lui, en veillant à ne pas le piquer avec les épingles, le colonel se regarda dans la glace et sembla satisfait. En se rhabillant, il jeta ostensiblement un paquet de cigarettes sur la table. Quand il fut rhabillé, il me fit un petit salut et sortit.

Je le rappelai, et lui dis : "*Herr Oberst, sie haben ihre zigaretten vergessen* " ( *Monsieur le Colonel, vous avez oublié vos cigarettes !* ). Il me fit un geste de la main, comme pour dire : " Gardes - les !" et sortit. Il revint pour un second essayage, et je terminai cette culotte de cavalier à la grande satisfaction de mon petit patron, très fier des félicitations qu'il reçut du colonel. Pour me récompenser, il me demanda ce que je voulais, je lui dis que j'aimerais lire les journaux. Il m'apporta tous les jours les journaux belges, en français et le "*Brüsseler Zeitung* ". A diverses reprises, il m'apporta des fruits, je me rapelle même d'une belle grappe de raisins. Je pense avoir été le seul prisonnier politique belge à la prison de Saint-Gilles à manger des raisins des serres d'Overijsche. Une fois, il me donna un billet de cinquante francs, que je cachai dans une chaussure. J'étais vraiment verni !

Dans la presse collaboratrice, on pouvait lire entre les lignes . C'était après le désastre de Stalingrad. Les journaux allemands ne pavoisaient plus tellement. Ils avaient beau publier des communiqués de victoire, les gardiens avec qui je parlais librement, chacun à part, n'y croyaient plus.. Entre-eux ils n'osaient pas parler de la guerre, ils se méfiaient les uns des autres. Ils venaient dans mon atelier chaque fois qu'ils le pouvaient, pour bavarder.

Leur grande peur, était d'être envoyé au front de l'Est. C'était des soldats de la Wehrmacht, des vieux et des éclopés, des blessés légers, qui avaient trouvé une sinécure en attendant leur guérison complète.

Ils ne se faisaient plus aucune illusion sur l'issue de la guerre. L'année 1943, marquait la fin des rêves hitlériens d'hégémonie mondiale.

Le Maréchal Paulus capitula le 31 janvier 1942 à Stalingrad, cette armée d'élite de plus de 300.000 hommes, fut anéantie.

La perte de cette armée qui était le fer de lance de l'armée allemande sur le front de l'Est, marquait la fin des victoires d'Hitler à l'Est et peut être considérée comme le tournant décisif de la guerre à l'Est.

Les Alliés étaient solidement installés en Afrique du Nord. Le Maréchal Montgomery avait chassé le Maréchal Rommel et son fameux "Africa Korps ". Les Italiens avaient perdu la Tripolitaine et leurs colonies d'Afrique.

En juillet 1943, les Alliés débarquaient en Sicile. L'allié Italien abandonna le combat. Le Maréchal Badoglio demanda l'armistice le 3 septembre 1943. La victoire avait changé de camp.

Je ne me gênais pas pour leur dire qu'ils ne pouvaient plus gagner la guerre. Qu'ils ne pourraient jamais battre les Russes. Que les Américains avec leur puissante industrie hors d'atteinte, allaient écraser l'Allemagne sous les bombes. Que les Alliés de l'Allemagne allaient l'abandonner, les uns après les autres...

C'était une curieuse situation, ce jeune prisonnier, qui leur parlait librement, de la défaite inéluctable de leur pays. Je ne craignais rien en leur parlant ainsi. Ils n'avaient pas le droit de venir dans ma cellule, pour me parler. Malgré cela, ils cherchaient toutes les occasions pour venir dans mon atelier. Ils s'ennuyaient dans cette prison lugubre, à faire les cent pas qui résonnaient. Ils étaient bien content de venir s'asseoir un moment dans mon atelier, de me voir travailler et de m'écouter.

Et Dieu sait si j'étais bavard ! Je l'ai toujours été, je n'ai d'ailleurs pas changé, ceux qui me connaissent le savent bien. Comme me l'a dit gentiment un de mes amis : je dois avoir été vacciné avec une aiguille de phonographe.

Je leur ai raconté " mai quarante ", quand les " *Stukas* " plongeaient sur les colonnes de civils réfugiés sur les routes, tuant aveuglément femmes, enfants, vieillards.

J'ai raconté le bombardement de Tournai, où je me trouvais, où il n'y avait aucun objectif militaire, bombardé pour semer la terreur. Je leur ai rappelé les communiqués triomphants de la radio et de la presse allemande, lors des bombardements de l'Angleterre, le blitz sur Londres. Les terribles bombardements de Coventry, au point que les services de propagande allemands avaient inventé le mot " *koventrisiert* " pour désigner une ville dévastée par les bombardements. Dans les journaux allemands et collaborateurs, on qualifiait de gangsters les aviateurs alliés qui bombardaient les villes allemandes. Ils se considéraient comme des victimes. Je leur ai rappelé que les Alliés ne faisaient que leur rendre la monnaie de leur pièce. Que ce n'était que le début, que chaque jour une autre ville Allemande serait visée.

Je leur ai rappelé le proverbe : " Qui sème le vent, récolte la tempête ! " Malgré mes discours, qui devaient leur apparaître comme des paroles de Cassandre, ils revenaient dans mon atelier.

Dès que mon chef avait le dos tourné, ils en profitaient parfois pour se faire repasser les uniformes. En 1943, beaucoup de ces uniformes étaient faits en " ertzatz " (tissus synthétiques) qui chiffonnaient comme du papier, et tout en repassant, je continuais à leur prédire la fin irrémédiable du Troisième Reich.

Je suis persuadé que si les Alliés n'avaient pas imposé la reddition inconditionnelle de l'Allemagne; s'ils avaient eu la sagesse de laisser une porte de sortie honorable à la caste militaire allemande, Hitler et sa clique, auraient pu être renversés. La guerre se serait terminée beaucoup plus tôt, des millions de vie auraient pu être sauvées, des destructions épargnées ; des centaines de milliers de prisonniers auraient pu être sauvés.

Les conditions de captivité se sont considérablement aggravées vers la fin de la guerre à cause des bombardements qui ont causé la désorganisation des transports et le manque de ravitaillement.

La Wehrmacht aurait pu prendre le dessus sur les S.S., et mettre fin à cette boucherie insensée. Il y avait une opposition en Allemagne visant à renverser Hitler.

Je relève dans "La Résistance Allemande " du Prince Hubertus de Löwenstein : " *Le coup qui frappa la résistance allemande, fut l'exigence de reddition inconditionnelle adoptée sur proposition de Roosevelt à la Conférence de Casablanca ( 14-24 janvier 1943). La propagande national-socialiste n'aurait pu imaginer de plus beau cadeau que l'exigence de la reddition inconditionnelle. Désormais en effet, elle pouvait, avec une apparence de raison, dire au peuple allemand qu'il n'y avait pas d'autre choix que de continuer de se battre jusqu'à la fin.*"

Quant à l'émigration politique allemande, qui tout en n'étant pas en contact avec la résistance allemande, faisait preuve d'une étonnante identité de vues. Elle stigmatisa immédiatement ce que cette exigence avait de funeste.

Elle affirma que ce faisant, la démocratie donnait au national-socialisme son arme la plus redoutable contre le peuple allemand opprimé. Sans compter que la formule de Casablanca devait entraîner une prolongation inutile de la guerre.

Ces faits ont été confirmés le 21 décembre 1964 donc après un bien long silence ( ! ) par l'ancien commandant en chef des Alliés, le futur Président Dwight D. Eisenhower. Dans une interview accordée au " *Washington Post* ", il déclara : " *Si l'on avait fait comprendre aux Allemands que la lutte visait le régime nazi et non pas le peuple; il se peut que la Wehrmacht eût supprimé ou interné Hitler et demandé la Paix.*"

La déclaration d'Eisenhower est extrêmement instructive également du point de vue : Il n'avait formulé contre la reddition inconditionnelle qu'une protestation " interne " contre Roosevelt, " mais comme tous les autres généraux, avait respecté les décisions du Président ". Et cela, bien qu'il sût que cette exigence prolongerait la guerre et entraînerait de part et d'autre des hécatombes de victimes parfaitement inutile...! En invoquant l'obéissance militaire en dépit de ses convictions morales, politiques et militaires, Eisenhower met en avant la même allégation que l'on a si souvent entendue en Allemagne depuis 1945 et que l'on continue toujours d'entendre. La seule différence , c'est qu'Eisenhower, s'il avait contredit Roosevelt comme son devoir l'exigeait , n'aurait été ni pendu, ni passé par les armes, mais uniquement démis de ses fonctions. Malgré ce coup terrible, la résistance allemande a continué à travailler à la chute du régime et à l'instauration d'une paix juste.

Mes discours auprès des gardiens de la prison de Saint-Gilles, n'ont jamais eu de caractère anti-allemand, mais bien anti-nazi.

Je leur ai dit qu'ils étaient aussi prisonniers que moi. Combien de fois leur ai-je entendu dire :  
" *Die krieg ist eine blödsinn* ". " *Ich hazbe die schnanze voll* " ( *La guerre est une idiotie. J'en ai marre.* )

Ils souhaitaient tous comme moi que cette guerre prît fin , mais que pouvaient-ils faire ? Ils n'osaient pas ouvrir la bouche, les uns devant les autres, et venaient chez moi comme au confessionnal.

Je me souviens qu'un jour, j'ai récité à un secrétaire du commandant, qui avait l'air d'être un intellectuel , des poèmes de Henri Heine, en allemand " *Die Grenardiere* " et " *Die Laurelei* ".

Je les avais appris auprès de camarades réfugiés politiques Allemands.

Il en était tout ému, il avait les larmes aux yeux.

J'avais un auditoire fidèle, qui profitait de chaque occasion pour venir me voir, et jamais les mains vides. Ils m'apportaient des cigarettes, qui faisaient le bonheur de mes compagnons de cellule. Nous n'avions pas de poche, je mettais les cigarettes dans ma chemise. Quand je remontais à midi et le soir dans la cellule, mes compagnons me sautaient dessus, ils m'enlevaient ma chemise, pour s'emparer des cigarettes.

Non seulement je ne fumais pas, mais je ne supportais pas la fumée. J'ai dû menacer de ne plus apporter de cigarettes, s'ils fumaient en ma présence.

Un jour, un gradé à qui j'avais cousu des galons à l'occasion de sa promotion, m'offrit un gros cigare, et voulut me l'allumer ; je lui dis que je préférais le garder pour dimanche. Il m'en offrit un autre et me l'alluma, me demanda s'il était bon ? Je lui répondit qu'il était excellent.

Je sentis ma tête tourner, heureusement qu'il est parti, j'étais malade comme un chien, j'ai rendu tripes et boyaux. C'était la première et la dernière fois que j'ai goûté à un cigare !

J'ai reçu la visite dans mon atelier, d'un sous-officier de haut grade, c'était le chef de l'aile "C ". Il parlait bien le français, c'était un homme grand et mince et distingué, dans la bonne quarantaine.

Dans le civil, il était enseignant (lehrer) à Cologne. Il avait été blessé en Russie, et était content de se trouver à Bruxelles. Nous eûmes de nombreuses conversations. Il venait me trouver en l'absence de mon chef. Nous parlions de la guerre, il était très démoralisé par les bombardements. Il craignait pour sa famille, et ne voyait pas comment l'Allemagne pourrait sortir de cette guerre. Il me dit un jour : " *Comment l'Allemagne pourra-t-elle payer les dommages de guerre ...* ".

Il avait un chien, un fox terrier blanc, exactement comme " Milou " de "Tintin". Il vint avec son chien à l'atelier, pour que je lui fasse un petit manteau en prévision de l'hiver. Je n'avais jamais fait de manteau pour chien , mais si le chef était d'accord, je voulais bien essayer !

Il apporta un tissus écossais, en pure laine et un petit manteau pour que je puisse prendre le patron. Je confectionnai un superbe manteau pour ce chien, qui était bien sage et qui ne bougeait pas lors des essayages.

Mon chef était bien content quand ce fut terminé , cela retardait le travail en attente, mais il avait fait plaisir à son collègue de l'aile " C ", qui lui était supérieur en grade, et fou de son chien.

## ***Le pain blanc.***

Peu de temps après, je reçus à nouveau la visite du chef de l'aile "C". Il me donna un paquet soigneusement emballé dans du papier parchemin. A mon grand étonnement, il contenait des tartines de pain blanc, bien beurrées et garnies de jambon et de fromage. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, même les Allemands n'avaient pas de pain blanc! Pourquoi me donnait-il ce paquet de tartines? Au lieu de le manger lui-même .

Je l'ai appris plus tard C'est dans l'aile "C", que les condamnés à mort attendaient leur exécution.

Ils étaient fusillés à l'aube, au "Tir National" La "Wehrmacht, qui était chargée de ces exécutions, respectait la tradition qui consistait à donner un dernier repas aux condamnés.

Ce pain blanc, était l'offrande des condamnés à mort. Certains d'entre-eux avaient choisi de se priver de ce dernier repas, afin qu'il profite à un détenu et l'aide à survivre.

Le chef de l'aile "C" était un homme d'honneur, qui a respecté les dernières volontés de ces héros sublimes. C'est ainsi que je partageai avec mes compagnons de cellule, le pain blanc, dernier repas des fusillés. Quand je pense à ces martyrs, je suis étranglé par l'émotion.

Je suis heureux de pouvoir évoquer ce dernier sacrifice de ces hommes, dont les noms sont connus, ils figurent sur les tombes au Tir National. Je veux que l'on sache que non seulement, ils furent des martyrs, mais que certains d'entre-eux furent en plus des "saints". Cela , moi seul , je peux en témoigner.

## ***La promotion***

Il y eut une promotion parmi les gardiens allemands de la prison, ce qui me donna beaucoup de travail. Je dus coudre une quantité de galons aux cols et aux manches des uniformes.

C'était la bousculade, je n'en sortais pas. C'était à celui qui serait servi le premier. Mon petit chef s'en mettait plein les poches. Les gardiens allemands ravis de leur promotion, voulaient au plus vite arborer leurs nouveaux galons. Ils tentaient de me soudoyer par des cadeaux : des pains allemands, qui étaient bien meilleurs que le pain de nos rations, de la confiture qu'ils rapportaient de leurs permissions, des saucissons, des pâtés, de la pâtisserie, etc.

C'était trop!...il nous était impossible de manger tout cela.

Je recevais en plus de la ration normale, les suppléments du "Secours d'Hiver" grâce au gardien belge. Des colis de la "Croix Rouge", grâce au commandant de la prison.

La ration des détenus allemands, grâce à leur chef de cuisine, plus tout ce que me donnaient les clients de l'atelier, pour essayer d'obtenir un tour de faveur.

On ne savait quoi manger d'abord ! J'ai connu un camp de concentration, de juin à fin septembre 1942, dont je me suis évadé. Je me disais que cette belle vie, pouvait finir à tout moment.

Je m'efforçais de manger tant que je pouvais, pour me constituer des réserves.

Je devenais gras à lard, je ne me reconnaissais pas, j'avais un cou de taureau, je n'avais jamais été aussi gros de ma vie.

## ***Le jeune Gitan***

Nous mangions le pain allemand, alors on s'est organisé pour distribuer nos rations de pain, je donnais deux rations au lieu d'une, à ceux des prisonniers qui nous semblaient en avoir le plus besoin.

Il est arrivé un jeune Gitan dans un état pitoyable, il devait avoir 16 ou 17 ans au plus. Il avait été battu presque à mort, il était incapable de se lever pour prendre sa ration.

Le gardien allemand nous a dit, qu'il avait été arrêté en possession d'un masque et d'un couteau.

Je lisais dans les journaux, que des bandits armés et masqués, attaquaient des fermes ou des maisons isolées. Ils torturaient les gens pour qu'ils disent où était caché leur argent. C'était le retour des "chauffeurs", de triste mémoire, qui brulaient les pieds des paysans surpris dans les fermes, afin qu'ils révèlent leurs cachettes. C'était peut-être l'un d'eux, qui sait ?

Les Gitans dont les femmes disaient la bonne aventure dans les rues, les enfants mendiaient, et les hommes vivaient de je ne sais quoi, n'étaient pas tolérés par les Allemands.

Ils en étaient réduits à vivre d'expédients. J'ai donné à ce jeune Gitan, chaque fois que je l'ai pu, une double ration de pain, et du rabiote de soupe. Je me suis souvent demandé s'il avait survécu.

## ***Le chanoine***

Il est arrivé un personnage très important, le chanoine de Fürstenberg (si ma mémoire est bonne).

Je crois me souvenir qu'il était recteur de l'Université Catholique de Louvain.

Il avait été arrêté parce qu'il avait tenu un discours anti-allemand.

C'était un homme très grand et imposant. Il portait une soutane avec une ceinture mauve.

Il avait fière allure ! Un Prince !

Quand je lui ai donné une double ration de pain, il eut un moment d'hésitation, et me dit: "*Vous êtes sûr que je ne prive personne ?*" Cela s'est passé entre septembre et novembre 1943. Aujourd'hui plus de cinquante ans après, je le revois et j'entends ses paroles, j'en suis encore ému. Je me dis quelle allure il avait! Quelle noblesse dans son attitude. De tels hommes font la fierté de l'humanité. Quel bonheur pour moi, de les avoir rencontrés.

## Les photos

Je ne me souviens pas de la date exacte, probablement en octobre ou novembre 1943, peu avant ma déportation vers l'Allemagne, on est venu me chercher pour me conduire dans la cour de la prison.

Il y avait d'autres prisonniers, on nous a alignés, face au mur, à distance les uns des autres.

Une équipe d'Allemands en civil était occupée à photographier les prisonniers.

Quand mon tour arriva, ils me mirent une pancarte noire sur le cou, portant un numéro inscrit à la craie. Ils me photographièrent de face et de profil, et je retournai à ma place. Mon plus proche voisin me parla, il me demanda : *"Tu n'as rien remarqué ? .Nous sommes vingt ! " " Et alors ? " dis-je .*

Il me répondit : *" C'est toujours par vingt qu'on fusille les otages "* Il avait raison ! J'étais sur une liste de vingt otages à fusiller. Si j'ai échappé au peloton d'exécution, c'est parce que j'ai été déporté peu auparavant en Allemagne. Ils ont probablement fusillé quelqu'un d'autre à ma place.

S'ils ont publié une liste de vingt otages à fusiller, je suppose qu'ils ne se seraient pas contentés d'en fusiller dix neuf, sous prétexte que l'un d'eux était parti entretemps en Allemagne. Ils avaient assez d'otages sous la main, ils n'auront eu aucune difficulté à me remplacer.

Je me suis parfois demandé qui a été fusillé à ma place ? Quand je suis revenu, le 7 mai 1945, ma soeur m'a dit qu'elle avait lu dans le journal, la liste des fusillés, et que mon nom y figurait. Elle était donc certaine que j'avais été exécuté, mais elle l'avait caché à mon père. Et quand mon père parlait avec conviction de mon prochain retour, elle se cachait pour pleurer. Elle n'eut pas le courage de le détromper.

Comme quoi la vie tient à peu de chose, j'eus la vie sauve à cause de mon transfert en Allemagne, mais un inconnu prit ma place devant le peloton d'exécution.

Le 11 novembre 1943, Hitler tint un discours, proclamant que les criminels de guerre, allaient reconstruire l'Allemagne.

Le 13 novembre, un convoi de prisonniers, fut déporté de la prison de Saint-Gilles, vers l'Allemagne. J'étais du nombre.

## Vers l'Allemagne

Nous avons été embarqués dans un ou plusieurs camions et conduits jusque sur le quai même de la gare du Nord de Bruxelles.

Là, nous avons été enfermés dans un wagon cellulaire attaché en queue du train pour l'Allemagne.

Un groupe de soldats armés, nous isolait des autres voyageurs, qui regardaient la scène intrigués.

Dans le wagon cellulaire, nous étions enfermés dans des petites cellules individuelles grillagées.

Ce voyage de Bruxelles à Esterwegen m'a laissé un souvenir très vague, je ne me souviens pas des détails

Mon ami Marcel Cauvain, qui en a gardé un souvenir plus précis, le décrit comme suit: *"Nous sommes arrivés tard à la gare d'Essen. Nous avons été parqués dans un local de police et je me souviens qu'à un certain moment, des "Shupos" ont amené un étranger dans un local voisin. Nous l'avons entendu hurler, ils le tabassaient "*

*"A la prison d'Essen, nous étions bien une dizaine dans une grande cellule sans mobilier ni paille.*

*C'est là que j'ai rencontrés pour la première fois nos copains Lagneau, Lecocq, Verneirt et l'Abbé Bourguignon.*

*Toi Fred, (Il s'agit de moi, Fred était mon nom de guerre à cette époque), tu étais sans doute dans la même cellule, mais nous avons fait connaissance seulement quelques jours plus tard à Esterwegen.*

*Nous sommes restés là du vendredi soir au lundi matin.*

*Une nuit, Essen a été bombardée, heureusement pas tout près de la prison, mais c'est quand même angoissant de se sentir enfermés sans pouvoir se mettre à l'abri."*

# *Esterwegen*

Le lundi matin (15 novembre 1943) , nous sommes partis par le train vers *Esterwegen*.

Nous étions dans un wagon normal, avec plusieurs gardes, en queue de train normal.

Le voyage a duré toute la journée. Il faisait nuit noire quand notre wagon s'est arrêté à *Papenburg*, au long d'un quai "privé" de l'administration des camps.

" *Papenburg* " était une grosse localité, le centre administratif des camps de la région.

" *Esterwegen* " était le camp n° 7, le plus grand à ma connaissance et le seul à être entouré d'un mur. Il pouvait compter trois ou quatre mille prisonniers, y compris la partie allemande, ce qui comparé à " *Buchenwald* " , " *Dachau* " , " *Auschwitz* " etc..., était un petit camp.

J'ai trouvé notre arrivée sinistre dans la nuit. Nous étions attendus sur le quai par des gardiens de l'administration pénitentiaire ; certains étaient armés de fusils, d'autres avaient de longues matraques et étaient accompagnés de chiens. Il n'y a pas eu de brutalités particulières, juste quelques coups de pieds et les cris " *Schweinhunde* " ( qui est une expression typiquement allemande composée des mots " *schwein* " ( cochon) et " *hund* " ( chien ) . Je ne trouve dans aucune des langues que je connais un terme équivalent, qui reprend dans la même insulte le cochon et le chien.

En français, cela donnerait " cochonchien " et " terrorist " que j'entendais pour la première fois, mais nous n'avons pas fini de les entendre !

C'est là, en quelques minutes, même avant d'entrer au camp, que j'ai réalisé que nous entrions dans un monde "à part" complètement différent de ce que nous avons connu, même les caves de la Gestapo et le prison de Saint-Gilles . C'était l'univers concentrationnaire N.N. ( *Nacht und Nebel* ) ( Nuit et Brouillard ) .

Je ne m'étendrai pas sur la "vie courante" à *Esterwegen* , il doit y avoir des témoignages et de la documentation réalisés d'après des souvenirs moins anciens que les miens.

Je me limiterai à des impressions et des, images personnelles ...

Effectivement, j'ai sous les yeux le livre de l'Abbé Froidure, dont j'ai partagé la cellule à la prison de Forest, et que j'ai retrouvé par la suite à *Esterwegen*. J'en ai gardé le souvenir d'un homme exceptionnel comme on en rencontre peu dans une vie, et je considère comme un grand privilège le fait de l'avoir connu.

Ce livre, intitulé " *Le calvaire des Malades au Baigne d'ESTERWEGEN* ", est son témoignage sur les souffrances endurées par les malades, et sur le dévouement de ceux, médecins ou prêtres belges qui se sont efforcés de les soulager et qui les ont assistés avec leurs faibles moyens jusqu'à leur dernier souffle.

A ce témoignage de l'Abbé Froidure, il n'y a rien à ajouter, surtout pour moi, qui a eu la chance de traverser la captivité à " *Esterwegen* ", sans la moindre maladie. Il faut croire, comme me l'a dit un jour le Docteur Degueldre, que j'avais une constitution particulièrement solide, mon organisme a résisté à toutes les infections auxquelles nous étions exposés.

Dans le témoignage de Marcel Cauvain ; je relève encore ce qui suit : " *Sur le plan matériel, en dehors de la faim, de la maladie et des brimades, j'aime assez résumer la situation en disant qu'un bout de ficelle, un bout de fil de fer ou une boîte de conserve avaient une valeur inestimable. Je m'attarderai davantage sur l'aspect moral et " éducatif " que je résumerai ainsi ; Pour moi, Esterwegen fut une école, une école terrible évidemment, née de ces circonstances uniques de l'univers concentrationnaire.*

*Il faut rappeler que j'avais juste 17 ans à ce moment. ( C'est Marcel Cauvain qui parle ).*

*La population d'Esterwegen ( 1500 ou 2.000) prisonniers du côté belge, comprenait un pourcentage élevé de personnes très érudites et savantes dans tous les domaines : des médecins, des avocats, des ingénieurs, des artistes, des enseignants, des prêtres... que sais-je encore. Certains donnaient des conférences, d'autres organisaient des discussions; et moi j'ouvrais tout grands mes yeux et mes oreilles. Il est une grande leçon, au fond toute simple, que j'ai retenue et que seules ces circonstances m'on permis de vivre. Toutes les classes de la société étaient représentées. A celles dont je viens de parler on pouvait ajouter des riches industriels et des nobles. A l'opposé donc, il y avait les humbles, des petites gens de rien. C'est comme cela qu'on les aurait considérés dans le monde extérieur. Mais à Esterwegen, ils étaient tous " tout nus " , au sens figuré ( parfois aussi au sens propre; mais ce n'était pas bien beau ). J'entends pas là, que les " grands " notamment étaient dépouillés de leur vernis extérieur, de leur fortune ou des prérogatives de leurs fonctions.*

*Tous étaient sur le même pied. Apparaissait alors, pour celui qui la possédait, et il y en avait autant chez les "petits" que chez les "grands" , la seule vraie valeur de l'homme : La richesse du coeur.*

## **La baraque 6**

Pour en revenir à mes souvenirs personnels, je me souviens que le premier jour où je me suis retrouvé à la baraque 6, j'ai été placé à table à côté d'un homme très grand et squelettique. Il savait à peine se tenir debout, il parlait très lentement avec grand peine.

Il n'était plus capable d'aller chercher sa ration, et c'est tout naturellement que je me suis mis à son service. Je l'aidais comme je pouvais, il était si faible, qu'il s'appuyait sur moi pour chaque déplacement.

Il s'appelait Rochas, il était pharmacien, il avait travaillé aux laboratoires Optima, et avait enseigné à l'U.L.B. . C'était un homme d'une grande intelligence, qui m'avait pris en sympathie.

## **Le pharmacien ROCHAS**

Il était prisonnier depuis longtemps, sa longue captivité et la sous-alimentation l'avaient complètement épuisé. Il n'avait plus que la peau sur les os. Il avait été arrêté en 1940 ou 1941, quand les Allemands ont fait une raffle sur les notables Francs-Maçons.

Ils n'ont pas eu de mal à les trouver ; " La Libre Belgique " , journal clérical de droite, en avait publié la liste peu avant la guerre, facilitant ainsi la tâche de la Gestapo.

Ils étaient plusieurs dans son cas dans la baraque, et d'après ce que l'on m'a dit, ils avaient recréé une loge à Esterwegen.

Un jour nous avons été à la douche, je soutenais Rochas qui ne savait plus marcher seul. Il admirait mon physique, je venais d'arriver , j'étais encore bien en chair, musclé et même gras.

Lui était un squelette vivant, sa peau pendait sur lui comme un linge. Une ampoule éclairait la salle de douche, et il me semblait voir son squelette comme sur une radiographie. Il me disait : " *Comme tu as de la chance d'être petit* " , il m'expliqua que " *le besoin de calories d'un organisme est fonction de la surface de la peau* " , ce sont ses paroles.

*"Plus on est grand et gros , plus l'organisme consomme de calories,que maigrir est une forme de défense de l'organisme, qui diminue sa surface afin de diminuer sa consommation. C'est comparable à une chaudière qui a besoin de plus de carburant pour chauffer un grand local qu'un petit. Il m'expliqua scientifiquement, que la ration que nous recevions était insuffisante, notre organisme puisait dans ses réserves pour survivre.La ration était la même pour tous. Ce sont les plus petits qui ont les plus grandes chances de survie "* . Il me disait tout cela comme s'il s'agissait d'une fatalité, il enviait ma petite taille.

Il savait que pour lui c'était trop tard, ses forces diminuaient de jour en jour. Il voyait venir la fin. Il rêvait d'un tube de lait concentré et sucré, cela lui semblait le summum de la gastronomie. Il nous donnait des conseils, pour après la libération. Il nous dit d'être très prudents, de manger très peu à la fois, et des aliments digestes afin de réhabituer notre organisme progressivement à une alimentation normale, sinon nous risquions de graves troubles digestifs et même la mort.

Comme il avait raison ! Combien de prisonniers sont morts, quand nous fûmes enfin libérés, parce qu'ils se sont jetés sur la nourriture, et que leur organisme affaibli par la famine , n'y a pas résisté.

Il nous a aussi recommandé de veiller à ne pas procréer tant que notre organisme n'aurait pas complètement récupéré. Il n'est pas rentré .

Il était impossible que dans son état fin 1943, et début 1944, il ait pu tenir jusqu'à la libération.

Et pourtant, comme j'aurais aimé qu'il survive, qu'il retrouve les siens et qu'il réalise son obsession : " un tube de lait concentré et sucré " .

Quand je relis les souvenirs de l'Abbé Froidure, et les descriptions des horreurs que nous avons connues et partagées, je dois admettre que cela était parfaitement vrai, et que cela doit être dit, tant que nous sommes encore là pour en témoigner, surtout pour les jeunes générations. Pour que l'on sache et que l'on n'oublie pas à quel point d'abjection, des hommes d'une nation civilisée ont pu descendre, quand ils ont donné le pouvoir à Hitler et à sa bande de fous sanguinaires.

Mais quand je me mets à écrire, ce qui me revient en mémoire, ce sont les moments heureux, car même dans cet enfer, il y en eut , et par dessus tout des hommes admirables que j'y ai connus.

Mon esprit doit être ainsi fait, que les horreurs, les souffrances, la faim lancinante, qui nous obsédait, qui a fait perdre l'esprit à tant d'autres , le froid qui nous transperçait, les hardes misérables dont nous étions vêtus, les poux qui nous dévoraient, et dont nous ne parvenions pas à nous débarrasser.

Les rats dont les baraques étaient infestées, et qui ont fait le bonheur de quelques compagnons, assez adroits pour les capturer et, qui les mangeaient avec délices.

Rien de tout cela n'est oublié, mais dans mes souvenirs, cela est comme occulté.

Comme si mon esprit voulait rejeter les moments pénibles dans l'ombre et, mettre une lumière éclatante sur les moments de camaraderie, de solidarité et de chaleur humaine que nous avons partagés et qui nous ont aidé à survivre.

Pour moi qui ai connu le camp de Dannes-Cammiers, près de Boulogne-sur-Mer ; là , nous étions obligés de travailler comme des forçats pour construire le " Mur de l'Atlantique ". Je ne comprenais pas que l'on ne nous fasse pas travailler. A Esterwegen, nous étions enfermés dans des baraques à ne rien faire.

C'est que le camp d'Esterwegen était sous la juridiction de la " *Justitz Vervaltung* " ( *l'administration de la justice* ). Nous étions considérés comme des prévenus en attente de jugement. A cette époque, il subsistait encore dans certaines administrations allemandes, des règlements d'avant le Nazisme, et qui continuaient à être appliqués. D'après les anciens règlements, les prévenus ne pouvaient être mis au travail, avant d'être condamnés. Les camps de la région d'Esterwegen, ont été créés au début de la prise de pouvoir par les Nazis, pour y parquer les communistes, les socialistes et les syndicalistes allemands, ainsi que les opposants au Nazisme de tout bord. Quand nous sommes arrivés en novembre 1943, le chef du parti communiste allemand Ernst Thaelmann, y était encore. Il n'y avait aucune comparaison entre le camp d'Esterwegen, où la mort des prisonniers était due à la sous-alimentation, aux maladies, au manque d'hygiène et de médicaments, et aussi au sadisme de certains gardiens, et les camps d'extermination créés plus tard par les S.S.

A Esterwegen, on pouvait rester en vie , tant que l'organisme résistait aux privations, et que l'on était épargné par la maladie. Il n'y avait ni chambres à gaz, ni fours crématoires. Dans sa préface au livre de l'Abbé Froidure paru en 1945, Jules RICHARD, un de nos illustres compagnons de captivité, hélas décédé, rend hommage aux quatre-vingt martyrs morts à Esterwegen.

Dans l'épilogue de son ouvrage "Le calvaire des malades au bagne d'Esterwegen", l'Abbé Froidure écrit : " *Les innombrables vexations et souffrances endurées par des malades à Esterwegen, peuvent sembler avoir atteint le summum de la barbarie. Il n'en est rien ! Huit mois plus tard et jusqu'à la délivrance ( mai 1945) nous devons sonder l'abomination de la désolation, cotoyer la mort brutale et journalière dans des circonstances tellement épouvantables qu'unaniment , tous , nous en venions à dire : << De fait, Esterwegen était encore un paradis ! >>. Il ajoute : " Il n'y eut après tout que 83 décès de Belges pendant un an à Esterwegen. Alors que le chiffre de présences est passé de 400 à 1800 par moment. En comptant une moyenne de 1200 présences, le coefficient de décès s'établit à 7%. Alors que , sur la totalité des prisonniers politiques belges, soit 40.000, on doit compter un pourcentage de décès de 73%, soit 28.000 morts. Il ajoute plus loin : A Esterwegenv on a compté, pour 200 hommes, 1 mort par mois. A Dachau, on a compté pour 200 hommes, 1 mort par jour. Ainsi éclairé, le lecteur admettra que les << Anciens d'Esterwegen >> considéreront toujours ce premier camp comme un paradis relatif !".*

Après de témoignage posthume de l'Abbé Froidure, je vais essayer de décrire l'atmosphère de la baraque n° 6 où j'ai vécu de novembre 1943, à avril 1944, avec un petit intermède au camp de concentration voisin de *Burgermoor*.

Il y avait une dizaine de tables où nous étions groupés par affinités et plus ou moins par origine. Il y avait les francophones ; Wallons , Français du Nord , et la plupart des Bruxellois.

Les néerlandophones, Flamands et quelques Hollandais. Pour moi cela ne posait pas de problème, je pouvais communiquer avec tous, et je m'entendais avec tout le monde.

Il y avait des octogénaires et des adolescents de 16 et 17 ans. Marcel Cauvain qui avait 17 ans, n'était pas le plus jeune.

Il y avait les nouveaux venus comme nous, qui étions encore en bon état, et les anciens qui étaient au bout du rouleau. Les plus grands parmi les plus anciens étaient squelettiques.

Ils ne tenaient debout qu'avec l'aide des plus jeunes. La moyenne d'âge, devait être la bonne quarantaine. En principe nous étions tous en bonne santé, les malades fiévreux étant évacués dans les infirmeries.

Le chef de notre baraque était un monsieur d'âge moyen, très courtois et parfait bilingue, ce qui était indispensable pour maintenir la concorde entre les deux communautés. Les gardiens allemands l'appelaient: " *Herr Burgmeister*". On le disait bourgmestre de Renaix, il s'appelait Ephrem Van den Eede. Il était très diplomate, il parlait aussi allemand et se débrouillait bien avec les gardiens, qui venaient faire l'appel dans la baraque tous les soirs, ce qui m'étonna beaucoup.

A ma connaissance, c'était le seul camp où les gardiens allaient de baraque en baraque pour faire l'appel. Dans le camp de Dannes-Cammiers, et dans tous les camps dont j'ai entendu parler, les appels se faisaient dehors par tous les temps et duraient parfois des heures. Nous ne connaissions pas notre bonheur d'avoir ces appels dans nos baraques, plus ou moins au chaud, alors que dans les autres camps, les appels du soir, à l'extérieur, dans le froid et les intempéries, étaient une torture supplémentaire qui favorisait les refroidissements et augmentait la mortalité.

Notre chef de baraque était sans doute pour beaucoup dans le bon esprit qui y régnait.

## ***Les conférences***

Dans la baraque, nous nous organisions par affinités, et bientôt comme nous n'avions rien d'autre à faire, il s'établit des cycles de conférences sur tous les sujets imaginables. Des groupes se formèrent par obédience politique et philosophique.

Je commence par les communistes qui furent sinon les plus nombreux, mais certainement les plus actifs. Ils organisèrent des conférences et des cours de marxisme, de matérialisme dialectique, d'histoire des mouvements ouvriers, etc... Parmi les dirigeants communistes les plus actifs, le plus sympathique et le plus éloquent était selon moi : Jean Lagneau, professeur à l'athénée de Virton, dirigeant national du R.N.J. L'abbé Bourguignon, qui était également dirigeant national du R.N.J., lui donnait la contradiction avec beaucoup de brio. Il était intéressant de voir ces deux brillants personnages, qui étaient de véritables amis, unis dans la lutte contre l'occupant, s'affronter avec toute leur fougue, opposant leurs arguments d'hommes érudits et cultivés. Ces affrontements verbaux, entre deux hommes d'égale valeur, l'un matérialiste, l'autre idéaliste, prêtre engagé, restaient toujours courtois. C'étaient des joutes oratoires, auxquelles assistaient surtout les jeunes, pour qui c'était une école, je pourrais même dire une université.

Fernand Lecocq, l'ami de Jean Lagneau, était également un adversaire coriace pour tous ceux qui venaient porter la contradiction aux communistes. Il y avait aussi de nombreux communistes parmi les Français originaires du Nord et du Pas-de-Calais.

Sous l'occupation allemande, ils étaient sous la même juridiction militaire que la Belgique. Il y avait parmi eux de nombreux mineurs, métallurgistes, et cheminots qui avaient été arrêtés pour actes de résistance et sabotages, et qui étaient F.T.P. (Francs-tireurs et Partisans). Les dirigeants français dont je me souviens, étaient : Abel Duthoit d'Arras, instituteur, Henri Ducatel de Lens, mineur et dirigeant syndical, et son frère dont j'ai oublié le prénom. Je me souviens également d'un robuste gaillard de Saint-Amand-les-Eaux, qui avait été délégué syndical.

Il nous a raconté son voyage en Crimée où il avait été invité par les syndicats soviétiques. Il était aussi très fier d'avoir travaillé à faire les chaînes du paquebot Normandie.

En tous cas dans notre baraque, le groupe communiste était très actif et bien représenté. J'en faisais partie, ainsi que les autres membres de notre organisation. En plus de Lagneau, Lecocq, et l'abbé Bourguignon (qui était un curé de gauche que je n'ose pas qualifier de communiste) déjà cités. Il y avait Aimé Verneirt, dirigeant national, photographeur de profession, qui était un précieux collaborateur dans la presse clandestine, la fabrication de faux papiers, l'impression de faux timbres de ravitaillement, etc... Il avait participé à la guerre d'Espagne. C'était un Bruxellois, un grand gaillard, à l'accent populaire, joyeux drille. Il faisait des projets pour après la libération. Il voulait s'occuper de syndicalisme.

Il faut aussi parler de Roger Debuyst, celui qui m'a dénoncé ainsi que beaucoup d'entre-nous.

Il est venu au rendez-vous qu'il m'avait fixé à Rhode St. Genèse. La Gestapo avait monté une souricière où je suis tombé (J'ai décrit cet épisode plus haut)

S'il a espéré en nous dénonçant, sauver sa vie et avoir un régime de faveur, il s'est lourdement trompé.

Dès que la Gestapo, n'eut plus besoin de ses services, il fut mis en prison comme tous ceux qu'il avait dénoncé, et partagea notre sort.

Quand nous nous sommes retrouvés ensemble dans la même baraque, il y eut un conciliabule entre nous à son sujet. Jean Lagneau proposa de "Laver notre linge sale en famille" après la libération, et de le laisser tranquille en attendant. Il nous dit aussi que si nous adoptions une attitude hostile à son égard, il pourrait devenir un mouchard au service des Allemands.

Il y eut beaucoup de cas comme celui de Roger Debuyst.

Je me souviens qu'un jour lors d'une discussion, un vieux monsieur très digne, le Juge Hantson de Louvegnée, s'est levé pour dire : " *Messieurs, s'il n'y avait pas de dénonciateur parmi nous, nous ne serions pas si nombreux.*"

Toujours est-il, que notre attitude vis-à-vis de Roger Debuyst, si elle ne fut pas ouvertement hostile, n'était pas amicale non plus. J'évitais de lui parler, il était pour moi comme transparent.

Dans le groupe des dirigeants principaux du R.N.J., il y avait aussi Alfred Steux, de Dottignies, qui représentait la tendance libérale. Je m'en souviens comme d'un garçon aimable, mais dépressif. Il était jeune marié, et je crois me souvenir qu'il avait un enfant, ou que sa femme était enceinte. Il se faisait du souci pour les siens.

Au fond, quand j'y pense, nous les jeunes célibataires, nous avons bien de la chance par rapport aux hommes mariés et pères de famille, qui se faisaient du souci pour les leurs. Ils se demandaient, s'ils avaient à manger, s'ils ne couraient pas de danger avec les bombardements. Ils se tracassaient beaucoup plus pour leur famille que pour leur propre sort qui n'était pas tellement enviable.

## **Simon Goldberg**

Parmi les responsables à l'échelon national du R.N.J., il y avait Simon Goldberg, qui était encore étudiant. Je ne le connaissais pas avant mon arrestation, je connaissais sa soeur Nina, une des dirigeantes de l'Unité, dont je parle au début de mon récit.

Nous avons sympathisé, il assistait avec nous à tous les séminaires. C'était un garçon d'une grande érudition pour son âge, intelligent et avide de s'instruire. En plus, il avait une belle voix.

Je n'oublierai jamais comme il a chanté " Le temps des cerises ", lors d'une des soirées que nous organisions. Nous avons tous été bouleversés jusqu'aux larmes par ce chant d'espoir. Je possède la photocopie de l'acte d'accusation, dressé par la Gestapo, qui comporte la liste des dirigeants nationaux du R.N.J.

L'abbé Bourguignon, seul survivant par miracle, de cette liste d'accusés, a remis cette copie à son retour de captivité à Henri Goldberg, le jeune frère de Simon. On y voit le nom de Simon Goldberg, barré sur la liste, sans autre commentaire.

L'explication c'est que Simon Goldberg, étant Juif, a été jugé par les magistrats allemands indigne d'un procès. Il fut pendu à Dachau sans jugement. Par contre le dernier sur cette liste, Maurice Orcher, a été jugé et exécuté avec les autres, les Allemands ignoraient qu'il était Juif. Je m'en souviens très bien, c'était un solide garçon, de taille moyenne à peine plus âgé que moi, Juif Belge de vieille souche. Son frère était commissaire de police, nous avons souvent parlé ensemble, malgré qu'il était assez taiseux de nature. Roger Debuyst devait ignorer que Maurice Orcher était Juif.

Rien dans son aspect ne pouvait le faire supposer, sinon je suppose qu'il n'aurait pas manqué de le dire à la Gestapo, comme il l'a fait pour moi.

Je me suis toujours demandé pourquoi Roger Debuyst s'est acharné à dénoncer tant de Juifs à la Gestapo. Lui qui eut tant d'amis Juifs, par exemple René Delathouwer et sa femme Juliette, à tel point qu'ils ont appelé Roger, leur second fils né pendant la guerre. Je ne comprends pas l'antisémitisme de Roger Debuys, et je ne sais comment l'expliquer, à moins que ce ne soit viscéral.

Il doit y avoir en Belgique, comme ailleurs, des individus, qui comme l'a dit je ne sais plus qui, sucent l'antisémitisme au sein de leur mère.

Les huit hommes qui figurent sur cet acte d'accusation étaient les chefs importants du Rassemblement National de la Jeunesse, à qui la Gestapo a fait l'honneur d'un procès.

Ils furent tous exécutés à l'exception de l'Abbé Bourguignon, qui a eu la vie sauve à cause du retard d'un train. Pour lui, il n'y avait aucun doute, c'était l'intervention divine.

Moi je veux bien ! C'était un homme exceptionnel sur tous les points. Les autres membres de l'organisation; moi y compris, considérés sans doute par la Gestapo comme du menu fretin, n'eurent pas l'honneur d'un procès, ils ont tous eu la chance de survivre à la captivité.

Bob Wolstein, un grand garçon très volubile à peu près de mon âge, de famille bourgeoise juive d'Anvers, responsable régional

Jean Carlens, un Liégeois, responsable régional, qui devait avoir 23 ou 24 ans à l'époque, travailleur manuel. Il était calme, ne parlait pas beaucoup, mais assistait comme nous aux conférences et séminaires.

Parmi les jeunes qui on le plus compté pour moi dans la baraque 6 et qui sont devenus mes amis inséparables: Je cite , Franz Bridoux, un grand gaillard sportif de 20 ans, responsable régional du Borinage. Son père était chef divisionnaire à la Minière des Grands Lacs au Congo Belge.

Franz a passé plusieurs années dans un poste de brousse, et parlait Kiswaili comme les infigènes. Il avait perdu sa mère, qui est morte de fièvre après avoir mis au monde sa soeur. Après la mort de sa mère, il retourna en Belgique et fut élevé avec sa soeur par une tante au Borinage. Son père est retourné en Afrique où il a continué à diriger des chantiers d'exploitation d'or, et autre minerais , pendant la guerre.

Marius et Marcel Cauvain, nés à Wasmuël, âgés de 19 et 17 ans, le père était mineur. Responsables régionaux pour le Borinage, arrêtés par la Gestapo à Ghlin, ensemble avec Franz Bridoux.

Ils participaient également à nos séminaires, et le camp d'Esterwegen a été pour eux trois comme pour moi une école incomparable.

Ils ont été arrêtés ensemble au château de l'Aulnoye à Ghlin, près de Mons, où ils se sont réfugiés dès qu'ils sont entrés dans l'illégalité.

La Gestapo est venue de Bruxelles, et les a cueillis au lit. Les agents de la Gestapo étaient parfaitement renseignés. Ils possédaient l'organigramme complet de l'organisation suite à l'arrestation de quatre membres du bureau politique du Parti Communiste , à savoir : Xavier Relecom, Joye, Van den Boom, Leemans, qui se prêtèrent à une collaboration, avec l'espoir de sauver leur vie ; contrairement à beaucoup d'autres dirigeants, qui se refusèrent à toute compromission.

Je cite : Jacques Grippa, Beelen, Tytgat, et bien d'autres, qui subirent le martyre à Breendonck.

La capitulation de ces quatre dirigeants communistes devant la Gestapo, a été un secret bien gardé pendant 40 ans. Il a été divulgué dans le livre de Jean Blume " *Drôle d'Agenda* " publié peu avant sa mort.

Jacques Grippa a également attendu 40 ans pour divulguer ce secret dans son livre " *Chronique d'une époque ...* "

Il est compréhensible que les dirigeants du Parti Communiste Belge, après la libération, alors qu'ils jouissaient du prestige du " *parti des fusillés* ", ne tenaient pas à divulguer le comportement de ces quatre chefs du comité national qui ont capitulé devant la Gestapo, et se sont prêtés à un accord, qui consistait à donner ses contacts, contre la promesse d'avoir la vie sauve, ainsi que la vie de tous ceux qui seraient arrêtés suite à leur dénonciation.

La menace de la Gestapo était; que s'ils refusaient de collaborer, ils seraient exécutés, ainsi que les autres membres de l'organisation qui étaient arrêtés.

Lors de mon arrestation, on m'a parlé de cet accord, mais je n'y ai pas cru. Pour moi c'était une ruse de la Gestapo pour nous faire parler, en jouant sur nos sentiments, nous rendant responsables de la mort des camarades arrêtés, et en nous faisant miroiter qu'en cas de collaboration nous aurions la vie sauve, et que nous pourrions attendre la fin de la guerre en prison.

## ***La capitulation des 4 chefs communistes***

Les quatre dirigeants arrêtés ont-ils cru un instant aux promesses de la Gestapo, j'en doute. Ils n'étaient pas naïfs. Pour moi, ils ont fait semblant d'y croire afin d'essayer de prolonger leur vie. Quand ils étaient en liberté, nos chefs nous donnaient des consignes de sécurité : en cas d'arrestaion, il ne fallait rien divulguer qui puisse mettre en danger la vie ou la liberté des camarades. Il fallait accepter le sacrifice de sa vie plutôt que de dénoncer les camarades.

C'étaient de belles paroles, il était facile de conseiller aux autres le sacrifice de sa vie. Quand ils furent arrêtés, ces quatre chefs oublièrent les ordres et les conseils qu'ils avaient donnés à leurs subordonnés, et firent le jeu de la Gestapo. Je me souviens encore très bien des conseils de prudence que m'a donnés Roger Debuyst lors d'une de nos rencontres : " *Attention aux confidences sur l'oreiller* ".

J'aurais été bien en peine à l'époque, je n'avais personne avec qui partager mon oreiller. J'avais bien des flirts. De temps à autre, je draguais au cinéma de quartier où j'allais me changer les idées.

Je m'asseyais à côté de jeunes femmes que je trouvais à mon goût, pas tout contre pour ne pas l'effaroucher, puis, je trouvais bien l'occasion d'engager la conversation, et souvent ça marchait.

Je n'ai pas une nature timide et j'ai toujours su m'y prendre avec les filles.

Je faisais cela gentiment, je n'étais certes pas repoussant et il y avait tant de filles ou de femmes solitaires qui ne demandaient pas mieux.

Mais du flirt au lit, il y avait loin !

A l'époque, les filles n'avaient pas encore été libérées comme de nos jours, flirter était bien agréable, mais pour passer à l'acte, c'était autre chose. Surtout que quand je tombais sur une fille qui me semblait trop facile, c'est moi qui me défilais.

Un soir, à l'arrêt de la Place Paul Janson, une jeune fille monta dans le tram avec moi. Il y avait deux places disponibles, je m'assis à côté d'elle. C'était vraiment une "fille comme il faut", habillée comme une collégienne, jupe plissée, soquettes blanches, chaussures à petits talons, très nette, sans aucun maquillage, les cheveux tirés, ce n'était vraiment pas la fille coquette. Mais je lui trouvais quelque chose d'attirant. Sous un prétexte quelconque, j'ai engagé la conversation, elle m'a répondu avec un léger accent wallon.

Elle était particulièrement jolie, elle devait avoir mon âge, vingt deux ans, un air de bonne santé, et un sourire avenant. Je n'avais pas l'habitude de ce genre de fille un peu timide et tellement réservée. Je ne suis pas descendu à mon arrêt, sans doute que ce que j'avais à faire n'était pas tellement urgent. Je ne voulais pas la quitter. Je suis descendu avec elle à la Porte de Namur. Je l'ai accompagnée en lui disant que c'était mon chemin, je crois qu'elle n'était pas dupe. Nous avons marché jusqu'à la Chaussée de Wavre, en parlant de choses et d'autres. Il faut dire que je ne manque pas de conversation.

Je l'ai accompagnée jusqu'à une maison de maître à la Rue de Naples. J'ai demandé à la revoir, Elle hésita, et me donna rendez-vous.

Je me souviens de sa joie quand nous nous sommes revus. Elle m'a avoué qu'elle n'osait pas croire que je viendrais. J'avais trouvé une perle, elle était saine et à croquer comme une pomme, sans aucun artifice, à peine un soupçon de rouge à lèvres. Son sourire timide découvrait des dents parfaites. Elle me trouvait tellement prévenant et gentil. Nous sommes allés dans un café, et elle fut étonnée que je ne buvais pas de bière, et que je ne fumais pas.

Cette jeune fille à peine arrivée de province n'en revenait pas de se trouver en compagnie d'un beau jeune homme de la ville, tellement différent des jeunes gens de son village, qui se soûlaient à chaque occasion.

Elle était suspendue à mes lèvres, j'étais encore dans ma période de poésie. Je ne sais plus de quoi on a parlé, mais elle était sous le charme. Ce qui l'étonnait le plus, c'est que je l'avais remarquée, et que je m'intéressais à elle. Elle se trouvait quelconque à côté des filles élégantes et maquillées, perchées sur les hauts talons qu'elle voyait à la Porte de Namur. Elle venait de Merbes-le-Château, près de la frontière française, elle avait fait des études moyennes. Elle avait travaillé comme économiste dans une institution.

Elle habitait dans cette maison de maître de la Rue de Naples, et suivait les cours à l'école d'infirmières.

Je la découvrais à chaque rencontre. Je lui ai dit que j'étais réfractaire au travail obligatoire en Allemagne, et que je devais me cacher. Nous allions au cinéma, je cherchais des places au fond où nous étions bien tranquilles.

J'ai commencé par lui tenir la main, puis on s'est embrassés, et puis je me suis mis à la cajoler.

J'avais les mains baladeuses et une certaine expérience dans le domaine de l'exploration du corps féminin. Je connaissais les endroits sensibles et je savais que les filles adoraient cela autant que moi. Cela m'excitait, je bandais comme un cerf, et je sentais se raidir les pointes de ses jolis petits seins. Après le cinéma, je la raccompagnais, je l'emmenais dans les portes cochères propices pour essayer d'assouvir notre désir réciproque. C'était l'été 1943, il faisait beau. Le dimanche nous prenions le tram vicinal pour aller à la campagne. Nous avons visité le château de Beersel, nous avons été dans la forêt de Soignes, où je connaissais des coins tranquilles.

Je ne pouvais pas l'emmener chez moi, elle ne pouvait pas m'emmener chez elle. Elle était follement amoureuse et consentante, mais elle avait peur et me priait de faire attention.

Je me suis décidé à aller chez le pharmacien pour acheter des préservatifs.

Quand c'était une femme, je n'osais pas. Finalement je me suis armé de courage, et en rougissant, j'ai osé le demander au pharmacien, et je suis devenu un bon client.

J'ai vécu quelques semaines de rêve, j'avais trouvé une partenaire aimante, passionnée, épanouie. Je m'émerveillais de son corps parfait et ferme. Elle était un peu plus âgée que moi, je ne sais pas si c'était instinctif ou si elle avait de l'expérience. Je ne voulais pas le savoir. J'étais comblé, elle était heureuse et elle faisait des projets d'avenir. Mais pour moi, il fallait d'abord que la guerre se termine. Je ne lui ai pas fait de confidences sur l'oreiller parce que je n'ai pas eu l'occasion de partager un oreiller avec elle.

Roger Debuyst qui m'avait donné ces précieux conseils, m'attendait avec la Gestapo à notre rendez-vous de Rhode St. Genèse. Mon beau roman d'amour se termina le 27 juillet 1943. Ma douce amie ne m'a pas trouvé à notre rendez-vous d'amour. Elle se sera demandé pourquoi je ne suis pas venu.

Je te demande pardon du chagrin que je t'ai causé, ce n'était pas ma faute, Roger Debuyst et la Gestapo en sont la cause.

J'espère de tout mon cœur que la vie t'aura été clémente, que tu auras surmonté ton chagrin et , trouvé un compagnon qui t'aura fait oublier cet amour de jeunesse.

A Esterwegen , quand notre ami , Hypolite Avoine chantait " Mon village au clair de lune " je me souviens des dernières paroles de cette chanson : " Mais j'attendis un jour en vain...plus jamais elle ne revint ... " , et je pensais à notre rendez-vous manqué.

## ***L' école d ' Esterwegen***

En parlant d'Esterwegen comme d'une école, voici comment j'y ai perfectionné mon allemand .

Il circulait dans notre baraque quelques livres en allemand. J'ignore comment ces livres étaient arrivés là, c'était probablement le reste d'une bibliothèque qui devait exister lors de la création du camp. Toujours est-il que j'ai trouvé ces livres et je me suis à les déchiffrer. Ma connaissance du néerlandais et surtout du yiddisch, m'ont beaucoup aidé

Je comprenais la plupart des mots. Quand je butais sur des mots que je ne connaissais pas, je faisais appel à ceux d'entre nous qui connaissaient l'allemand, et ils étaient nombreux.

Il y avait dans la baraque des professeurs, des ingénieurs, des médecins, et plusieurs d'entre eux purent m'aider. Il y avait également des compagnons originaires des cantons de l'Est, dont la langue maternelle était l'allemand, Ils m'ont aidé pour la prononciation.

Le docteur Degueldre, m'aidait beaucoup. Il était étonné de mes rapides progrès.

Je n'allais tout de même pas raconter que j'étais Juif. Que j'avais appris le yiddish à l'école du Bund pendant des années, le jeudi après-midi, quand les autres gosses avaient congé, et aussi le dimanche matin. Qu'avec mes parents, je n'ai jamais parlé que le yiddisch . Pour ceux qui ne le savent pas, la langue yiddisch était parlée avant la guerre par plus de dix millions de Juifs dans le monde.

C'était à l'origine un dialecte allemand. Si beaucoup de mots en yiddisch ressemblaient à l'allemand,c'était loin d'être de l'allemand. Cela pourrait se comparer au français parlé au Québec par rapport au français de France.

La prononciation différait beaucoup, je devais me méfier, et oublier la prononciation yiddisch.

Quand je doutais, j'utilisais plutôt le néerlandais, qui, tout en étant proche de l'allemand ne pouvait pas dévoiler mon origine juive. Je me suis vite familiarisé avec les caractères gothiques de certains livres, et en peu de temps, je fus capable de lire couramment l'allemand et de le prononcer correctement.

A quelque chose malheur est bon, mon apprentissage de l'allemand à Esterwegen m'a servi plus tard dans ma vie professionnelle.

J'ai pu obtenir la représentation de firmes allemandes et cela m'a aidé à gagner ma vie.

Ma connaissance de l'allemand, nous a été également fort utile quand nous nous sommes évadés en avril 1945 à Pösneck, mais là j'anticipe.

## ***Les condensateurs***

Revenons à Esterwegen, fin 1943, et au phénomène des condensateurs, qui selon moi, est une illustration de la capacité infinie de l'homme à s'adapter aux circonstances les plus inattendues.

Comme déjà décrit plus haut dans l'épisode de la radio, les Allemands ont apporté et déversé un stock de matériel électrique provenant d'une usine bombardée. Nous étions chargés de les trier et de récupérer tout ce qui pouvait leur être utile.

Il y avait des quantités énormes de condensateurs de toutes tailles

Il faut peut-être que j'explique ce qu'est un condensateur : c'est un rouleau de papier paraffiné, à l'intérieur duquel il y avait une mince feuille d'étain , comme le papier d'argent avec lequel on emballait le chocolat. Nous devions récupérer la feuille d'étain. Pour cela, il fallait dérouler le condensateur, séparer le papier paraffiné de la feuille d'étain, dont on faisait des boulettes qu'on jetait dans une caisse pour être récupéré. Le papier paraffiné était jeté, mais l'ingéniosité des prisonniers était sans limite, et bientôt on trouva toutes sortes d'utilisations à ce papier. On en fit des ficelles en les tordant dans les paumes de la main. Puis on vit apparaître des tricoteurs, les bricoleurs se débrouillèrent pour fabriquer des aiguilles à tricoter, et des crochets. Bientôt on tricota et crocheta dans tous les coins.

Pour moi, c'était un mystère, comment en si peu de temps, tant d'hommes se sont mis à tricoter Et à crocheter ? Ce n'était pas une occupation d'homme que je sache. Il n'était pas possible que l'on se soit mis à tricoter spontanément.

Il a quand même fallu que quelqu'un sache tricoter pour l'enseigner aux autres

Ce mystère fut éclairci, il y avait parmi nous un pêcheur d'Ostende, et il paraît que les pêcheurs tricotaient à leurs moments perdus quand ils étaient en mer.

Mes copains et moi, on ne s'y est jamais mis, le tricot ne nous disait rien . Nous étions trop occupés avec nos conférences.

C'est ainsi que l'on vit des tricoteurs rivaliser de talent et d'adresse pour confectionner à base de papier paraffiné roulé en ficelle de grosseurs diverses, selon la largeur des condensateurs, toutes sortes d'objets fort utiles. On tricota des chasubles, qui étaient faites d'une pièce, avec un trou pour la tête, une pièce devant, l'autre dans le dos, et des ficelles à nouer sur les côtés. C'était une bonne protection contre le froid, pour ceux qui savaient tricoter ou qui avaient la chance d'en obtenir une. On crocheta des pantoufles, à mettre à l'intérieur des sabots, des couvertures que l'on plaçait sur les matelas ou entre deux couvertures, ce qui permettait d'avoir moins froid.

Cette épidémie de tricotage, fit apparaître un phénomène bizarre.

## **Les gonzesses**

Il se forma un groupe de tricoteurs qui se rassemblèrent dans un coin de la baraque.

Ils papotèrent, et prirent petit à petit des allures et eurent des gestes de femmes, ce qui fit dire à Henri Ducatel : " *Ma parole, ils sont en train de virer en gonzesses !* ".

Comment expliquer ce mystère ? Dans cet univers sans femmes, il se passait pour certains hommes, un phénomène de comportement indépendant de leur volonté.

On sait que dans chaque homme, il y a une partie de féminité, comme il y a en chaque femme, une part de virilité. C'est l'équilibre entre ces deux tendances qui fait des femmes et des hommes normaux, et bien dans leur peau.

Une amie qui a été détenue dans le camp de Ravensbruck, m'a dit que dans les camps des femmes, on a vu également des femmes perdre leur féminité et prendre des allures de plus en plus masculines. Je laisse aux spécialistes psychologues ou sexologues, le soin d'expliquer ce phénomène. Pour ma part , je peux dire que j'étais obsédé par le désir d'une femme comme sans doute la plupart d'entre nous. Dans nos conversations, les femmes revenaient sans cesse, c'était une obsession aussi omniprésente que celle de la faim.

Mais plus la captivité se prolongeait , plus la sous-alimentation nous affaiblissait, plus l'obsession de la faim l'emportait sur l'obsession sexuelle, mais l'une n'empêchait pas l'autre.

## **L'obsession de la faim**

L'obsession de la faim, a créé un phénomène bizarre, celui des recettes de cuisine.

Il y avait dans notre baraque un cuisinier professionnel. Un petit Français sympathique qui s'appelait René . Il a travaillé dans le restaurant du buffet de la gare de Valenciennes. C'était la coqueluche des obsédés de la faim qui se réunissaient autour de lui . Ils avaient confectionné des carnets avec les feuilles de papier hygiénique. Ils avaient des crayons qu'ils s'étaient procurés je ne sais comment.

René le cuisinier parlait, ces obsédés l'écoutaient religieusement, et notaient les recettes dans leurs carnets. Les conférences culinaires de René, avaient autant de succès que celles de nos conférenciers : Jean Lagneau, Luc Somerhausen, le docteur René Dumont ou l'Abbé Bourguignon.

J'ai eu l'occasion de voir un de ces carnets de recettes, lors d'une réunion de l'amicale des anciens d'Esterwegen. Un de ces obsédés avait réussi à cacher et à rapporter son carnet.

Les recettes devaient selon moi être immangeables. Ces obsédés ne se contentaient pas de transcrire les recettes, ils les " améliorèrent ", chacun à sa manière. Là où le cuisinier disait cent grammes de beurre, ils écrivaient le double, ce serait forcément meilleur ! Et tout à l'avenant.

Ils exorcisaient ainsi leur hantise de la faim.

La carence en matières grasses et en sucre était telle qu'ils compensaient ce manque dans le carnet de recettes.

Ce n'étaient pas seulement des esprits simples , qui écoutaient le cuisinier en salivant, il y avait également des hommes cultivés, pour qui ces réunions culinaires étaient un dérivatif à la faim qui les tenaillait . J'ai entendu des hommes remarquables, raconter par le menu, les banquets pantagruéliques d'antan . L'auditoire les écoutait attentivement, et chacun à son tour décrivait des repas plus fantastiques les uns que les autres. Je pense que beaucoup d'entre eux embellissaient leurs souvenirs, ou rêvaient tout éveillés en inventant ces repas pour oublier la faim.

Ces obsédés des recettes étaient surtout des hommes âgés des classes aisées. Ils avaient derrière eux une longue vie émaillée d'agapes mémorables, de dîners d'affaires dans des restaurants célèbres, de fêtes de familles, de dîners de mariages et de communion.

Nous les plus jeunes, de modeste condition, n'avions pas de tels souvenirs. Un cornet de frites nous aurait paru délectable. A chaque classe sociale ses rêves !

## ***Le sacrifice de l'Abbé Bourguignon***

Tant que je suis à raconter la faim permanente qui nous obsédait, et provoquait ces délires chez les plus faibles, je me dois de raconter le sacrifice de l'Abbé Bourguignon, qui peut paraître invraisemblable mais qui est vrai.

C'est Franz Bridoux qui me l'a raconté. L'Abbé Bourguignon était exceptionnellement grand et fort. Il maigrissait à vue d'oeil, cela devenait inquiétant. Puis on s'est aperçu qu'il donnait la moitié de sa ration à Bob Wolstein . Il en avait pitié. Bob était très déprimé et filait du mauvais coton. Je me demande toujours pourquoi l'Abbé Bourguignon se sacrifiait ainsi pour ce jeune Juif, alors qu'il y avait dans la baraque tant de chrétiens aussi misérables que Bob. Pour moi cela reste un mystère. Peut-être voyait-il en lui le Christ souffrant. Peut-être voulait-il racheter par son sacrifice le mal que son église a fait aux Juifs durant des siècles ? On ne le saura jamais.

Nos chefs se sont réunis pour examiner la situation. Les médecins prédisaient une mort rapide à Bourguignon, s'il continuait à se priver d'une partie de sa ration.

C'est ainsi qu'est née la "solidarité " dans la baraque N° 6

## ***La Solidarité***

Il fut annoncé que les plus jeunes feraient le tour de table pour récolter un peu de la ration de ceux qui étaient disposés à se priver pour aider les plus faibles à survivre. Ce n'était pas obligatoire évidemment.

Chacun donnait selon son bon coeur, ou ne donnait rien. Mes amis Marcel, Marius Cauvain, ainsi que Franz Bridoux et moi, étions parmi les plus jeunes de la baraque et chargés à tour de rôle de faire le tour des tables avec une gamelle.

Presque chacun donnait une cuiller, ce qui faisait une bonne ration. Un autre jeune passait pour le pain, presque chacun donnait un coin de sa tranche de pain. Ce coin de pain variait selon les donateurs, les uns donnaient un tout petit coin, d'autres donnaient un bon morceau. Rares étaient ceux qui ne donnaient rien, et peu à peu , ceux qui au départ n'avaient pas le courage de se priver d'une part de leur maigre ration, donnèrent également. Ils avaient honte de laisser passer la gamelle sans rien donner.

Je crois pouvoir affirmer que cette solidarité, qui s'est créée spontanément à l'initiative des meilleurs d'entre nous était le plus bel exemple d'héroïsme que l'on puisse citer

Donner ce que l'on a en trop peut donner bonne conscience, mais donner un peu de sa nourriture quand on est affamé, pour essayer de sauver des jeunes en danger de mort, c'est différent. C'était la preuve que nos bourreaux ne nous avaient pas encore réduits à l'état animal. Que nous étions encore des hommes dignes de ce nom . Cette action mettait tout le monde d'accord. Pour les communistes, c'était de la solidarité. Pour les catholiques c'était la charité. Pour les francs-maçons c'était l'entraide. Peu importe le nom, c'était la preuve que nous étions encore des humains . Les médecins désignèrent les bénéficiaires . Le résultat fut que les plus faibles, les jeunes qui n'avaient pas terminé leur croissance, se partagèrent la nourriture ainsi récoltée. J'ignore si cette solidarité s'est faite dans d'autres baraques, je présume que oui. En tous cas, dans la baraque n° 6, cela a marché jusqu'à la fin.

Combien de jeunes ont survécu grâce à ces collectes ? Ils furent sans doute nombreux . L'attribution de ces rations supplémentaires posait des cas de conscience aux médecins qui devaient faire un choix.

Tous les jeunes, surtout les plus grands, en pleine croissance avaient besoin de ce coup de fouet que représentait la ration supplémentaire. Mais il n'y en avait pas pour tout le monde. Il n'aurait servi à rien de saupoudrer cette nourriture entre un grand nombre de bénéficiaires. Il fallait au contraire en limiter le nombre, et donner des rations de suralimentation, leur redonner des forces en peu de temps. Dès que les médecins estimaient que le bénéficiaire avait récupéré, c'était au tour d'un autre jeune qui était au bout du rouleau, et qu'il fallait sauver. Un des cas de conscience posé aux médecins, a été celui du vieux Brissac.

C'était un vieillard de plus de quatre-vingt ans, très riche. Le patron des Moulins de Marcinelle, mais dans ce camp, la fortune ne comptait pas. Quelqu'un avait proposé de lui faire attribuer un supplément de nourriture, il semblait au bout du rouleau. Les médecins tranchèrent, il faut sauver les jeunes en priorité, ils ont la vie devant eux. Le vieux Brissac avait déjà vécu une longue vie. Il avait sans doute une grande fortune, mais dans ce camp il devait partager le sort commun. Aucune fortune au monde ne pouvait acheter une ration supplémentaire. Ce vieux Monsieur Brissac a survécu à la captivité, ce qui me paraît comme un miracle, mais le bruit a circulé, que des prisonniers originaires de sa région, lui ont donné un peu de leur ration contre la promesse d'une récompense après la libération. Il a eu le bonheur de rentrer et de mourir au milieu des siens.

## ***Le docteur Degueldre***

Dans notre baraque, il y avait plusieurs médecins, dont le docteur Degueldre de Pépinster, il avait quarante ans à l'époque. Il avait été arrêté avec tout un groupe, dont Henri Merland, et le Baron Albert del Marmol. C'était un personnage attachant, depuis Esterwegen, jusqu'à notre libération, nous ne nous sommes jamais quittés. Il avait un moral d'acier et malgré les circonstances beaucoup d'humour. Il veillait sur nous les jeunes comme un père.

On s'est beaucoup amusé, cela peut paraître paradoxal, dans un camp de concentration, et plus tard dans une prison, mais nous avons beaucoup ri. Il m'appelait le petit " D Josef " avec son accent de Verviers. Il avait un répertoire de chansons de carabins, qu'il chantait fort bien lors des soirées que nous improvisions, et nous reprenions les refrains au grand dam de certains curés scandalisés. Je les connais encore très bien, et je les chante parfois en l'absence de chastes oreilles. On peut dire qu'il a contribué pour beaucoup au maintien du moral dans notre baraque. Il nous parlait de sa femme, qui était également médecin, et de ses enfants. Je crois qu'il avait reporté sur nous l'affection qu'il ne pouvait donner à sa famille. Je l'ai revu à plusieurs reprises après la libération. A chaque fois, c'était la fête, nous nous rapellions " le bon temps ". Il est rentré de captivité atteint de tuberculose, comme son ami André Merland. Il a été soigné en Suisse à Davos, dans un sanatorium où sont passés de nombreux Belges rescapés des camps. On lui a fait un pneumothorax, il a repris son activité, il a vécu encore de longues années heureuses aux côtés de sa femme, et de ses enfants. Il m'a appris beaucoup de choses.

Quand je pense à lui, c'est avec beaucoup d'émotion, non pas comme à un père, mais plutôt comme à un frère aîné.

Je considère que j'ai eu beaucoup de chance de vivre à ses côtés pendant près de deux ans.

## ***Henri Merland***

Henri Merland, d'Ansival, était un homme grand et énergique, il avait une superbe voix de baryton qui allait jusqu'à la basse. Je me rappelle les chansons qu'il chantait. Il avait un répertoire classique de chansons d'opéra.

Lui aussi est revenu atteint de tuberculose, mais il ne s'est pas soigné comme le docteur Degueldre. Il a cru à un nouveau médicament miracle très rare à l'époque " la cortisone " qu'il est parvenu à se procurer à grands frais. Mais ce médicament n'agissait pas contre la tuberculose, et il est mort peu après.

J'ai revu un jour sa veuve chez le docteur Degueldre. Elle était encore jeune, elle a eu le bonheur de voir revenir son mari de captivité, pour le perdre peu après, à cause d'un nouveau médicament dans lequel il avait mis tous ses espoirs, qui s'est avéré nocif et a accéléré sa mort.

## ***Le baron Albert Del Marmol***

Dans le groupe du docteur Degueldre, il y avait le baron Albert Del Marmol, c'était un personnage haut en couleurs. Un des gardiens l'avait surnommé le baron Tzigane ( au grand dam de l'intéressé ).

Il était tout d'une pièce. Il ne s'intéressait qu'à la chasse, aux chiens et aux chevaux.

Il a raconté qu'il cachait des Juifs dans son château. Il se rappelait qu'une de ces femmes cachées avait préparé des carpes qui étaient un délice, ce qui l'avait beaucoup étonné. Ses étangs étaient pleins de carpes qui n'étaient pas appréciées. Avant la guerre, il les vendait à un grossiste pour les Juifs d'Anvers. C'était pour eux un plat traditionnel lors de leurs fêtes religieuses. Il fallait savoir les préparer.

Il n'aimait ni les Juifs, ni les communistes, ni les Francs-maçons, ni les Flamands et encore moins les Allemands, qu'il n'appelait pas autrement que les "Boches" D'ailleurs, il ne les fréquentait pas ces gens-là

Il en était sans doute encore à l'affaire Dreyfus. Mais comme il détestait les Boches par dessus tout, et qu'ils s'en prenaient aux Juifs, il fallait les cacher, puisque les curés étaient d'accord. Cela donnait bonne conscience, et par la même occasion on avait des servantes et des domestiques gratuits.

Il appelait les communistes les " cocos". Pour lui, il fallait tous les mettre au mur et les passer à la mitrailleuse. Un communiste pour lui c'était le bolchevik avec le couteau entre les dents.

Cette image était fort répandue avant la guerre dans les caricatures des journaux de droite. Elle fut reprise pendant la guerre par la propagande hitlérienne qui a placardé des affiches montrant une caricature de bolchevik avec un grand couteau ensanglanté entre les dents.

Ils appelaient les gens bien-pensants à rejoindre les rangs des S.S. dans leur campagne contre le bolchevisme et la défense des valeurs occidentales et chrétiennes.

Ce baron Albert Del Marmol, était selon moi un pur produit de la petite aristocratie, formée dans les collèges de jésuites. Il était fort imbu de sa personne. Il croyait probablement encore au mythe du sang bleu.

Il ne comprenait pas que des intellectuels, des professeurs, des médecins puissent être communistes. Pour lui, communiste, était synonyme de racaille.

Les francs-maçons , parmi lesquels il n'y avait pas d'ouvriers , mais uniquement des intellectuels, des magistrats, des hauts fonctionnaires, ne lui inspiraient pas confiance. C'étaient les " antéchrist " mis à l'index par l'église.

Je n'ai jamais vu le baron Albert Del Marmol dans le groupe des aristocrates qui gravitait autour du comte Jean d'Ursel. Il est possible aussi que dans ce milieu il existe une certaine hiérarchie et qu'ils ne fréquentaient pas n'importe qui.

J'ai assisté à une discussion animée entre le docteur Degueldre et le baron Del Marmol au sujet de la noblesse. Le docteur soutenait que les nobles n'étaient pas d'une essence particulière, que leur sang n'était pas plus bleu que celui de n'importe qui. Qu'ils descendaient tous de manants, anoblis à une période ou l'autre, pour des services rendus, qui n'étaient pas toujours glorieux.

Un manant comme Napoléon, s'est couronné lui-même et a anobli une quantité d'autres manants pour se les attacher et consolider sa puissance.

Finalement, le Baron, a dû se rendre aux arguments du docteur et admettre que la noblesse, n'était pas d'une essence divine.

## ***Le comte Jean d'Ursel***

Dans son témoignage sur Esterwegen, Marcel Cauvain cite le cas du Comte Jean d'Ursel:

*" Il était simple, très serviable. Je m'en suis rendu compte quand il est intervenu pour essayer de soigner les ulcères que j'avais aux jambes ". Beaucoup d'autres que moi ont bénéficié de ses attentions. Il voulait qu'on le tutoie et qu'on l'appelle Jean. Était-ce une attitude provoquée par les circonstances ? C'est probable, mais je l'ai considéré comme un homme de coeur; surtout si on le comparait à son beau-frère qui était à ses côtés, le Baron Kervin de Mérendrée, qui conservait toutes ses distances et sa fierté. Grâce à l'intervention du comte d'Ursel, j'ai pu faire un séjour de 2 semaines à la "revier" (infirmerie) Sud pour y soigner mes ulcères aux jambes " ( Marcel Cauvain ).*

Personnellement, je n'ai pas connu le Comte d'Ursel, mais ce témoignage me conforte dans mon opinion, que les qualités de coeur ne sont pas le privilège d'une classe.

La caste ou l'éducation ne font rien à l'affaire, on a du coeur ou pas .

## **Joseph Malherbe**

Dans le groupe de Degueldre, il y avait aussi Joseph Malherbe de Nesonvaux, il disait en guise de plaisanterie : " *Ne sont veaux que ceux qui y restent* " Il avait mon âge, et nous sommes devenus copains. Il avait le sens de l'humour et on riait souvent ensemble. Il attrapa des ulcères, d'abord sur les jambes, puis sur tout le corps.

C'était affreux, des trous dans la peau de la grandeur d'une pièce de monnaie. C'était purulent et cela continuait à s'étendre.

Beaucoup de détenus en étaient atteints. Les médecins disaient que c'était dû à notre alimentation insuffisante, et au manque de vitamines. Ils n'avaient aucun moyen de soigner ces plaies. A l'infirmerie on leur donnait des bandages de papier crêpé dont il fallait entourer les plaies, afin qu'elles ne frottent pas sur les vêtements qui étaient crasseux.

Joseph Malherbe était incapable de se bandager lui-même, je devins son infirmier attitré. Pour désinfecter les plaies, les ulcéreux devaient se présenter à l'infirmerie, où il y avait une énorme cuve de bois remplie d'eau chaude, dans laquelle était versé du permanganate de potasse. Cela devenait tout jaune, les ulcéreux devaient se plonger dans cette mixture, serrés les uns contre les autres, assis, trempés jusqu'au cou, seule la tête dépassait. Ils étaient bien une dizaine dans cette énorme bassine, et c'était un spectacle digne de l'enfer de Dante. Ils restaient là-dedans jusqu'à ce que l'infirmier allemand les chasse. Il n'était pas question d'essuyer ces plaies à vif, et je me mettais à enrouler les bandes de papier. Le pauvre Joseph Malherbe se transforma en momie sanguinolante, car le pus des plaies transperçait la bandage de papier.

Heureusement qu'il fit partie du groupe évacué à Ichtershausen, où ses plaies guérirent comme par enchantement. Il revint de captivité, le docteur Degueldre m'annonça sa mort quelques années après.

## **La mitraille**

Un fait très marquant de notre séjour à Esterwegen, fut la mitraille par des avions de chasse anglais. D'après les experts, c'étaient des "spitfire " Dans ses mémoires l'Abbé Froidure cite le 12 avril 1944, et parle de 53 " Moskitos " . Moi, je n'ai pas l'impression qu'ils étaient si nombreux, je me souviens de leur passage en trombe au dessus du camp, crachant le feu.

Nous nous sommes réfugiés sous les tables, ils ne visaient sans doute pas nos baraques, mais des bâtiments en dehors du camp, il y eut quelques blessés à l'infirmerie.

J'ai ramassé une douille, c'étaient de petits obus.

Cette attaque n'a duré que quelques instants. Il n'y eut que quelques passages, et puis nous vîmes un parachute qui descendait droit sur le camp. Les gardiens se réjouissaient, nous pensions que le parachutiste allait tomber à l'intérieur du camp, mais il tomba dehors.

A notre grande joie, c'était un pilote de chasse allemand, les gardiens déchantèrent.

Cette attaque nous remonta le moral.

## **Le tunnel**

Un autre épisode mémorable du camp d'Esterwegen , fût le tunnel . Cela s'est passé peu avant notre arrivée. Un groupe de mineurs de la baraque n°5 décida de tenter une évasion en creusant un tunnel qui devait passer sous la clôture de barbelés et aboutir en dehors du camp. L'entrée du tunnel partait de dessous le poêle à tourbe qu'il fallait déplacer tous les soirs après l'appel.

Les mineurs se relayèrent pour creuser, étançonner la galerie et évacuer la terre.

Il faut imaginer l'effort physique que représentait le creusement d'un tunnel, qui devait se faire la nuit, avec des outils de fortune, par des hommes sous-alimentés.

Les trésors d'imagination qu'il fallait déployer pour étançonner le tunnel avec des planches de lit, qui se faisaient rares au fur et à mesure de l'avancement du tunnel.

Il fallait laisser assez de planches dans les lits pour soutenir les paillasses. Je ne sais comment ils ont fait pour l'aération, qui devenait de plus en plus difficile avec la longueur du tunnel. Mais le désir de liberté est si fort, que les prisonniers qui en avaient encore la force, n'hésitèrent pas à se lancer dans une aventure qui peut paraître insensée, et dont les chances d'aboutir étaient aléatoires.

En supposant qu'ils auraient terminé le tunnel, et qu'ils se soient retrouvés hors du camp, quelles auraient été leurs chances d'échapper à la poursuite dans ce pays de marécages, en uniformes de prisonniers en haillons ? Les baraques étaient entourées de sable, qu'un détenu était chargé de ratisser tous les matins, pour éviter que des prisonniers aillent d'une baraque à l'autre.

Leurs traces de pas les auraient trahis sur le sol soigneusement ratissé. Mais cela était bien pratique pour déverser le sable venant du creusement du tunnel, afin que les gardiens ne s'aperçoivent de rien.

Le tunnel avançait bien et s'approchait de la clôture, quand une lourde citerne de vidange du châlet d'aisance passa dessus et son poids fit s'écrouler le tunnel. Cela provoqua un grand branle-bas dans le camp. Le chef de baraque fut torturé afin qu'il dénonce les coupables.

Il ne dénonça personne et fut ramené dans la baraque à bout de force. Finalement, devant la menace de punir toute la baraque; les mineurs s'avancèrent et furent emmenés, nul ne sait ce qu'il advint d'eux.

Il y avait des Polonais parmi eux, ce qui ne m'étonne pas, ils furent nombreux parmi les mineurs arrêtés, tant en Belgique qu'en France et, ne manquaient pas de courage.

## **Georges Bodart**

En parlant des personnages qui m'ont marqué dans le camp d'Esterwegen, j'ai tendance à ne retenir que les noms des personnages illustres et hauts en couleur. Il y avait aussi des personnages qui aimaient passer inaperçus, mais qui n'en étaient pas moins intéressants, et ils étaient peut-être les plus nombreux. Ils ne se vantaient pas de leurs exploits, pourtant, beaucoup d'entre-eux furent des héros.

Ils ont accompli ce qu'ils estimaient être leur devoir, sans forfanterie, dans l'anonymat et la discrétion, ne cherchant pas la gloire ou la célébrité. Je veux leur rendre hommage, et en particulier à l'un d'entre-eux que je considère comme un exemple de modestie et de serviabilité, et qui est à mes yeux un héros authentique.

Il a fait ce qu'il avait à faire, simplement, sans se poser de questions, sans grande phrases, parce que cela allait de soi.

Je veux parler de notre compagnon de baraque Georges Bodart, un ancien combattant de 1914/18. Il fut fait prisonnier au fort d'Audoye près de Namur à l'âge de 19 ans. Prisonnier en Allemagne, il ne rentra qu'en 1919, après une convalescence en Suisse.

Il entra dans la résistance dès le mois de septembre 1940 dans le groupe " Les Violettes " fondé par Jean Sabel, lui aussi résistant de la première heure.

Georges Bodart sera un des responsables de ce groupe de résistants, qui s'occupa d'aide aux aviateurs tombés sur les sols Belges et Hollandais, et aux évadés des camps de prisonniers.

Plus tard quand les Allemands instaurèrent le Service de Travail Obligatoire, ils aidèrent les réfractaires à se cacher.

Ils leur procurèrent des faux papiers d'identité, les organisèrent en vue de prendre part à l'insurrection nationale qui devait se produire au moment du débarquement des forces alliées. Employé au charbonnage de Micheroux, il détourna à maintes reprises des explosifs destinés à la résistance. Toutes ces activités n'étaient pas sans danger. Il fut arrêté en juin 1943, incarcéré à la prison St Léonard, puis à la Citadelle de Liège avant d'être déporté en Allemagne. Depuis Esterwegen, il a partagé notre captivité, et vécu nos aventures, supportant toutes les épreuves avec un courage tranquille, une camaraderie et une amabilité sereine, se dévouant malgré sa faiblesse à plus faible que lui. Il rentra comme nous en avion, avec la mission Van Zeeland le 7 mai 1945.

Mais c'est en ambulance qu'il rentra chez lui, tant il était faible, il pesait 39 kilos. Il n'a survécu que cinq ans à sa libération.

Il était invalide à 100%, son organisme était tellement délabré par les privations qu'il n'a pas su récupérer. Malgré tous les soins qui lui furent prodigués, et l'affection dont il fut entouré, il ne put retrouver la santé. C'est un exemple parmi les nombreux héros anonymes qui firent leur devoir tout simplement, parce qu'ils furent des hommes libres. Ils auraient pu comme tant d'autres se terrer et attendre que la guerre se passe. Mais cela n'était pas dans leur nature, ils n'avaient pas une âme d'esclave.

Il fallait qu'ils prennent part avec leurs faibles moyens à la lutte pour libérer leur pays et débarrasser le monde de la barbarie nazie.

Ils firent leur devoir, peut-être plus, et y laissèrent la santé et souvent la vie ...

## **Les Liègeois**

Les vétérans de la guerre 14-18 furent nombreux à Esterwegen. Parmi eux, je me souviens d'un Liègeois dont le nom m'échappe. Il faisait partie du fameux régiment des auto-mitrailleuses et des auto-canon construits par la F.N. ( Fabrique Nationale d'armes de guerre de Herstal ) peu avant l'invasion de la Belgique par les armées du Kayser en 1914.

Cette unité motorisée et blindée, composée en majorité de Liègeois, pour la plupart ouvriers de la F.N., était très moderne pour son temps, une unité d'élite prête au combat.

J'ignore si elle a eu l'occasion de combattre lors de l'invasion de la Belgique en 1914, il serait intéressant de connaître l'histoire de cette unité, et je compte me renseigner. Toujours est-il que cette unité se retrouva intacte en France après l'invasion de la Belgique, qui fut occupée par l'armée allemande à l'exception du réduit de l'Yser, qui fut inondé et où l'armée belge sous le commandement du Roi Albert se retrancha.

Cette armée sur ce dernier coin de territoire belge, parvint à tenir en échec la puissante armée Allemande pendant quatre ans. Elle s'enterra dans les tranchées et résista à toutes les attaques, y compris les gaz avec un courage admirable.

Les cimetières sont les seuls témoins de ces sacrifices pour défendre ce dernier retranchement contre l'invasion allemande.

Dans cette guerre de tranchées, ces auto-mitrailleuses n'étaient d'aucune utilité.

Cette unité mobile ne pouvait être pleinement efficace que dans une guerre de mouvement, ce qui n'était pas le cas à l'Ouest, où le front s'était figé en une terrible guerre de position.

La Russie Tzariste était l'alliée des puissances occidentales dans la guerre contre l'empire allemand. Il fut décidé d'envoyer cette unité en Russie, où elle pourrait se rendre utile dans les combats contre les armées allemandes. Hommes et matériel furent embarqués en France et arrivèrent à Mourmansk. Les autorités russes, désireuses d'accueillir les alliés Belges avec tous les honneurs, mobilisèrent la fanfare et ne connaissant pas l'hymne national belge, ils demandèrent aux Liègeois de leur donner la musique, ce qu'ils s'empressèrent de faire.

C'est ainsi que le régiment d'auto-mitrailleuses , fut reçu en grande pompe et défila fièrement au son de la chanson populaire liègeoise " *Bonsoir Marie Claire Chabots* " Cette chanson (si elle n'est pas révérencieuse, n'en est pas moins entraînante ) fut reprise en chœur par tout le régiment à la grande satisfaction des autorités civiles et militaires de Mourmansk, persuadés qu'il s'agissait de l'hymne national belge.

Les Russes furent impressionnés par l'enthousiasme de ces soldats qui chantaient à plein poumons et de tout leur cœur.

Je ne connais pas la suite de cette histoire, mais je voulais rapporter cet épisode, qui nous a été raconté à Esterwegen par l'un des vétérans de cette unité belge , blindée et motorisée qui était en avance sur son temps. N'ayant pas eu l'occasion de combattre sur le front de l'Ouest, cette unité d'élite partit combattre l'ennemi Allemand dans les immenses espaces de la Russie.

Je veux aussi illustrer l'esprit frondeur des Liègeois qui ne sont jamais en retard d'une blague.

## **Les cochons**

Quand je pense aux rations de famine qui nous étaient attribuées à Esterwegen, je ne peux pas oublier que le plus beau bâtiment du camp était la porcherie. C'était le seul bâtiment en dur . Je n'ai pas eu l'occasion de voir l'intérieur de la porcherie d'Esterwegen, mais j'ai vu celle du camp de Dannes-Cammiers.

Là, nous avons été requis pour décharger un camion de sacs de farine, que nous avons entreposé dans un coin de la porcherie.

C'est ainsi que j'ai pu voir furtivement les cochons. Certains étaient énormes, il y en avait des quantités, dans des stalles bien propres, ce devait être une porcherie modèle.

Dans une salle attenante, était installé un atelier de charcuterie. Un soldat allemand, en grand tablier blanc, probablement charcutier dans le civil, était occupé à faire des saucisses. Ces porcheries étaient destinées à améliorer l'ordinaire des gardiens du camp mais la nourriture des cochons était prélevée sur les rations des prisonniers, ce qui permettait d'avoir des cochons bien gras, pendant que les prisonniers mourraient de faim.

Ces porcheries existaient dans tous les camps et dans tous les cantonnements allemands. Je me demande si lors des procès pour crimes de guerre, il a été tenu compte de cette forme de crime. Je suis persuadé que les soldats qui s'occupaient des porcheries avaient la conscience tranquille. Ils étaient fiers d'avoir de beaux cochons. Ce qui se passait de l'autre côté des barbelés ne les concernait pas.

Et puis, " *Ils ne faisaient qu'obéir aux ordres* ".

Il y avait de multiples façons de tuer les prisonniers politiques. Ils étaient condamnés à être fusillés, pendus, décapités.

C'était la guerre, on pouvait considérer cela comme normal, cela se passait le plus souvent dans des formes légales après un jugement devant des tribunaux. Mais qui a pensé à cette forme d'extermination par cochons interposés. La nourriture qui pouvait maintenir les prisonniers en vie, était détournée pour nourrir les cochons.

Cette admirable organisation allemande qui veillait à améliorer l'ordinaire des gardiens allemands, pratiquait ainsi une forme d'anthropophagie indirecte. Plus, il y avait de cochons, et plus ils étaient gras, plus nombreux étaient les prisonniers qui succombaient de la faim. Qui a pensé à dénoncer cette forme de crime de guerre ?

## ***Le docteur René Dumont***

Le docteur René Dumont qui était avec nous à Esterwegen, m'a raconté après notre retour comment il a eu la vie sauve à Dachau.

C'était un chirurgien réputé sorti de l'U.L.B. ( Université Libre de Bruxelles ).

Il faisait partie de l'équipe du professeur Neumann qui pratiquait à l'Hopital Saint-Pierre de Bruxelles.

Lors de la guerre d'Espagne , René Dumont a rejoint l'équipe chirurgicale belge, créée par le Professeur Neumann qui s'est mise au service de l'armée républicaine espagnole. Cette antenne chirurgicale belge s'est distinguée par son efficacité et par le dévouement de toute l'équipe.

Le docteur René Dumont a acquis lors de cette guerre une grande expérience en soignant les nombreux blessés qui lui passaient par les mains.

Il a continué à se dévouer à Esterwegen, où il a parlé de son expérience durant la guerre d'Espagne, des nombreuses opérations chirurgicales qu'il a faites , parfois sous le feu de l'ennemi.

Quand le camp d'Esterwegen a été dissous en avril 1944, il fut envoyé à Dachau avec un groupe de prisonniers, dont la plupart n'ont pas survécu, tant les conditions de captivité y étaient épouvantables.

Il eut la chance d'être appelé par le commandant du camp, dont le cheval était atteint d'un furoncle. Il avait fait demander un médecin pour soigner son cheval. Le docteur Dumont fut désigné et devint le docteur attiré de ce cheval. Pour soigner cet animal, rien ne lui fut refusé. Il demanda toutes sortes de médicaments, des vitamines et de la nourriture, qui lui furent fournies sans compter.

Pour les prisonniers malades dans les infirmeries, il n'y avait pas de médicaments, mais pour le cheval du commandant on trouva tout ce qu'il demandait.

Cela permit à René Dumont de se nourrir, de reprendre des forces, et d'aider les malades grâce aux médicaments ainsi obtenus. On lui installa un lit dans l'écurie, qui était bien plus confortable que les baraques, il y avait des couvertures en suffisance.

Il resta près du cheval nuit et jour. Tant qu'il soignait le cheval, il ne manquait de rien.

Il ne fallait donc pas que le cheval guérisse trop vite, sinon, il risquait de perdre sa bonne place. Il fit en sorte que le cheval ne guérisse pas complètement, et qu'un furoncle remplace l'autre. C'est ainsi que grâce à ce cheval, René Dumont survécut à l'enfer de Dachau, et rentra après la libération dans un état relativement bon. Je l'ai revu quelques fois dans son cabinet de l'avenue Louise. Nous étions très heureux de nous retrouver, nous avons parlé de notre captivité à Esterwegen, des amis qui n'ont pas eu notre chance, et particulièrement de Jean Lagneau.

C'est lui qui m'a dit qu'il était persuadé que si Jean Lagneau avait survécu, il serait devenu un personnage politique de premier plan.

René Dumont exerça son métier de chirurgien, encore de nombreuses années.

Quand j'ai appris sa mort, j'en ai été très affecté, il n'était pas vieux, à peine la soixantaine. Il est certain que la captivité et les privations subies ont contribué à sa mort prématurée.

Il fut une des sommités de la chirurgie de Bruxelles, et jouissait d'une réputation méritée.

Je suis très heureux de l'avoir connu, j'éprouve une grande émotion à évoquer le souvenir de ce personnage qui fut un pur idéaliste. Il eut une vie riche et exemplaire.

Il n'a pas hésité à mettre sa vie en jeu pour prendre part aux côtés des républicains espagnols à la lutte contre le fascisme franquiste, soutenu par la droite réactionnaire du monde entier, alliée au fascisme de Mussolini et de Hitler, unis pour écraser la république espagnole.

Cette guerre fut pour les fascistes italiens et les nazis, une répétition générale.

La non-intervention des pays occidentaux, laissa les mains libres aux fascistes coalisés, qui purent ainsi écraser la république espagnole et aider à instaurer la dictature de Franco.

Après la défaite des Républicains, René Dumont rentra en Belgique et reprit son travail de chirurgien à l'Hopital Saint Pierre de Bruxelles. Là, il eut l'occasion de mettre en pratique, la précieuse expérience qu'il avait acquise dans les hopitaux de campagne.

En Espagne, il opéra le plus souvent sous la tente, au plus fort des combats, dans les pires conditions. Il fallait faire vite à essayer de sauver les blessés qui pouvaient l'être, ne pas perdre de temps avec les cas désespérés. Il fallait trier les blessés qui arrivaient du front. Certains avaient reçus des premiers soins par les ambulanciers, d'autres étaient sanglants, avec les blessures les plus diverses qu'il fallait traiter d'urgence. Les nombreuses interventions chirurgicales improvisées qu'il eut à accomplir durant la guerre d'Espagne, furent pour lui une école irremplaçable. Je me souviens d'une de ses conférences, il nous raconta une opération qu'il pratiqua à l'Hopital Saint Pierre après son retour d'Espagne.

Il s'agissait d'un accident de travail; un apprenti de quinze ans eut la main broyée par une machine, et fut amené d'urgence à l'Hopital.

Normalement, la seule chose à faire était d'amputer la main qui était réduite à un amas de chair sanguinolente, les os étaient broyés. A première vue c'était un cas désespéré, ce jeune garçon serait invalide à vie. Après un conciliabule, avec ses collègues, René Dumont proposa d'essayer de sauver la main, il serait toujours temps d'amputer si cela ne réussit pas.

Il fit faire un support pour y placer la main endommagée, et se mit à reconstituer la main, aidé de toute une équipe. Ils se relayèrent pendant des heures

Ils parvinrent à rassembler les os endommagés, les nerfs et les vaisseaux sanguins.

C'était une première, cela n'avait jamais été tenté, mais ils s'acharnèrent, le grand danger était l'infection possible, c'était un défi.

Ils tentèrent l'impossible, leur effort fut récompensé. Le jeune apprenti garda sa main, qui avait malgré tous les soins, perdu une partie de sa mobilité. Mais il avait ses deux mains, et c'était une grande victoire. Cette initiative de René Dumont et l'acharnement de toute l'équipe chirurgicale de Saint Pierre accomplirent ce miracle. Son expérience des blessures de guerre, lui permit de se spécialiser dans la chirurgie de réparation et la chirurgie esthétique.

J'ai tenu à raconter cette anecdote de la main sauvée, pour illustrer l'esprit de lutte du docteur René Dumont, qui lui fit tenter l'impossible. Un tel homme ne put que prendre une part active à la résistance contre l'occupant nazi, ce qui entraîna son arrestation et sa détention dans les camps de concentration.

Il eut la chance de survivre, et le bonheur de voir enfin l'écrasement des armées fascistes et nazies et la mort de leurs chefs Hitler et Mussolini, ainsi que la bande de fous sanguinaires qui avaient plongé le monde dans le plus grand bain de sang de l'Histoire.

## ***Les barbues***

Quand nous sommes arrivés à Esterwegen, il y avait des barbues et des moustachus. Nos gardes-chiourmes n'y prêtaient pas attention.

Il est probable que notre nouveau statut de prévenus politiques en attente de jugement, n'interdisait pas le port de la barbe. Les barbues de la baraque n°6, dont je me souviens étaient ; le major Cosse, mon voisin de table, un vieillard très digne qui portait un bouc et une moustache en croc, ce qui le faisait ressembler au bourgmestre de Bruxelles Adolphe Max.

Ce major Cosse était très faible, il faisait partie de la raffle des notables Francs-Maçons, arrêtés depuis très longtemps, et dont la plupart étaient au bout du rouleau. Je l'aidais comme je pouvais, tout comme les autres jeunes de la baraque. Il tenait à peine debout. Il ne pouvait plus marcher sans aide. Il ne parlait pas beaucoup, il n'en avait plus la force.

## ***Guy Hannecart***

L'autre barbu était un intellectuel qui d'après mes recherches s'appelait Guy Hannecart.

Il habitait Place Morichar à Saint-Gilles, tout près de mon dernier domicile.

Il avait une barbe superbe, blonde ou châtain clair, longue et étalée, à la manière de Léopold II.

Je crois me souvenir qu'il était avocat ou magistrat.

Il écrivait tout le temps, sur des feuilles de papier hygiénique que nous recevions, qui devenaient des carnets dissimulés dans des poches secrètes faites dans les hardes qui nous servaient de vêtements.

Beaucoup de compagnons de baraque écrivaient.

Ils utilisaient des mines de crayon fixées dans des supports de bois ou de métal fabriqués par d'adroits bricoleurs.

Ces " porte-mines" étaient rares et précieux pour les nombreux dessinateurs et écrivains dont certains de grand talent.

Lors des distributions de papier hygiénique, nous recevions des rouleaux de papier, parfois lisse, d'autres fois crêpé. Le papier lisse était précieux pour écrire ou dessiner. Les écrivains et les dessinateurs étaient toujours à la recherche de papier lisse en échange de papier crêpé.

C'est ainsi que j'ai sympathisé avec Guy Hannecart, à qui je réservais quelques feuilles de papier à chaque distribution, pour lui permettre d'écrire, quitte à me débrouiller pour mes besoins intimes.

Il écrivait des pièces de théâtre.

Nous eûmes l'occasion d'apprécier son talent, lors d'une des soirées que nous organisions certains soirs après l'appel.

Après toutes ces années, je ne me souviens plus des détails, mais c'était une pièce soi-disant radiophonique.

Pour créer l'ambiance, on avait éteint la lumière, et nous avons écouté dans l'obscurité et le silence une pièce d'une grande intensité dramatique, qui nous a tous émus.

Si je ne me souviens pas du contenu de la pièce, je me souviens par contre très bien de l'atmosphère et du silence qui régnait dans la baraque durant la prestation émouvante de Guy Hannecart.

C'était un moment de rêve et d'évasion, nous étions tous sous le charme, et quand on rétablit la lumière, le charme fut rompu, et nous retrouvions la triste réalité.

Guy Hannecart était encore à l'époque, l'un des plus valides parmi le groupe des Francs-Maçons, qui avaient déjà au moins deux ans de captivité au moment des faits que je décris, fin 1943 ou début 1944.

Guy Hannecart était souvent en compagnie de Luc Somerhausen, un autre personnage intéressant de la baraque n°6

## ***Luc Somerhausen***

Avant son arrestation, il travaillait, au service des comptes-rendus analytiques du Sénat, ce qui devait être une fonction importante.

Lors des conférences, il portait souvent la contradiction à Jean Lagneau et à Fernand Lecocq.

J'ai appris à son contact certaines notions de libre-examen.

Il participait aux colloques, et donnait des conférences.

Luc Somerhausen m'a fait comprendre qu'une discussion ne doit pas dégénérer en dispute.

Que chacun avait le droit d'exprimer son opinion et essayer de convaincre l'auditoire pour autant qu'il soit honnête et de bonne foi.

Que l'on soit d'accord ou non avec les arguments de son interlocuteur, il importait avant tout d'être courtois, d'avoir la politesse de l'écouter, de ne pas l'interrompre à tout propos et même de le remercier de l'effort qu'il avait fait pour essayer de vous convaincre.

## ***Le communisme***

Pour moi, c'était une révélation ! On était loin des discours politiques des communistes de l'époque.

Ceux qui osaient mettre en doute les mots d'ordre du parti, qui s'écartaient tant soit peu de la ligne politique, qui osaient parler des procès de Moscou, ne pouvaient être que d'infâmes salopards, des vendus, d'ignobles traîtres, des Trotskistes ( ce qui était l'insulte suprême).

Il n'était pas questions de débattre, de confronter les idées.

Il fallait obéir aux mots d'ordre du parti sans discuter.

Ce n'était plus un parti d'hommes libres, il n'y avait pas de libre arbitre. Les décisions du parti étaient indiscutables.

C'était l'apologie de Staline, le culte de la personnalité, le règne du sectarisme.

Ce parti qui à l'origine portait l'espoir d'une ère nouvelle pour la plus grande partie de l'humanité, qui voulait aboutir à la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Ce parti qui prônait l'abolition des privilèges d'une minorité de puissants qui possédaient tout, qui imposaient leur domination sur les peuples en maintenant la grande majorité dans l'ignorance et la superstition.

Les chefs des églises toutes-puissantes, au service des classes privilégiées dont ils étaient issus, menaçaient des feux de l'enfer, ceux qui osaient s'opposer à l'ordre établi, et promettaient le paradis à ceux qui se montraient soumis.

Pour mater ceux qui osaient réclamer plus de justice, et des conditions de vie plus humaines, il y avait l'armée de classe, dont les officiers, issus de la bourgeoisie et de la noblesse n'hésitaient pas à donner l'ordre de tirer sur les opposants.

La création du parti communiste, était l'aboutissement des luttes menées contre l'oppression souvent sanglante exercée par les forces de l'ordre au service des classes dominantes.

Ce parti qui a pris le pouvoir en Russie, à la faveur de la révolution d'octobre, a porté les espoirs des classes laborieuses du monde entier.

Il prônait la liberté, l'égalité et la fraternité, la fin des privilèges exorbitants d'un petit nombre de nantis et l'émancipation du peuple.

Tous ces beaux rêves, se sont écroulés quand ce parti est tombé sous le pouvoir de Staline et de ses complices.

La nouvelle classe de bureaucrates, au service de Staline, et maintenue à sa dévotion par la terreur, exécutait les ordres, ou disparaissait, victime à son tour de la machine infernale qu'elle avait aidé à instaurer.

C'est ainsi que Staline, aidé de ses complices a monté de toutes pièces des procès scélérats, approuvés et applaudis par les directions des partis communistes du monde entier. Ces simulacres de procès ont servis de prétexte à l'assassinat des chefs politiques et militaires qui auraient pu constituer un obstacle à la toute puissance de Staline. La presse communiste du monde entier reproduisait fidèlement les compte-rendus des procès staliniens, y compris les injures proférées contre accusés par le procureur Vinchinski.

La plus belle trouvaille de Vichinski a été " Les vipères lubriques " qui est resté célèbre.

Ce parti communiste, pour qui tant d'idéalistes ont sacrifié leur vie ou leur liberté était devenu sous Staline une nouvelle religion fanatique, qui a réinventé " l'inquisition ".

Tout ce qui pouvait menacer sa toute-puissance était impitoyablement éliminé.

L'assassinat politique était pratiqué sur une grande échelle.

Les " goulags " se sont multipliés sur toute l'immensité du territoire soviétique, des millions de citoyens innocents étaient réduits à l'état d'esclaves, et mouraient en masse.

La justice n'était plus qu'une parodie.

La liberté et la vie des citoyens dépendait de la " Troïka ", un tribunal composé de trois bureaucrates qui s'octroyaient le droit de vie et de mort, et dont la décision était sans appel.

Un ancien communiste m'a raconté l'anecdote suivante : un nouveau détenu arrive au goulag, ses compagnons de baraque lui demandent : A combien d'années es-tu condamné ?

Il répond : A dix ans.

Qu'as-tu fait ? Rien ! répond-t-il.

Tu mens, pour rien on ne reçoit que cinq ans !

## ***Les Francs-Maçons***

Ma fréquentation des Francs-Maçons et les quelques notions de libre-examen que j'ai acquises auprès de Luc Somerhausen, m'ont guéri à jamais du sectarisme. J'ai appris que celui qui ne partage pas mon point de vue, n'est pas pour autant le dernier des salopards ou la pire des crapules.

La fréquentation de l'Abbé Froidure, ou de l'Abbé Bourguignon, m'ont appris que les idéalistes ne devaient pas nécessairement être de gauche et bouffer du curé.

Que tous les prêtres ne sont pas nécessairement des suppôts du grand capital.

Que dans tous les milieux, et dans toutes les classes, il y a des idéalistes, des gens de coeur et de bonne volonté, avec lesquels il serait possible de s'entendre pour essayer d'améliorer le monde. Qu'il est inutile d'essayer d'imposer ses idées par la force, de " tuer les gens pour leur apprendre à vivre " .

Je constate qu'une fois de plus j'ai déraillé, qu'en décrivant Guy Hannecart, je suis passé à Luc Somerhausen etc...

## ***La barbe de Guy Hannecart***

Revenons donc à Guy Hannecart; il émanait de sa personne une force spirituelle, un dignité qui en imposait à tous, même aux gardiens qui ne l'ont jamais brutalisé que je sache.

Il peut paraître bénin ou puéril de parler de sa barbe, mais elle faisait partie de son personnage, elle lui donnait un aspect particulier et unique. Il imposait le respect par sa dignité et son allure.

Le docteur Degueldre le surnomma " L'Empereur à la Barbe Fleurie " .

Puis il y eut une inspection dans le camp par des officiers en uniforme spécial devant lesquels nos gardiens se faisaient tout petits. Je présume que c'étaient des S.S.

Ils nous firent mettre en rang pour l'appel, ils passèrent parmi nous et nous dévisagèrent.

Sans doute trouvèrent-ils que nous ressemblions encore à des hommes et non à des esclaves.

Ils donnèrent l'ordre à nos gardiens de nous raser, de supprimer les barbes et les moustaches.

Quand le major Cosse fut rasé, il pleura, sa barbiche et sa moustache lui donnaient fière allure, il avait une personnalité.

Sans sa barbe et sa moustache, il n'était plus qu'un vieillard effondré, quelconque, décharné, perdu dans la masse.

J'ai essayé de lui remonter le moral, je lui dit ;" Les poils ça repousse !, les boches sont foutus, ils reculent sur tous les fronts. Les Russes sont en train de leur flanquer la raclée. Les Alliés vont débarquer d'un jour à l'autre, nous rentrerons bientôt chez nous."

Il m'écoutait en hochant la tête, mais le ressort était cassé.

Pour Guy Hannecart , c'était plus tragique encore.

Sa barbe faisait partie de sa personnalité depuis sa jeunesse. Elle lui donnait un style.

Elle cachait sa maigreur, et quand elle fut coupée, il apparut un visage émacié, et un cou maigre et fripé. Il n'était plus " l'Empereur à la Barbe Fleurie " , il n'était plus qu'un détenu pitoyable, déguenillé et anonyme.

Comme Samson, dans la bible, dont toute la force résidait dans les cheveux, et qui devint faible comme un enfant quand Dalila les lui coupa dans son sommeil. Il m'a semblé qu'il en était de même pour Guy Hannecart, il me semble que sa vitalité et son énergie se trouvaient dans sa barbe. En la perdant, il perdit tout à coup sa superbe, son courage et sa volonté de vivre.

Guy Hannecart est mort, non pas de sévices corporels, ni de tortures physiques, il est mort de mort lente, épuisé par la faim, au cours d'une trop longue captivité.

Mais moi, je reste convaincu que ce qui lui a porté le coup fatal, c'était d'avoir perdu sa barbe, par ordre d'un fonctionnaire arrogant et stupide, qui pour affirmer la supériorité de sa race, voulait réduire les prisonniers à un troupeau anonyme de sous-hommes.

Ma description du camp d'Esterwegen et des personnages que j'y ai connus est forcément fragmentaire. Par moments il y avait jusqu'à 1.800 prisonniers Belges et Français.

Nous ne connaissions que nos compagnons de baraque, et surtout ceux de notre groupe.

Certains personnages m'ont marqué, je les ai décrits du mieux que j'ai pu, mais il y en eut tant d'autres, sans doute tout aussi intéressants que j'ai cotoyés sans les connaître.

## L'évacuation.

Nous fûmes évacués du camp d'Esterwegen en avril 1944.

Le camp était surpeuplé, les conditions de vie y étaient devenues insupportables.

Il y eut auparavant une première tentative d'évacuer une partie des prisonniers vers le camp proche de *Börgermoor*. Je ne me souviens plus très bien des détails de cet épisode.

L'abbé Froidure, dans ses souvenirs le décrit comme suit : *< Pourquoi ce transfert momentané d'une grosse partie du camp d'Esterwegen, de cinq à six cents hommes, dans un camp voisin, à Börgermoor entre le 8 février et le 8 mars 1944 ? Pourquoi ce passage dans ce même camp pendant quarante-huit heures d'une autre partie des détenus ? Mystère, nul ne peut en donner une réponse adéquate. Ce qui nous intéresse d'ailleurs, c'est l'état sanitaire, le soin des mêmes malades d'Esterwegen dans une autre résidence. En jetant un coup d'oeil sur le régime des malades de Börgermoor, le lecteur sera mieux à même de juger par lui-même des différences de soins, et pourra souligner du même coup, par comparaison, l'anarchie systématique du traitement des malades à Esterwegen >*.

<Börgermoor ou le camp n°1, est situé à 10 km à l'Ouest d'Esterwegen, le long du canal.

De dimensions réduites, il se compose principalement d'une allée centrale desservant douze baraques et des annexes, entourées d'un certain nombre de baraquements pour le personnel et les communs.

Dès l'arrivée, l'impression générale est meilleure que celle qui fut éprouvée en pénétrant au bagne d'Esterwegen. Ici, propreté du linge, de la literie, des baraques. Le régime alimentaire est sensiblement le même. Au début, pourtant, on l'a cru meilleur.

Ces jours fastes n'eurent pas de lendemain.

Les cuisiniers durent se méprendre sur le nombre de leurs clients et furent prodigues d'une excellente soupe aux pois. On en reçut même jusqu'à deux litres au même repas, et elle était d'une consistance telle que, refroidie elle se démoulait du bassin pour former un gâteau de pois.

Hélas ces beaux jours ne dépassèrent pas la semaine. Ensuite, on reçut parfois plus, parfois moins qu'à Esterwegen.

La baraque infirmerie du camp est spécialement avenante.

On y trouve des peintures, d'un goût assez discutable, conçoignons; des fleurs, des rideaux, du linoléum; des installations et des appareils sanitaires en ordre.

Bref, le jour et la nuit comparé au Revier Nord d'Esterwegen, etc.>

Marcel Cauvain dans ses souvenirs, décrit notre séjour à Börgermoor, et particulièrement son séjour à l'infirmerie et dit: *< C'était un mini camp, le camp n°1 de la région, c'est à dire un des tout premiers, sinon peut-être le premier camp de l'Allemagne nazie. >*

Il parle également de la soupe aux pois "à couper au couteau", mais il ajoute : *"Nous avons reçu une brosse à dents ( avec manche en bois ), et une paire de bretelles.*

*" J'étais allé à la revier pour quelques jours ( toujours pour mes ulcères ) et là, il y avait des lits émaillés blancs, avec des draps et une taie d'oreiller ( à carreaux bleus et blancs) et une table de nuit ! C'était ahurissant, après Esterwegen ! Ce n'était pas un camp destiné à notre catégorie de prisonniers.*

*Un " bobard " a alors circulé pendant quelques jours. Nous allions être déclarés et inspectés par la Croix Rouge Internationale ! Ce n'était, hélas, qu'un " bobard ", un de plus.*

*Quand nous sommes rentrés à Esterwegen, prélude à la liquidation du camp, je me souviens avoir été transpercé par le froid. Nous n'avions sur le dos que les lambeaux de chemise et la veste de toile.*

*Toujours à propos de ce retour; à notre arrivée à Esterwegen, ils nous ont entassés à environ 500 dans une baraque normale conçue pour 120 hommes. Il y en avait partout; moi j'ai dormi sur une table, mais il y en avait sous la table, sur les armoires, dans les lits évidemment, mais aussi sous les lits; il fallait regarder où l'on marchait pour ne pas écraser quelqu'un.*

*Le lendemain, nous avons été répartis dans les autres baraques. "*

Pour ma part, mes souvenirs de Börgermoor, ( en dehors de la mémorable soupe aux pois ) ,se limitent au défilé des prisonniers rentrant des tourbières, la longue bêche tranchante à l'épaule, fourbus d'avoir travaillé toute la journée dans les marais, à couper la tourbe.

Parmi eux, j'eus la surprise reconnaître un copain d'Anvers, membre du Jask, avec qui j'avais campé plusieurs années de suite dans les Ardennes, la dernière fois en juillet 1939.

Il s'appelait Jak'ske. C'était un grand et robuste gaillard, un sportif.

Il m'a reconnu également, mais nous n'avons pas eu l'occasion de nous parler.

Nous nous demandions tous les deux ce que nous faisons là.

Je l'ai retrouvé quelques années plus tard, me promenant sur la digue de Knokke.

Il avait l'air prospère. Il habitait Anvers, et était courtier en diamants.

Il m'a raconté les circonstances de son arrestation.

Il avait de faux papiers si bien faits que les Allemands ne s'en sont pas aperçus et l'ont pris pour un réfractaire au travail obligatoire en Allemagne.

Il s'est retrouvé à Börgermoor où il n'y avait que des détenus Allemands. A cette époque, pour combler les pertes subies sur le front de l'Est, les Allemands raclaient les fonds de tiroir. Ils mobilisaient tout ce qui restait d'hommes valides jusque dans les prisons et les camps de concentration. Il s'en est fallu de peu que ce jeune et solide gaillard, Juif et résistant, se trouve embrigadé de force dans l'armée allemande.

On m'a dit que c'est dans le camp de Börgermoor, que fut composé le " *Chant des Marais* " :

<< *Wir sind die moor soldaten, wir ziehen mitt den spaten .. In's moor...etc...>> ( Nous sommes les soldats des marais, nous tirons avec nos bûches...dans les marais... ) .*

Peu après notre retour à Esterwegen, nous fûmes appelés par groupes de cent.

Une fois de plus, l'organisation allemande était impeccable.

Nous avons reçu nos sacs numérotés, contenant les vêtements civils avec lesquels nous étions arrivés. Nous les avons mis avec grand plaisir, heureux de pouvoir enfin nous débarrasser de nos haillons crasseux et pleins de poux.

Du coup, nous ressemblions de nouveau à des hommes. Nos vêtements étaient beaucoup trop larges, ils flottaient sur nous. Pour moi, cela allait encore, je n'avais perdu qu'une dizaine de kilos durant les six mois de mon séjour dans ce camp.

A propos de poids, je dois signaler que nous étions régulièrement pesés par des infirmiers allemands qui passaient dans les baraques avec une bascule et notaient soigneusement notre poids, je ne sais dans quel but, cela devait faire partie du règlement ).

Parmi les hommes grands et forts, et ceux qui avaient déjà une longue captivité, certains avaient perdus plus de la moitié de leur poids. Il était inimaginable que ces vêtements étaient les leurs.

Ils ne savaient que faire pour les faire tenir, nous n'avions même pas un bout de ficelle. Les vêtements faisaient à nouveau la différence, les bourgeois se distinguaient des ouvriers, les riches des pauvres. Il y avait même parmi nous un agent de police de Lierre, en uniforme avec son casque blanc.

C'est ainsi que nous avons été embarqués et envoyés vers des destinations inconnues, au hasard de la place rendue disponible dans les prisons et dans les camps suite à la mobilisation des prisonniers allemands valides.

Il est probable que Marcel Cauvain dans ses souvenirs, ait raison quand il déclare : " *Début 1944, lorsque les autorités allemandes furent persuadées qu'un nouveau front allait s'ouvrir à l'Ouest, elles donnèrent aux chefs des camps et des prisons les instructions que l'on peut résumer en deux points :*

- 1 *En cas d'invasion de l'Allemagne, aucun prisonnier N.N. ne pouvait être libéré. Toutes les dispositions devaient être prises pour les évacuer vers l'arrière.*

- 2 *En cas d'impossibilité, ils devaient être " liquidés ". Cela bien entendu, nous ne l'avons appris qu'après la guerre. La dissolution du camp d'Esterwegen fut sans doute à l'Ouest la première application de ces consignes. Nous n'étions qu'à quelques dizaines de kilomètres de la Hollande et de la mer du Nord.*

*Un an plus tard, nous allions d'ailleurs une deuxième fois subir leurs effets. "*

*Les bobards circulèrent à nouveau, on parla beaucoup du camp de Sachsenhausen, mais au fond, personne n'en savait rien " . ( Marcel Cauvain ) .*

Nous sommes partis par le train, au départ de Papenburg, dans un wagon de voyageurs, accroché en queue d'un train normal. Nous avons traversé une grande partie de l'Allemagne.

Nous sommes passés par München-Gladbach en pleine nuit, les coulées des hauts-fourneaux illuminaient le ciel. Les bombardements alliés avaient fait des ravages, des quartiers entiers étaient en ruine, il ne restait que quelques pans de murs debout.

Mais les hauts-fourneaux continuaient à fonctionner.

Nous roulions vers le Sud - Est . Notre wagon a été décroché plusieurs fois.

Nous avons traversé Magdebourg, qui m'avait semblé une belle ville intacte. Plus nous roulions vers l'Est ou le Sud, moins nous voyions de traces de bombardements.

Nous sommes arrivés à Erfurt, puis à Arnstadt, et finalement à Ichttershausen, après plusieurs jours de voyage.

## ICHERSHAUSEN

L'arrivée à la gare d'ICHERSHAUSEN m'apparaît comme un scène d'opérette.

Il faisait beau et, la gare était toute fleurie.

Nous fûmes alignés en rangs et, un personnage incroyable, comme un bouffon d'opérette, fit son apparition.

C'était un géant obèse. Selon moi, il devait mesurer dans les deux mètres, et peser au moins cent cinquante kilos. Il passa devant nous, ses multiples mentons, ses bajoues et son énorme ventre tremblaient comme de la gélatine.

Il portait un uniforme de gardiens de prison avec des galons.

C'était le "Oberwachtmeister", le gardien chef.

A ses côtés se tenait un personnage en civil, raide de dos et du cou, sans doute un ancien militaire invalide, qui pouvait rappeler, la minerve et la classe en moins, Eric Von Stroheim, dans *La Grande Illusion*, le film de Pierre Renoir.

C'était le directeur de la prison qui resta impassible et silencieux. Le gros gardien galonné, demanda si quelqu'un parmi nous parlait allemand et voulait être interprète.

Je ne tenais pas à me faire remarquer ni le docteur Degueldre qui parlait allemand lui aussi.

Un Flamand qui s'appelait "Jann", qui faisait partie du groupe de l'Armée Blanche de Harelbeke, s'avança. Le gardien-chef lui demanda : " *Wehr sind sie ? ( Qui êtes-vous ? )*

Jann se redressa et proclama haut et fort : " *Wir sind Belgische Patrioten* " ( *Nous sommes des patriotes Belges* ).

" *Ach soh !* ", fit le gros gardien visiblement impressionné. Il nous tint un long discours, traduit phrase par phrase, par Jann, d'abord en flamand, puis en français. La connaissance de l'allemand de Jann, était fort limitée, et ses traductions en français plutôt fantaisistes.

Il improvisait, j'avais beaucoup de mal à garder mon sérieux.

Il nous informa de ce qui était " *streng verboten* " ( *strictement interdit* ).

Si nous respections le règlement, nous serions bien traités, dans le cas contraire, des sanctions seraient prises, et tout d'abord, la suppression du " *Groossse biefsteck* " du repas du dimanche.

Etant donné la corpulence du gardien-chef, son surnom fut vite trouvé, ce serait " *Gros Biftek* ".

En fait, le fameux " *Groooooosse bieftek* ", s'avéra n'être qu'une boulette de viande tout à fait ordinaire, mais en comparaison du régime alimentaire du camp d'Esterwegen, c'était un régal. Après cette réception sans aucune brutalité, nous fûmes conduits à la salle de douche. Nous avons été tondus, puis nous avons déposé nos vêtements bien pliés sur un banc, ensuite nous sommes passés devant un infirmier, qui nous a badigeonné les parties pileuses d'une crème brune, qui avait une odeur écoeurante, afin de nous débarrasser des poux.

Nous avons reçu un morceau de savon, et nous sommes restés longtemps sous la douche bien chaude à nous savonner pour faire disparaître cette crème malodorante.

Quand nous sommes revenus de la douche, nos vêtements avaient disparus. Ils étaient remplacés par l'uniforme de la prison.

Nous avions un pantalon et une veste d'uniforme de drap noir ou bleu foncé, qui selon moi devaient être des anciens uniformes de l'armée prussienne, teints. Ils étaient raccomodés par endroit, mais propres et chauds.

Ma veste avait un col debout comme les uniformes de l'armée allemande de 1914-18, les poches avaient été enlevées. Elle était faite de gros drap de laine et avait été réparée aux coudes. Comble de luxe, nous avions des camisoles et des caleçons longs en bon état, bien que réparés. De plus une chemise de grosse toile, sans col, fermée par un cordon, et de véritables chaussettes épaisses de laine, elles étaient bien un peu ravaudées, mais par rapport aux " *fusslappen* " ( *chaussettes russes* ) que nous portions à Esterwegen, c'était du luxe.

Je ne me souviens plus comment nous avons fait pour les tailles des vêtements, mais je suppose que ceux qui avaient des vêtements trop grands ou trop petits, les échangeaient entre-eux, comme cela a été fait à Esterwegen.

Finalement, nous sommes retrouvés propres, épouillés et chaudement habillés, presque élégants, chaussés de galoches avec des semelles de bois.

Ensuite, nous avons été répartis dans les cellules, dans un bâtiment récent, qui était une annexe à cette prison, qui comme je l'appris plus tard, était une maison de redressement pour jeunes délinquants. Ils y apprenaient un métier et étaient libérés à 21 ans. La prison avait été vidée récemment, les jeunes délinquants valides furent mobilisés, ne restaient que quelques jeunes réformés et quelques vieux communistes.

Il y avait assez de place pour nous ! Je fus mis dans une petite cellule au rez-de-chaussée près de la porte d'entrée. Elle avait environ quatre mètres de long, mais était très étroite.

Il y avait un mur rabattable fixé au mur d'un côté, une table rabattable fixée au mur d'en face. La cellule était trop étroite pour rabattre le lit et la table en même temps. Pour la nuit, il fallait remonter la table, et abaisser le lit.

Le matin, pour rabattre la table, il fallait relever le lit.

Il y avait également un tabouret, une petite étagère pour y mettre la gamelle, la cuiller et la cruche à eau. Dans le coin du fond, sous la lucarne grillagée, il y avait une planche scellée dans le mur pour y poser la bassine qui servait à nous laver, et à côté le "kübel" ( le seau hygiénique ).

Il y avait même un paravent pour cacher le seau et ménager notre pudeur, car les gardiens nous observaient de temps à autre par "l'oeil de Moscou" de la porte blindée.

Près de la porte, sur le mur de devant, il y avait un pot de fonte, comme sur les poêles de Louvain, qui devait servir en hiver à chauffer la cellule. Ce moyen de chauffage individuel était allumé et nettoyé de l'extérieur par des prisonniers chargés de l'entretien.

## **Le bonheur**

La cellule était propre, le sol en ciment était incrusté de petites pierres et brillait de propreté.

Après la promiscuité, la crasse, les poux, et les rats d'Esterwegen, cette cellule me paraissait un havre de paix et de bonheur. En comparaison du camp d'Esterwegen, c'était le " Hilton ".

Puis la porte de cellule fut ouverte pour nous servir le premier repas ; nous devions présenter le " schuusi " qui était un plat émaillé comme une grande assiette profonde d'une contenance de plus d'un litre.

Le préposé la remplissait à l'aide d'une grande louche c'était un " eintopf " ( plat populaire allemand ) qui était une soupe plus ou moins épaisse, contenant des légumes, selon la saison, des morceaux de pommes de terre, des pois ou des haricots, parfois on y trouvait de petits morceaux de viande.

Il n'y avait aucune comparaison avec le régime alimentaire d'Esterwegen. Là, les bidons devaient venir de la cuisine qui se trouvait du côté allemand, la soupe arrivait souvent presque froide. Ensuite, il fallait se mettre en rang pour la distribution, et souvent, la soupe était in mangeable.

A Ichtshausen, les repas nous étaient servis tout chauds dans la cellule, la nourriture était certes une nourriture de prison, mais en comparaison d'Esterwegen, c'était le jour et la nuit.

Et quel bonheur ! de dormir dans un lit, sur un matelas, avec un drap, une taie, des couvertures propres.

Dans le silence, enfin débarrassé des poux, qui me suçaient le sang, et dont les démangeaisons m'empêchaient de dormir.

Je n'étais plus obligé de me cacher le visage sous la couverture, de peur qu'un rat ne courre dessus

Pour notre groupe, qui avions été envoyés par pur hasard à Ichtshausen, qui était une prison normale et non un camp de concentration, nous ne pouvions pas nous rendre compte de notre chance. Nous ne connaissions pas le sort des autres groupes partis d'Esterwegen.

Nous l'avons appris lors de notre retour, en mai 1945, auprès des rares survivants.

Ce n'est qu'à ce moment là que nous avons réalisé, qu'en comparaison de ce que les autres prisonniers ont subi dans les différents camps, à Ichtshausen nous étions au paradis.

Les gardiens étaient pour la plupart des vieux, les quelques plus jeunes étaient des handicapés légers, boiteux, réformés de l'armée, mais jugés aptes à servir de gardiens de prison. Ils remplaçaient les gardiens valides mobilisés.

Les gradés étaient des gardiens de prison professionnels, trop vieux pour être mobilisés, et des pensionnés qui avaient repris du service.

La plupart d'entre-eux avaient travaillé toute leur vie dans cette prison.

Quelques-uns des gardiens portaient l'insigne nazi.

Entre-autres, un gradé, le petit " cognac " ( trois étoiles ), un quinquagénaire plutôt correct. Il portait l'insigne d'honneur qui distinguait les nazis de la première heure.

Nous apprîmes qu'il était mobilisé. Les classes âgées, qui avaient échappé à la mobilisation jusque là, devaient à leur tour rejoindre l'armée. Il crânait quelque peu, mais ne semblait pas très heureux.

Il y avait également quelques gardiens qui étaient des civils de la région, trop âgés ou inaptes au service armé. Ils étaient heureux d'être planqués dans cette prison, de pouvoir rentrer chez eux après le service.

A part un coup de gueule de temps en temps, ils nous laissaient tranquilles, nous n'étions pas brutalisés. Une seule fois, lors de la promenade du matin, un gardien particulièrement stupide, qui avait l'air d'un débile mental, s'est permis de frapper un détenu avec sa crosse.

Il s'est fait aussitôt vigoureusement sermonner par " Gros biftek ", qui nous tint un discours, traduit tant bien que mal par l'interprète. Il proclama de sa voix de stentor, devant les prisonniers et les gardiens, que nous étions sous sa garde, qu'il veillerait à ce que le règlement de la prison soit respecté. Les gardiens n'avaient pas le droit de frapper les détenus !

Tout manquement à la discipline devait lui être signalé, qu'il était seul à décider des sanctions éventuelles. Le gardien se le tint pour dit. A ma connaissance plus personne n'a été brutalisé. Si je rapporte cet incident, c'est pour témoigner de ce que tous les Allemands n'étaient pas des brutes sadiques.

Un homme comme " Gros biftek " qui était un gardien-chef professionnel, chargé de faire régner l'ordre et la discipline dans la prison, faisait son devoir.

Il observait le règlement, mais n'admettait pas qu'un gardien sous ses ordres se livre à des brutalités envers un détenu. Etait-ce parce que c'était contraire au règlement qui avait été établi bien avant la prise de pouvoir des nazis, ou parce qu'il avait le respect de la personne humaine. Peu importe; par son attitude, il a coupé court au comportement de cet abruti de gardien.

Je pense que la brutalité et le sadisme qui régnaient parmi les gardiens dans les camps de concentration, étaient des phénomènes contagieux.

C'était à qui serait le plus brutal, sans doute pour gagner les faveurs des chefs, et obtenir des promotions. Je pense que le recrutement des gardiens des camps de concentration devait se faire d'après des critères bien précis. Les hommes sains de corps et d'esprit étaient bien trop précieux pour servir de gardiens.

Pour ces tâches, les handicapés physique, les débiles mentaux, les psychotiques dont la place en temps normal aurait été dans les instituts psychiatriques, pouvaient suffire.

Les chefs et les gradés, devaient être choisis selon les mêmes critères, mais en plus, ils devaient être nazis, ce qui n'était pas contradictoire.

Il y avait des exceptions, comme le gardien Luxembourgeois à Esterwegen, qui m'a semblé mal à l'aise, quand il est arrivé. Je ne me souviens pas de l'avoir vu injurier ou maltraiter un prisonnier. Je me demandais comment cet homme, qui avait l'air civilisé, se trouvait parmi ces brutes primitives, qui prenaient visiblement plaisir à nous injurier de façon ordurière et de frapper à coups de matraque tous ceux qui passaient à leur portée.

La différence de traitement des détenus dans la prison d'Ichtershausen par rapport au camp d'Esterwegen, s'explique selon moi, par le fait que l'administration des prisons, existait bien avant l'arrivée au pouvoir des nazis.

Les règlements antérieurs au nazisme continuaient à y être appliqués, par des fonctionnaires du ministère de la Justice, qui n'étaient pas forcément des Nazis.

Il est vrai que beaucoup de fonctionnaires allemands se sont inscrits au parti nazi par pur opportunisme. Il est certain que sous le régime nazi les membres du parti étaient favorisés.

Celui qui refusait d'en faire partie était suspect selon le principe : " *qui n'est pas avec moi est contre moi* ". Il fallait du courage à un Allemand à ne pas se faire membre du parti, il pouvait perdre sa situation. Pour accéder à un poste officiel, il fallait être membre du parti.

C'est pourquoi je considère que tous les porteurs d'insignes nazis n'étaient pas nécessairement des Nazis dans l'âme.

Il en est ainsi dans tous les pays totalitaires, où les opportunistes accaparent les meilleures situations en se proclamant les plus loyaux serviteurs du régime. Il en était certainement de même sous Staline, où chaque apparatchik se proclamait plus communiste que les autres pour bénéficier des privilèges.

Il y a des opportunistes partout, ainsi je me souviens qu'après mon retour en 1945, j'ai été invité en compagnie de ma fiancée chez une de ses amies dont le mari s'était soigneusement planqué pendant la guerre. Il m'a montré sa carte du parti communiste. Je savais qu'il n'était pas communiste pour un sou.

Pour ma part, je n'ai jamais eu de carte d'un parti.

Il avait pris la carte du parti communiste par pur opportunisme, car " *On ne sait jamais* ".

Un gardien-chef professionnel comme " Gros Biftek ", continuait à exercer son métier de garde-chiourme sous le régime nazi, comme il l'avait toujours fait, peut-être encore sous le Kaiser Guillaume II, puis sous la République de Weimar. Il a peut-être continué à garder des prisonniers sous le régime communiste de la R.D.A. Les régimes passent, les prisons restent.

Les grands camps de concentration ont été construits après la prise de pouvoir de Hitler, pour y parquer les opposants au régime.

Les chefs de ces camps ont été choisis parmi les plus fanatiques des nazis. Ils s'arrogeaient le droit de vie et de mort sur les détenus. Ils n'étaient soumis à aucun règlement, ni tenus à rendre de compte à personne.

Plus tard, ces camps étaient de véritables usines de la mort, au nom des théories raciales, qui proclamaient la supériorité de la race germanique et sa domination sur toutes les autres races, destinées à être les esclaves des " *Surhommes* " ou à être anéanties.

Si j'insiste là dessus, c'est pour marquer la différence entre une prison normale où nous avons eu la chance de tomber, et les camps où ont été envoyés tant de nos camarades, et dont si peu ont survécu.

Toujours est-il que nous sommes arrivés à Ichtershausen en avril 1944 à une centaine, et qu'un seul de nos compagnons, l'un des frères Ploume de Verviers y est mort de la tuberculose.

Il fut emmené à l'hôpital, et quelques temps après, son frère fut avisé de sa mort.

Notre séjour à Ichtershausen dura un an, et il n'y eut que ce seul mort.

## *Schneider ( tailleur )*

Dès que je fus installé dans ma cellule, je reçus la visite d'un secrétaire, qui me demanda mon métier. Je lui répondis en allemand que j'étais " *Schneider* " ( tailleur ).

Il me demanda si j'étais " *Meister oder gezelle* " ( maître ou ouvrier )

A 22 ans , je ne pouvais pas prétendre être " *Meister* ". Je lui répondis que j'étais " *Gezelle* ", après quoi, je reçus la visite de " *l'Arbeitsmeister* " ( chef de travaux ).

C'était un gradé, à cheveux blancs, un homme énergique, déjà âgé, qui en temps normal, aurait été pensionné. Il portait une grosse moustache blanche à la prussienne. Je l'ai surnommé " *Bismarck* ".

Il me demanda mon nom. Je lui dis que je m'appelais " *Berman* " en prononçant *Bermann*.

Il me dit " *Dass ist doch ein deutscher name* " ( *Mais c'est un nom allemand* ).

Je lui dis : " *Ich bin Flame* " ( *Je suis Flamand* ). " *Ach ja ! Die Flamen sind Germanen . Wir sind landsleute !* " ( *Nous sommes concitoyens !* )".

Me voici donc naturalisé Allemand par " *Bismarck* ".

Il m'expliqua qu'il n'avait besoin que d'un seul tailleur , il avait désigné le " *Schneidermeister* " ( *Maître-tailleur* ) qui était mon voisin de cellule, un certain " *Jeß* " qui avait été tailleur avant d'être militaire de carrière.

Pauvre de lui ! Il a passé toute sa captivité dans cette prison, à réparer des vêtements civils, et à rafistoler les uniformes des gardiens et des détenus.

Pour utiliser mes compétences, *Bismarck* m'avait trouvé un autre travail, qui consistait à réparer des sacs de jute, provenant d'une entreprise de location de sacs aux fermiers des environs. Il m'expliqua que je devais découper dans les sacs les plus abimés, des pièces pour raccomoder les moins déchirés.

On apporta dans ma cellule une machine à coudre géante, comme je n'en avais jamais vu.

"*Bismarck*" m'en fit une démonstration. Le maniement en était simple, c'était le même principe qu'une machine à coudre ordinaire, sauf que la navette était différente. C'était une longue navette comme dans les métiers à tisser.

L'aiguille avait environ 10 cm de long, et en guise de fil, il y avait une grosse bobine de ficelle.

Cette machine était spécialement conçue pour piquer des bâches.

Elle fonctionnait grâce à une pédale, mais il fallait la lancer avec une poignée fixée à la roue de tête. Je fis quelques essais avec des morceaux de toile de jute, à la satisfaction de " *Bismarck*".

Il a apporté un grand sac de jute , bourré d'autres sacs . Il fallait séparer les meilleurs des plus abimés, les plier en deux tas. Cela faisait de la poussière.

Je reçus un balai et une ramassette, pour balayer après le triage, et en cours de travail afin que ma cellule reste propre.

En triant les sacs, je m'aperçus qu'ils avaient contenu du grain, et qu'il en restait dans les coutures, et surtout dans les coins.

Ces sacs avaient été réparés à maintes reprises. On s'était contenté de piquer une pièce sur les trous, sans les repriser, ce qui faisait que les réparations antérieures étaient devenues des poches pleines de grains.

Je commençais par retourner les sacs, et récupérer les grains accrochés dans les coutures, les coins et les poches. Dans les sacs les plus réparés, je ramassais parfois une pleine poignée de grains, dans d'autres seulement quelques grains, que je ramassais jusqu'au dernier.

Je devins expert en grains; le meilleur, c'était le froment, il y avait également des sacs ayant contenu de l'orge, de l'avoine et du colza.

Parfois, je tombais sur un lot de sacs ayant contenu des pommes de terre, où il n'y avait rien à récupérer. Je m'empressais de les réparer afin d'en recevoir d'autres. Je soufflais sur les grains pour éliminer la poussière, et je séparais les différentes sortes de grains.

Au début, je gardais les grains en bouche, afin qu'ils soient un peu ramollis, pour les mâcher.

Puis, je les laissais tremper la nuit pour les ramollir, et je les mâchais pendant la journée, entre les repas. Quand je n'avais plus de froment, je mâchais le seigle, et ensuite l'avoine qu'il fallait décortiquer avec les dents pour enlever l'enveloppe.

Cela faisait beaucoup d'efforts pour peu de chose. Je décortiquais l'avoine quand je n'avais rien d'autre. Le colza est une petite graine noire d'un goût affreux, mais cela contenait de l'huile. Je me forçais à croquer quelques grains de temps en temps, malgré le goût. Ce régime de grains, ajouté à la ration normale de la prison, me fit reprendre du poids.

La chance continuait à me sourire. Nous n'avions pas de miroir, mais je pouvais me voir dans la bassine qui servait à me laver. Je grossissais à vue d'oeil. J'étais gêné devant les autres détenus, qui n'avaient pas de grains à chiquer.

Il m'a semblé que certains détenus me regardaient d'un drôle d'air, le matin, quand nous sortions dans la cour, notre "kûbel" à la main, pour le verser dans une citerne sur roues. Ce n'était peut-être que mon imagination, mais j'avais mauvaise conscience d'être le seul à me nourrir de ces grains, et de ne pas pouvoir partager avec mes copains.

Cette affaire de sacs a failli me causer des ennuis. Quand il a commencé à faire froid, l'hiver 1944/1945, je me suis confectionné des chaussons avec de la toile de sacs, afin d'avoir moins froid aux pieds, j'ai cherché un peu avant de trouver la forme idéale, mais j'y suis parvenu.

J'ai piqué sur ma machine plusieurs épaisseurs de toile, entre lesquelles j'ai mis un bourrage obtenu en effilochant des fibres de jute, pour en faire une sorte d'ouate. J'obtenais ainsi une tige de chaussure matelassée que je cousais à l'arrière. J'y ajoutais une semelle également matelassée. J'obtenais ainsi une pantoufle confortable que je pouvais porter dans mes galoches. Puis je me suis souvenu des chasubles en papier tricotés à Esterwegen.

J'ai confectionné une chasuble en toile de sac, également matelassée, que je mettais entre ma chemise et ma veste. C'était une bonne isolation contre le froid. La meilleure que je pouvais faire avec les moyens dont je disposais. Puis j'ai pensé aux copains, et j'ai confectionné des pantoufles quand j'en avais l'occasion, en veillant à ne pas être observé par les gardiens. Le matin quand nous sortions pour la promenade, j'emportais ma paire de chaussons en la cachant sur moi. Je demandais au gardien de pouvoir "austreten" ( ce qui était le terme allemand pour dire qu'on voulait aller à la toilette. ). Je déposais ma paire de chaussons dans l'urinoir, puis je faisais signe à un copain, qui allait les récupérer. Je ne sais pas combien de copains ont profité de mes chaussures et de mes chasubles, mais un jour, un gardien trouva bizarre notre accoutrement.

Il le signala à " Gros Bifftek ", qui vint lui-même constater que les détenus étaient équipés de chaussons et de chasubles non réglementaires.

Evidemment, cela ne pouvait venir que de chez moi, j'étais le seul à disposer de sacs et d'une machine à coudre. Quand j'y repense, c'est comme d'une scène du plus haut comique, je revois ce géant obèse, qui devait peser trois fois mon poids.

Il me fit sortir des rangs, je me mis au garde-à-vous, devant lui avec mon petit mètre soixante, et mon air gamin.

Il se mit à crier, " *Es ist sabotage* ", parce que j'avais utilisé de précieux sacs de jute pour faire des chaussons et des chasubles.

C'était " *Streng verboten* ".

Je lui répondis en allemand que nous avions froid, et que je n'avais utilisé que des déchets.

Puis, il se mit à examiner mon travail. Il appela " *l'arbeitmeister*", qui trouvait que c'était bien fait, je les ai vus se concerter.

Je voyais bien qu'ils avaient du mal à garder leur sérieux. Moi-même je devais, me retenir pour ne pas pouffer de rire.

Finalement nous pouvions garder nos chaussons et nos chasubles. Je fus quand même puni, j'avais enfreint le règlement. On m'enferma dans un cachot sans lumière, au pain et à l'eau. Je ne me souviens plus combien de temps je restai dans ce cachot, un jour ou deux, puis je retournai dans ma cellule.

Parfois, les sacs n'arrivaient pas, alors, " *Bismark*" me donnait un autre travail.

Ma machine à coudre fut remplacée provisoirement par une presse à emboutir. Un technicien civil, vint placer une matrice de précision, dont la partie du bas était fixée par des boulons, et la partie supérieure fixée dans la partie mobile. La presse était actionnée par un levier qui allait de droite à gauche.

De la main droite, il fallait tirer le levier vers la droite, pour relever la partie mobile. De la main gauche, glisser la petite pièce de tôle découpée à l'emporte-pièce, dans une cavité de la matrice. Puis, pousser vigoureusement le levier de droite à gauche, ce qui faisait descendre la partie supérieure de la matrice dans la partie inférieure avec une pression énorme.

La petite plaque de tôle était transformée en bouton bombé, terminé de chaque côté par une languette. Ce bouton tombait dans une caisse placée sous la presse. Il fallait faire attention à retirer les doigts à temps, sinon ils pouvaient être réduits en bouillie.

Quand la matrice était dérèglée, les languettes n'étaient plus symétriques, les pièces inutilisables et jetées au rebut. Pour la nuit, le levier de la presse était enlevé, les gardiens craignaient sans doute qu'elle puisse servir à m'évader. Je me demande bien comment ? Il y avait une toute petite lucarne grillagée et inaccessible. Le soir, nous devions enlever la veste et le pantalon, les plier soigneusement, les mettre sur le tabouret les galoches par dessus. Le tabouret était placé à l'extérieur de la cellule pour la nuit.

Le matin, je rentrais le tabouret et le levier. C'était une lourde pièce de métal, je m'en suis servi pour dérégler la presse. Je faisais attention à ce que les gardiens ne me voient pas. J'ai donné quelques coups sur la partie fixe de la matrice avec le levier entouré de tissus et je suis parvenu à dérégler la matrice.

Les pièces sortaient déformées.

Le technicien ne s'en est pas aperçu tout de suite. J'avais eu le temps d'en faire plusieurs caisses. Il arriva dans ma cellule furieux, me traitant de " *dummkopf* " ( tête d'idiot ) Je fis l'innocent, je ne comprenais rien. Il me dit qu'à l'avenir, je devais vérifier les pièces moi-même, et le faire avvertir par les gardiens dès que je constatais un défaut.

Aujourd'hui, je me demande pourquoi j'ai pris tant de risques pour saboter le travail, alors que cette production n'avait pas de caractère militaire. Je ne voyais vraiment pas en quoi ces lampes de poche pouvaient avoir une importance sur l'issue de la guerre.

Peu après, j'ai appris par d'autres détenus, que c'était général. Chacun essayait de saboter tant qu'il pouvait.

Il y avait des activités diverses dans la prison. La plus importante, était la fabrication des lampes de poche plates de marque "Daimon" à trois couleurs. Les divers stades de fabrication se faisaient dans la prison.

Les presses à emboutir de différentes grandeurs, étaient réparties dans les cellules. Le technicien civil, fixait le "pensum", c'est-à-dire le nombre de pièces que chaque détenu était tenu de faire dans la journée. Les presses étaient munies d'un compteur qui fonctionnait à chaque pièce emboutie.

Le technicien qui plaçait les matrices, faisait une démonstration et fixait le "pensum".

Ce civil n'était pas un mauvais bougre, il fixait des quantités faciles à atteindre, surtout avec un peu d'astuce. Je vis qu'il y avait moyen de faire marcher le compteur, en glissant un morceau de tissu entre la machine et le compteur, et de marquer d'un seul coup, en tirant sur le tissu un grand nombre de points. Je n'avais aucune difficulté grâce à mon truc, à atteindre le "pensum" imposé et même à le dépasser, ce qui me valut une récompense.

Un jour, au cours de la distribution de soupe, je reçu un petit morceau de lard bouilli, un cube d'environ 5 ctm de côté. C'était tout blanc, pure graisse, sans le moindre bout de viande.

Cela m'a semblé le plus grand des délices. Je m'en suis régalé pendant plusieurs jours, ne grignotant que des petits morceaux à la fois, les laissant fondre dans ma bouche.

Je ne me souviens pas avoir mangé quelque chose d'aussi délectable de toute ma vie.

J'ai surpris une conversation entre le technicien civil et "Bismarck". Le civil disait que si on voulait un bon rendement des détenus, il fallait mieux les nourrir.

Cela ne coûterait pas cher, et il ajouta ; nous payons assez pour cela. " Bismarck " lui répondit, qu'il n'y voyait pas d'objection, mais que cela ne dépendait pas de lui, la cuisine n'étant pas de son ressort.

Il verrait ce qu'il pourrait faire.

Je suis convaincu que c'est grâce à l'intervention de ce technicien civil de la firme " Daimon " que notre régime s'est amélioré.

"Bismarck" vint dans ma cellule de plus en plus souvent, il me confiait toutes sortes de petits travaux, je me souviens qu'il m'a fait faire des housses de belle toile beige pour les valises du directeur. C'était des valises de luxe en cuir, pour lesquelles j'ai été chargé de faire des housses de protection afin qu'elles ne soient pas abimées pendant le voyage.

C'était un travail de précision, les housses devaient être parfaitement ajustées aux valises , avec une ouverture renforcée de cuir pour la poignée, et les coins également renforcés de cuir. J'ai fait ce travail à la perfection sans me presser, en me disant que le directeur s'apprêtait à vider les lieux.

" Bismarck " me félicita en disant " *sehr gut* " et me chargea de l'accompagner pour distribuer le travail aux détenus , selon leur métier.

En temps normal, cette prison était une maison de redressement. Sa fonction était d'apprendre un métier aux jeunes délinquants.

Il y avait des ateliers de menuiserie, de cordonnerie, de tailleurs, de serrurerie, une forge et que sais-je encore ? Il connaissait tous les métiers. De plus en plus souvent, il ouvrait ma cellule, et me dit d'un ton de commandement bref : " *Mittkommen* ", cela n'avait rien de méchant. C'était sans doute la façon normale pour un gradé prussien de s'adresser à un subordonné.

Je devais l'accompagner. Il me faisait porter dans une petite caisse spéciale munie de poignées, le travail destiné aux détenus disséminés dans différents bâtiments.

Cette prison était dans un immense domaine complètement entouré de murs. Le bâtiment principal était un ancien château orné d'armoiries qui ont semblé familières au Baron Albert Del Marmol. Il affirmait, que c'était les armoiries des Saxe-Cobourg-Gotha, les ancêtres des rois belges.

Tout l'espace entre les bâtiments, était un vaste potager cultivé par les détenus, il y poussait tous les légumes imaginables. Je suivais " Bismarck ". Devant les rangs de carottes, je me baissai et fis semblant d'arranger mes chaussettes.

J'arrachai rapidement quelques carottes, que je glissai dans ma chemise, après avoir enlevé la verdure. " Bismarck " n'était pas dupe, il faisait semblant de ne rien voir. Je l'accompagnais aussi dans les cellules des prisonniers allemands, où étaient installés des établis de serruriers, je ne pouvais pas parler aux prisonniers.

## ***Le vieux communiste allemand.***

Un jour, un vieux détenu me fit signe du poing levé pendant que "Bismarck" avait le dos tourné. C'était le signe antifasciste, je lui répondis de même, veillant à ce que "Bismarck" ne me voie pas. Une autre fois " Bismarck " vint me chercher pour l'accompagner dans la cellule d'un vieux cordonnier.

La cellule était dans un atelier parfaitement installé, avec tous les outils et fournitures. Les chaussures réparées étaient prêtes, je lui en remis d'autres à réparer.

J'ai eu l'occasion de lui parler à voix basse; il me demanda si " Tzahinn " était encore en vie. Je me demandais qui pouvait bien être ce "Tzahinn". Rentré dans ma cellule, je me creusais la tête, je me répétais " Tzahinn ? Tzahinn ? ", puis soudain, je compris; il s'agissait de Marcel Cachin, un vieux dirigeant communiste français.

En allemand, la lettre "C" se prononçait "TZ", et "CH" à peu près "HAH". Ce cordonnier était un vieux communiste allemand, qui se souçait du sort d'un vieux communiste français.

Chacune de ces "promenades" avec "Bismarck", était l'occasion d'arracher des carottes, et de ramasser les pommes tombées des nombreux pommiers qui bordaient les chemins.

"Bismarck" ne voyait rien, ou faisait semblant de ne rien voir. Rentré dans ma cellule, je m'empressais de laver les carottes jeunes et savoureuses que je grignotais avec délices. Les pommes tombées étaient véreuses, je ne faisais pas la fine bouche, je les croquais, peau, pépins et vers compris. Ce manège semblait amuser " Bismarck " qui m'avait à la bonne.

## **Le Salon**

Il m'emmena dans un grand atelier situé au dessus du garage, qui contenait un grand camion et une remorque, ainsi que des outils de jardinage, et divers appareils. Dans cet atelier, il y avait un mobilier de salon, deux fauteuils et un canapé, qui avaient connu des jours meilleurs.

Ce mobilier a dû être très beau, au siècle dernier, mais dans l'état où il était, c'était une pitié. Les ressorts étaient défoncés, le tissu élimé, la carcasse semblait en bon état.

"Bismarck" m'expliqua comment il allait le remettre à neuf avec mon aide. Je lui dis que je ne connaissais rien à ce travail.

Il me répondit : "*Du bist nicht dumm*" ( *Tu n'es pas idiot* ) et qu'il allait m'apprendre. C'est ainsi que je devins pour un temps, tapissier-garnisseur.

Il me montra comment utiliser les différents outils spéciaux, et le travail commença.

Tout d'abord il fallait dégarnir, enlever le vieux tissu sans abimer les accoudoirs de bois précieux, joliment sculptés. Ensuite il fallait enlever la toile blanche qui recouvrait le capitonnage qui était fait de crin de cheval sous lequel apparaissaient les sangles auxquelles étaient cousus les ressorts de cuivre en spirale dont beaucoup étaient défoncés et abîmés.

Pour finir, il fallut déclouer les sangles du fond et dénuder la carcasse, qui avait besoin de réparations. C'est un vieux prisonnier allemand , ébéniste, qui en fut chargé.

Avec mon aide, il remit en état les carcasses de ce salon, qui n'avait pas traversé les siècles sans dommage , "Bismarck" venait me chercher le matin après le cérémonial des "Kûbel" et la promenade.

Il m'emmena à l'atelier et, tout en travaillant, commença à me parler.

C'était comme à la prison de Saint-Gilles, il faut croire que les Allemands avaient besoin de parler à quelqu'un qui ne risquait pas de les dénoncer. Il me raconta qu'il avait trois fils dans la "Luftwaffe" ( Armée de l'air ), que le premier avait disparu au cours d'un raid sur l'Angleterre. Le deuxième était porté disparu sur le front de l'Est, et il était sans nouvelles du troisième.

Je n'allais quand-même pas m'apitoyer sur leur sort.

Au fond de moi, je me disais que c'était bien fait pour leur gueule.

Que si les Allemands n'avaient pas plébiscité Hitler, il n'aurait pas déclenché cette guerre, ils seraient encore vivants, ainsi que d'innombrables victimes dans les deux camps.

Je lui dis que tous les disparus n'étaient pas morts, qu'ils pouvaient être prisonniers.

Je lui dis qu'à la radio anglaise, on donnait les noms des prisonniers Allemands.

Cela ,il le savait, il avait déjà écouté mais en vain.

Entretemps, notre travail avançait, j'avais vite compris et je me débrouillais bien.

Nous avons remplacé les vieilles sangles par des neuves. Pour cela il fallait que l'un de nous tende la sangle avec une pièce spéciale, et que l'autre la fixe avec des clous de tapissier et un petit marteau spécial. Quand les sangles furent fixées, j'appris à placer les nouveaux ressorts avec une grosse aiguille courbe, enfilée d'une ficelle passée dans un bloc de cire.

## **Les tartines de Bismarck**

Bismarck s'absentait souvent, me laissant travailler seul.

Un jour, il déballa ses tartines, c'était du pain presque blanc, beurré et garni d'un hareng mariné.

Il sortit, laissant ses tartines déballées, j'en avais l'eau à la bouche, mais je n'osais pas y toucher.

Il ne m'avait pas dit que je pouvais les manger. Quand il revint, il vit que je n'y avais pas touché.

Il me dit de son air de commandement "*Mach dass es wegkommt!*" ( *Fais que ça disparaisse* ).

Je ne me le fis pas dire deux fois. Depuis ce jour, cela devint une habitude, il déballe les tartines garnies chaque fois d'autre chose, et sortait, me laissant seul pour manger à l'aise.

Je ne me souviens pas du temps que nous avons mis pour remettre ce salon à neuf, nous travaillions sans nous presser. Je souhaitais que cela dure le plus longtemps possible. J'avais le bon boulot, et je profitais des tartines.

Enfin, le salon fut prêt, les sangles et les ressorts étaient neufs, le rembourrage de crin était impeccable et recouvert d'une solide toile blanche neuve. Il ne restait plus qu'à faire le recouvrement.

C'est là que cela se compliqua.

Pour le recouvrement, nous avons des tentures de velours épais, d'un beau brun chaud, mais déteint par endroits. " Bismarck " était d'avis de placer le tissu comme il venait, sans se préoccuper des endroits déteints.

Je lui dis que je trouvais cela dommage. Tout le beau travail que nous avons fait allait être gâché. Nous avons assez de tentures pour éliminer les parties déteintes, que nous pouvions mettre au dos, et garder les belles parties pour le devant. Il était étonné, mais il me laissa faire, je lui fis un dessin.

Du canapé trois places d'un seul tenant, je proposais de faire un trois places, chaque place séparée par un passepoil de ce même velours, dans lequel passait une corde solide. En fixant cette corde sur la carcasse, et en serrant bien, on obtiendrait une séparation bien marquée qui semblerait voulue et non un raccomodage.

Cela permettrait de découper les pièces nécessaires, dans les parties non déteintes des tentures.

Pour les dossiers, j'ai dessiné des découpes géométriques qui ne nécessitaient que des petites pièces de tissus. Les bonnes parties des tentures piquées ensemble et achevées avec des boutons de même tissu, cousus très serrés, formeraient un capitonnage de fantaisie, et pas du tout une réparation.

" Bismarck " d'abord étonné, puis convaincu, approuva mon projet et me donna carte blanche.

On apporta une machine à coudre normale, une petite presse spéciale et des emporte-pièces pour faire des boutons, des ciseaux, une longue latte, un crayon de menuisier, du papier kraft pour les patrons, et je me mis au travail.

C'est vrai que je trouvais dommage , après tant de travail, de terminer ce salon, par un recouvrement de tissus en partie déteint, alors qu'avec un peu d'imagination, avec ce même tissu, il y avait moyen de faire quelque chose de beau. D'autre part, je voulais faire durer le plaisir.

Je voulais surtout continuer à profiter des tartines de " Bismarck ".

Et puis tant pis, c'est dans ma nature ! J'aime le travail bien fait !...

Ce fut un succès total, j'ai coupé et assemblé les pièces. " Bismarck " et moi, nous avons recouvert ce salon dans toutes les règles de l'art. Nous l'avons achevé avec un galon viel-or du plus bel effet fixé avec des clous dorés à tête bombée. C'était un vrai travail de professionnels.

Ce salon ancien , remis à neuf aurait pu être exposé chez un antiquaire.

Nous avons pris notre temps, tout en travaillant, nous avons des conversations

Il avançait tous les arguments de la propagande nazie ; l'humiliation du Traité de Versailles, la perte des colonies allemandes, l'Alsace-Lorraine retournée à la France. Les territoires d'Eupen-St. Vith peuplés en majeure partie d'Allemands, annexés par la Belgique. Les territoires de Dantzig occupés par la Pologne. Les Sudètes incorporés malgré eux dans la Tchécoslovaquie.

La propagande hitlérienne avait bien fonctionné. Il était parfaitement conditionné.

Il était persuadé que si Hitler avait attaqué et conquis l'Europe, c'était pour laver la honte du Traité de Versailles, pour délivrer les Allemands sous domination étrangère et aussi par mesure préventive, pour protéger l'Allemagne contre la menace des plutocrates et des bolchéviques.

Il répétait mot pour mot, les arguments de la propagande nazie. Les aviateurs alliés qui bombardaient l'Allemagne, étaient des gangsters, qui assassinaient les populations civiles innocentes.

Je l'écoutais, je ne pouvais pas ouvertement le contredire.

Néanmoins, je lui rappelai les attaques aériennes sur les populations civiles lors de l'offensive de mai 1940. La destruction de Rotterdam, le bombardement de Tournai, dans lequel je me trouvais. Je lui ai rappelé les communiqués triomphants lors des bombardements sur l'Angleterre.

Le terme " Koventrisiert " que la propagande nazie avait inventé pour désigner une ville entièrement dévastée par les bombardement aériens. Toutefois je ne voulais pas entamer une polémique avec lui, je me dis qu'il était imprégné par la propagande nazie, qui a su habilement exploiter le patriotisme allemand. Le ressentiment des Allemands contre l'humiliation de la défaite de 1918, et le " diktat " du Traité de Versailles étaient bien réels, et les sept millions de chômeurs ont largement facilité la prise du pouvoir des nazis.

D'autre part, il était facile pour les groupes de fanatiques; nationalistes et racistes, de rendre les Juifs responsables de tous leurs malheurs et du marasme économique dans lequel se trouvait l'Allemagne après la débâcle dur le front de l'Ouest en 1918.

Rosenberg, le théoricien nazi, exhuma de vieilles théories racistes, qui présentaient la race germanique comme supérieure aux autres races. Les nazis sont parvenus à inculquer à la jeunesse allemande embrigadée dans la " Hitlerjugend " qu'ils étaient des " surhommes " " *übermengen* " appelés à dominer les autres races, qualifiées d' " *untermengen* " ( les sous-hommes ).

Hitler avait promis de faire des Germains, un peuple de " Seigneurs " " *ein Herrenvolk* ".

Pour cela, il fallait réduire les autres peuples en esclavage.

Les peuples "inférieurs" devaient être anéantis pour créer l'espace vital "*lebensraum*" nécessaire à la race supérieure.

Ces théories de la supériorité de la race germanique, étaient bien ancrées dans les basses couches de la population, sensibles à la propagande nazie.

Plus ils étaient primitifs et incultes, plus ils étaient réceptifs à la perspective de devenir les maîtres du monde.

La caste militaire, toute puissante, lors de la prise de pouvoir des nazis, a laissé le champ libre à Hitler, ils l'aidèrent à reconstituer la grande armée allemande.

Il a su habilement exploiter leur esprit de revanche et leur peur du communisme.

C'est également par peur du communisme, que les grands industriels allemands comme Krupp, ont financé Hitler, et permis sa prise de pouvoir.

Les antifascistes allemands étaient divisés ; communistes et socialistes de toutes tendances, s'opposaient entre-eux et aux libéraux et chrétiens démocrates, qui constituaient la majorité au parlement.

Ils ne sont pas parvenus à s'entendre pour créer un front commun, et c'est ainsi qu'au lieu de barrer la route à Hitler, ils favorisèrent sa venue au pouvoir.

Peu de temps après, les plus connus d'entre-eux se retrouvèrent dans les camps de concentration de Dachau, de Buchenwald, et d'autres lieux.

Là, ils eurent le loisir de méditer sur l'unité d'action qu'ils avaient tous saboté.

Il ne leur resta plus qu'à constituer des comités de résistance clandestins à l'intérieur des camps.

Les nazis, qui au départ, étaient une minorité, avaient bien manœuvré.

Ils ont conquis l'Allemagne, par la terreur, la démagogie et la désinformation, et aussi grâce à la désunion des démocrates et les différentes factions antifascistes.

La propagande nazie dirigée de main de maître par Goebels, s'empara de tous les médias, et put ainsi exalter les sentiments patriotiques des uns, l'esprit de revanche des autres.

L'antisémitisme largement répandu tant dans le "Lumpenprolétariat" ( prolétariat des voyous ), que dans une certaine bourgeoisie bien-pensante et aussi dans le clergé réactionnaire, se donna libre cours.

Les bandes de S.A. et de S.S. se déchaînèrent, attirant dans leurs rangs les brutes sanguinaires, les criminels et les sadiques, qui dans un pays normalement policé seraient dans les prisons.

La police, sur ordre, abandonna la rue aux truands, et laissa s'installer la terreur. Comme toujours en pareil cas, la majorité silencieuse, fermait ses volets, ne voulait rien voir, rien ni entendre.

C'est toujours ainsi que les fascistes ont pris le pouvoir, soit par un coup d'état militaire, ou par la terreur inspirée à la majorité de la population, qui préfère perdre la liberté que la vie. << Les héros prêts à mourir pour la liberté sont rares ! >>.

Quand Hitler eut pris le pouvoir, il résorba le chômage par une politique de grands travaux.

Il lança la construction d'autoroutes, relança les industries lourdes, avec l'aide des capitaux allemands et internationaux. Il entreprit la reconstitution de l'armée, de l'aviation et de la marine, à la grande satisfaction des magnats de l'industrie et de la caste militaire, qui rêvait de revanche et de conquêtes.

Il n'est pas étonnant que la propagande nazie soit parvenue à convaincre la grande masse de la population allemande, que Hitler était leur sauveur.

Qu'il allait refaire de l'Allemagne une grande puissance, reprendre les territoires perdus, les colonies, et effacer l'humiliation du Traité de Versailles.

Quand Hitler déclancha la guerre, qu'il alla de victoire en victoire, il est certain que la majorité du peuple allemand était avec lui.

Les opposants les plus connus étaient dans les camps de concentration. Ce n'est que quand la victoire changea de camp, quand l'Armée Rouge se fut ressaisie, et infligea à l'armée allemande des défaites catastrophiques, qu'ils commencèrent à déchanter.

Quand la gigantesque industrie américaine se fut reconvertie et se mit à produire en masse l'armement et le matériel, qui servit non seulement aux alliés, mais aussi à renforcer l'armée russe, qui avait perdu des millions d'hommes et des masses de matériel lors des offensives allemandes de 1941 et 1942, et qui sans l'aide américaine risquait de s'effondrer.

Ce n'est que quand les forteresses volantes écrasèrent les villes allemandes sous les bombes, quand les vieux et les jeunes adolescents, presque des enfants furent appelés sous les armes, que la population allemande se rendit à l'évidence; la guerre était perdue.

Hitler a conduit l'Allemagne d'abord aux victoires, puis à l'inévitable désastre, mais personne ne pouvait broncher.

Le défaitisme était puni de mort. Il n'y avait plus aucune force organisée en Allemagne pour s'opposer aux nazis qui étaient parvenus à accaparer tous les pouvoirs.

Les Alliés ne laissaient à l'armée allemande encore puissante, d'autre alternative que la capitulation sans conditions, ou la poursuite insensée de la guerre.

Jamais ils n'ont déclaré qu'ils faisaient la guerre pour détruire le régime nazi et non le peuple allemand.

Pour Hitler et ses complices, la capitulation sans conditions ne pouvait signifier que la mort.

Ils savaient qu'ils auraient à répondre des innombrables crimes qu'ils avaient commis et ordonnés.

Pour prolonger leur vie, tapis dans leurs bunkers, ils appelèrent la population allemande à combattre jusqu'à la mort.

Ce n'est que le 10 juillet 1944, qu'eut lieu l'attentat contre Hitler.

La caste militaire allemande ne s'est décidée à éliminer Hitler que lorsqu'il devint évident que la défaite était inéluctable.

Cet attentat organisé par des officiers issus de l'ancienne caste militaire pour éliminer Hitler aurait pu abrégé la guerre, s'il avait réussi. Mais par hasard funeste, il échoua, et fut réprimé avec la plus grande sauvagerie.

Malheureusement, tant pour les Allemands, que pour les Alliés, et pour toutes les victimes, civiles et militaires qui périrent jusqu'à la capitulation de l'Allemagne le 8 mai 1945.

Le gardien-chef "Bismarck", était un Allemand moyen, qui avait subi la matraquage de la propagande nazie. Il avait sans doute, comme la grande majorité des Allemands, applaudi Hitler après les victoires de l'armée allemande quand elle avait conquis toute l'Europe, écrasé les armées adverses, ramené des millions de prisonniers, qui s'ils avaient la chance de ne pas être massacrés, étaient autant d'esclaves au service des maîtres allemands.

Puis le vent tourna, aux victoires succédèrent les défaites.

Le front de l'Est devint l'abattoir de l'armée allemande.

La propagande avait beau faire, les gens n'y croyaient plus.

Les villes et les usines allemandes étaient écrasées sous les bombes.

Les alliés de l'Allemagne se sont effondrés les uns après les autres.

L'armée roumaine a brusquement changé de camp, et s'est retournée contre l'armée allemande.

Les familles allemandes comptaient leurs morts et disparus.

Les armées russes avançaient, reprenaient leurs territoires perdus et découvraient avec horreur les atrocités commises par les troupes allemandes et leurs collaborateurs.

Ils furent à leur tour sans pitié pour les Allemands civils ou militaires tombés entre leurs mains.

A l'Ouest, le débarquement de Normandie avait réussi, les armées allemandes ne pouvaient plus contenir l'avance des armées alliées.

La France, la Belgique, la Hollande étaient libérées.

En Yougoslavie, Tito, aidé par les Alliés, a levé une armée de partisans qui bientôt devint une armée redoutable qui immobilisa 40 divisions allemandes. Finalement les Allemands furent chassés de Yougoslavie avec de lourdes pertes et au prix de nombreuses victimes tant civiles que militaires.

La Yougoslavie s'est libérée elle-même.

L'Allemagne était assiégée de toute part, les combats se déroulaient sur son territoire, réduit à ce qu'il était avant les conquêtes. La population ne demandait plus que la fin de cette maudite guerre, mais il n'y avait personne pour demander la paix.

Malgré moi, ce vieux "Bismarck" me faisait pitié.

Il avait cru au grand Reich allemand, qui devait durer mille ans.

Il avait partagé l'enthousiasme des victoires, et maintenant qu'il voyait arriver l'inévitable défaite, il était désespéré. Il voulait parler à quelqu'un, et moi je l'écoutais. Je ne pouvais pas me réjouir de ses malheurs, je ne pouvais qu'espérer pour lui comme pour moi, que cette tuerie cesse.

Je me suis rappelé les mots du gardien allemand de la prison de Saint-Gilles quand il m'a dit d'un air désolé : " *Wass kanns' du dafûr* " ( *qu'est-ce que tu y peux* ) quand je lui ai dit que j'étais Juif.

Il m'a donné une plaque " K " qui a fait de moi un catholique, ce qui m'a fait échapper à mon sort de Juif. Je me disais à mon tour qu'il n'y pouvait rien s'il était Allemand, qu'il a partagé l'enthousiasme des victoires, et que maintenant il était effondré devant l'inévitable défaite.

Je ne pouvais que penser comme le gardien de Saint-Gilles " *Wass kann's du dāfur* ", mais moi, je ne pouvais rien faire pour le faire échapper à son sort d'Allemand.

Quand la remise à neuf du salon fut terminée, nous étions fiers tous les deux.

Je retournai travailler dans ma cellule à raccomoder des sacs, et à grignoter des grains.

L'armée roumaine a brusquement changé de camp, et s'est retournée contre l'armée allemande. Les familles allemandes comptaient leurs morts et disparus.

Les armées russes avançaient, reprenaient leurs territoires perdus et découvraient avec horreur les atrocités commises par les troupes allemandes et leurs collaborateurs.

Ils furent à leur tour sans pitié pour les Allemands civils ou militaires tombés entre leurs mains.

A l'Ouest, le débarquement de Normandie avait réussi, les armées allemandes ne pouvaient plus contenir l'avance des armées alliées.

La France, la Belgique, la Hollande étaient libérées.

En Yougoslavie, Tito, aidé par les Alliés, a levé une armée de partisans qui bientôt devint une armée redoutable qui immobilisa 40 divisions allemandes. Finalement les Allemands furent chassés de Yougoslavie avec de lourdes pertes et au prix de nombreuses victimes tant civiles que militaires.

La Yougoslavie s'est libérée elle-même.

L'Allemagne était assiégée de toute part, les combats se déroulaient sur son territoire, réduit à ce qu'il était avant les conquêtes. La population ne demandait plus que la fin de cette maudite guerre, mais il n'y avait personne pour demander la paix.

Malgré moi, ce vieux "Bismarck" me faisait pitié.

Il avait cru au grand Reich allemand, qui devait durer mille ans.

Il avait partagé l'enthousiasme des victoires, et maintenant qu'il voyait arriver l'inévitable défaite, il était désemparé. Il voulait parler à quelqu'un, et moi je l'écoutais. Je ne pouvais pas me réjouir de ses malheurs, je ne pouvais qu'espérer pour lui comme pour moi, que cette tuerie cesse.

Je me suis rappelé les mots du gardien allemand de la prison de Saint-Gilles quand il m'a dit d'un air désolé : " *Wass kanns' du dafûr* " ( *qu'est-ce que tu y peux* ) quand je lui ai dit que j'étais Juif.

Il m'a donné une plaque " K " qui a fait de moi un catholique, ce qui m'a fait échapper à mon sort de Juif. Je me disais à mon tour qu'il n'y pouvait rien s'il était Allemand, qu'il a partagé l'enthousiasme des victoires, et que maintenant il était effondré devant l'inévitable défaite.

Je ne pouvais que penser comme le gardien de Saint-Gilles " *Wass kann's du dâfür* ", mais moi, je ne pouvais rien faire pour le faire échapper à son sort d'Allemand.

Quand la remise à neuf du salon fut terminée, nous étions fiers tous les deux.

Je retournai travailler dans ma cellule à raccomoder des sacs, et à grignoter des grains.

## ***La bâche***

Il faisait beau et sec, nous devions être fin juin ou début juillet 1944, quand " Bismark " vint me chercher à nouveau. Cette fois c'était pour faire une nouvelle bâche pour la remorque. Celle-ci était énorme, un vrai poids lourd. Elle devait avoir dans les dix mètres de longs, trois mètres de large, et plus de trois mètres de haut. Je devais reproduire la bâche abimée.

Il me montra des rouleaux de toile de bâche, et me demanda si je me sentais capable d'entreprendre ce travail .

Par ce beau temps, je préférais travailler dehors à l'air et au soleil plutôt que dans la cellule. Je lui répondis que j'étais incapable de manipuler les rouleaux de toile seul.

Il ma dit qu'il allait me donner deux hommes pour m'aider, et plus si nécessaire.

La bâche serait fabriquée devant le garage, sur le sol de béton bien nettoyé au préalable.

Il m'amena deux jeunes détenus pour m'aider, et me dit qu'ils étaient sous mes ordres.

J'ai pris les mesures et fait un plan sur papier, que je lui soumis.

Après avoir vérifié le plan, il me donna son accord.

J'ai commencé par découper avec de grands ciseaux les bandes de toile que mes deux aides déroulaient.

Je numérotais les bandes d'un mètre trente de large afin de pouvoir les assembler en bon ordre. Dans mes calculs, je devais tenir compte des coutures anglaises, des angles, des bords de dix centimètres en double, dans lesquels je devais fixer de gros oeilletons de cuivre.

Ceux-ci devaient correspondre à l'écartement des pièces métalliques prévues pour la fixation de la bâche. Après la coupe, venait l'assemblage. Au début tout allait bien.

Je piquais les bandes de toile sur la grosse machine à coudre, mais quand j'eus assemblé plusieurs bandes, cela devint de plus en plus lourd.

Mes deux aides avaient du mal à manipuler cette énorme masse de tissus.

Il fallait se rendre à l'évidence, il serait impossible d'assembler la bâche en une seule pièce. Je proposai à "Bismark" de faire l'assemblage en plusieurs parties, et finalement, d'assembler les différentes parties, avec l'aide de quatre hommes, ou plus si nécessaire.

Il trouva ma proposition logique, il me fit même un compliment en disant " *Du bist kein dummer kerl*" *Tu n'es pas un gamin idiot.*

Je prenais tout mon temps, mes aides ne se tuaient pas au travail. Nous n'étions pas pressés de terminer cette bâche.

"Bismark" venait surveiller le travail, voir si tout allait bien, à part de temps à autre, une aiguille cassée, il n'y avait rien à signaler.

Nous étions souvent sans surveillance, on en profitait pour cueillir des légumes et des pommes sur les arbres (elles avaient grossi et commençaient à mûrir, et n'avaient pas de vers).

## ***Le jeune Suisse***

Un de mes aides, un solide garçon d'une vingtaine d'années, m'intriguait. Je lui demandai pour quelle raison il n'avait pas été mobilisé.

Il me raconta son histoire. Il était de nationalité suisse et travaillait dans une ferme. Très jeune, il demanda en mariage la fille du fermier et fut agréé. Pour fêter dignement cet événement, on sacrifia un veau. C'était interdit. Un voisin, bon nazi, ou tout simplement jaloux, les dénonça à la police qui vint constater le délit. Le jeune marié fut arrêté, et étant mineur, il fut incarcéré à Ichtershausen.

Sa nationalité suisse, l'avait sauvé de la mobilisation. Il allait être libéré bientôt, il aspirait à retrouver sa jeune femme. C'était un brave garçon, il avait commis le "crime" d'avoir abattu un veau à l'occasion de son mariage.

Mon autre aide, était un petit délinquant, malingre et boiteux, et de ce fait il fut déclaré inapte au service militaire.

Pour terminer cette bâche, nous avons sué sang et eau. L'assemblage final a demandé l'aide de six hommes. Moi à la machine, et mes aides qui manipulaient sur mes indications cette énorme bâche, que je piquais point par point, avec l'encouragement de "Bismark", qui mettait aussi la main à la pâte.

Quand l'assemblage final fut terminé, "Bismark" apporta les outils spéciaux pour fixer les oeillets de cuivre tout autour de la bâche. C'était un travail de précision.

Chaque oeillet devait correspondre exactement à l'écartement de la pièce correspondante. "Bismark" faisait les marques, puis, d'un grand coup de marteau, je faisais un trou à l'endroit de la marque, à l'aide d'un emporte-pièce.

Ensuite, avec une presse à main, nous plaçons les deux parties de l'oeillet sur la matrice, le trou de la bâche entre les deux, et d'un coup de presse, j'écrasais le tout. L'oeillet était fixé à jamais.

Quand tous les oeillets furent mis et la bâche hissée sur la remorque, je constatai que le travail était parfait au millimètre près. "Bismark" était radieux, il me tapa sur l'épaule en guise de félicitations.

Pendant ces travaux, je bénéficiai de rations plus consistantes, j'avais un bonne mine qui contrastait avec celle de mes compagnons, enfermés toute la journée dans leurs cellules, à l'exception de la promenade du matin.

Je cherchais à m'informer sur l'évolution de la guerre. "Bismark" laissait parfois traîner un journal qui était une feuille locale. Je la lisais en son absence. C'était le " *Arnstadter Anzeiger*". Les annonces nécrologiques occupaient bien la moitié du journal. C'était toujours le même texte: " *Gefallen für Führer und Vaterland* " " Tombé pour le Führer et la Patrie".

Pour un petit journal local, ces centaines d'annonces nécrologiques, étaient la preuve des pertes énormes subies par les armées allemandes sur tous les fronts. Je jubilais de lire ces annonces. Les articles ne parlaient plus de victoires, mais des " retraites stratégiques sur des positions préparées à l'avance".

Il était aussi souvent question des " *Igelstellungen*" ( positions en hérisson", ce qui en clair signifiait, des forces allemandes encerclées.

Certains articles prédisaient la destruction de l'Angleterre par les " *Vergeltungswaffen*" ( les armes de la vengeance) qui allaient changer le cours de la guerre. Il s'agissait de V1 et puis des V2, décrites comme des armes terrifiantes contre lesquelles il n'y avait aucune parade.

" Bismarck" me disait souvent quand nous étions seuls, que nous ne connaissions pas notre chance d'être bien à l'abri dans cette prison, en Thuringe, alors que les soldats allemands tombaient en masse sur tous les fronts, et que tous les jours des civils étaient ensevelis sous les décombres des villes allemandes.

Je lui ai répondu que la guerre, c'étaient eux qui l'avaient commencée, et que quand poursuivre la guerre n'avait plus de sens, il fallait arrêter le massacre. Il ne répondait pas, il semblait d'accord avec mes arguments, mais il se taisait.

Peu après le 10 juillet 1944, l'échec de l'attentat contre Hitler provoqua un grand branle-bas. Il y eut des arrestations massives, de tous ceux qui paraissaient suspects, surtout de ceux qui dans le passé, s'étaient opposés aux nazis.

La prison se remplit. Nous dûmes déménager dans le "château", dans une grande salle commune, pour faire place aux nouveaux prisonniers allemands.

## ***Le château***

Pour moi, c'était un changement complet. J'avais passé quatre mois seul en cellule, où je me trouvais heureux après l'enfer d'Esterwegen.

Pour lutter contre la solitude, je chantais toutes les chansons dont je pouvais me souvenir.

Je récitais des poèmes, dont je connaissais tout un répertoire, y compris quelques-uns en flamand, que j'avais appris à l'école, et même en allemand que j'avais appris auprès des réfugiés allemands qui venaient à l'Unité.

Je m'étais habitué à la solitude et j'appréhendais la promiscuité.

Nous voilà donc installés dans le château. Le dortoir était une grande salle, avec des lits superposés par deux, des draps, des oreillers et des couvertures en suffisance.

Les "*kübel*" n'étaient plus nécessaires, il y avait des W.C. avec chasse d'eau. Si je me souviens bien, il y avait une table dans le dortoir pour les repas du matin et du soir.

Le repas était servi dans l'atelier, sur les établis des presses, alignées tout le long du couloir.

Tout notre groupe n'était pas dans le château, une partie des nôtres était restée dans le nouveau bâtiment. Ils travaillaient sur des machines outils provenant d'une usine bombardée.

J'ai aidé à transporter ces machines et à les installer dans une grande pièce en sous-sol, une ancienne buanderie. Pour supporter ces lourdes machines, il a fallu couler des dalles de béton. Cette salle est devenue une petite usine dirigée par un personnage en uniforme qui contrôlait la production. On y fabriquait des rondelles d'acier, d'environ 5 cm de diamètre avec un trou central de deux centimètres, fileté, pour y visser un perceur. L'extérieur aussi était fileté pour être vissé dans un obus.

Abel Dutoit travaillait sur une presse énorme, actionnée par un moteur, qui servait à emboutir les rondelles, qui ensuite étaient tournées, puis filetées, et contrôlées à chaque opération. Marius Cauvain travaillait sur un tour à fileter. A chaque coup de presse, le bâtiment tremblait, les tours faisaient un bruit de fond, le travail dans cet atelier était pénible.

Abel Dutoit se débrouilla à maintes reprises pour saboter la grosse presse. Il comprenait l'allemand, il faisait l'idiot, il n'était jamais pour rien dans les pannes qui immobilisèrent toute la production.

Pour les vieux et les plus faibles, il y avait une autre activité; les "aiguilles". On apporta des petites caisses d'aiguilles en vrac qui avaient subi une première opération. Cela se présentait comme une double aiguille attachée par la tête, le chas était fait. Il fallait enfiler les aiguilles semi-finies sur une fine lamelle d'acier, une dans chaque chas, et replier la lamelle afin que les aiguilles tiennent. Elles étaient prêtes pour le finissage, le chromage et le polissage. Il y en avait de toutes les grandeurs, depuis de très fines, jusqu'aux aiguilles à repriser. Il fallait avoir une bonne vue pour enfiler les fines aiguilles..

C'était un travail facile, qui se faisait assis, ce qui convenait bien pour les vieux et les invalides.

Pour "Bismarck", tout le monde devait travailler; il trouvait du travail pour tous, vieux, malades et invalides compris.

C'était une fabrique d'aiguilles des environs, qui se constituait un stock, grâce au travail des prisonniers. Les aiguilles sont une marchandise non périssable, de haute valeur marchande, sous un très faible volume, qu'il sera facile d'écouler après la guerre dans toute l'Europe ou dans le monde entier.

Le travail d'esclave des détenus ne sera pas perdu pour tout le monde.

Combien de fortunes allemandes se sont bâties de la sorte ?

Il en était de même des lampes de poche, fabriquées en quantités énormes à Ichtershausen, qui se sont vendues après la guerre dans les grandes surfaces en Belgique et sans doute ailleurs.

Qui s'est préoccupé de savoir dans quelles conditions elles ont été fabriquées ?

Le patron de la firme Daimon, avait sans doute bonne conscience, il ne faisait que confier le travail à la prison, qui lui livrait les lampes terminées. Il pouvait même prétendre qu'il n'était pas nazi.

Bien sûr, ce n'était pas lui qui nous avait arrêtés, mais il profitait de cette main-d'oeuvre quasi gratuite pour s'enrichir. Combien y en eut-il comme lui ?

Puis ce fut la période des filets de camouflage, on nous apporta des boules de ficelle de mauvaise qualité, c'était rêche et peu solide, et un outil de bois en forme de navette. " Bismarck" nous montra comment nous en servir pour faire des filets pour les casques. C'était facile, une fois qu'on avait saisi le truc. Le "pensum" imposé était trop élevé, seuls les plus habiles pouvaient y arriver. Les vieux et les plus faibles ne pouvaient pas atteindre la production exigée. Ils furent menacés de la suppression d'une partie de leur ration.

Alors les plus valides donnèrent une partie de leur production, afin que tout le monde ait le même nombre de filets.

"Sabotage"! Cria le gardien-chef, ce n'était pas normal que nous ayons tous la même production. Il y avait des meneurs parmi nous, des syndicalistes.

Si nous ne les dénonçons pas, il y aura des punitions collectives.

Le docteur Degueudre, que les gardiens appelaient "Herr Doktor" intervint. Il expliqua qu'il ne s'agissait pas d'organisation ni de syndicalisme, mais simplement d'un geste de charité des plus valides, qui voulaient éviter des sanctions aux plus faibles qui ne parvenaient pas à atteindre le "pensum". Le gardien-chef admit les arguments du docteur. Néanmoins, il interdit cette pratique.

Il instaura un système de récompense qui consistait à donner du tabac à chiquer à ceux qui faisaient leur "pensum", et à ceux qui le dépassaient.

Pour les fumeurs, c'était une aubaine, et surtout pour les mineurs qui avaient l'habitude de garder en bouche un bout de chique quand ils étaient au fond. J'ai essayé de chiquer, cela avait un goût exécrable, je donnai mes chiques aux mineurs français qui s'en trouvèrent ravis.

Après avoir été chiqué, le tabac était séché, roulé dans un bout de papier. Cette "cigarette" passait de bouche en bouche, dans le W.C. du dortoir, ce qui a dû favoriser la contagion de la tuberculose, dont plusieurs d'entre-nous étaient atteints.

Pour moi qui étais non fumeur, c'était incompréhensible, mais j'ai vu à maintes reprises, des fumeurs, donner leur pain pour une cigarette. J'ai vu ces trafics à Esterwegen.

Nous avons reçu une fois une distribution de tabac, pas grand-chose, une grosse pincée chacun. Cela a suffi pour qu'aussitôt un trafic s'installe. J'ai assisté à un échange à travers les barbelés séparant nos baraques de celles des Allemands. Le prisonnier Belge tendait sa tranche de pain, l'Allemand sa cigarette, chacun se méfiant de l'autre, ne lâchant son précieux bien qu'en étant en possession de la contrepartie.

Il est arrivé que l'un des deux lâchait son bien trop tôt, alors, adieu cigarette ou pain.

Depuis ce temps là, je suis un farouche adversaire des fumeurs, qui non seulement s'intoxiquent eux-mêmes, mais qui empoisonnent leur entourage. Je trouve criminel, alors qu'il ne fait plus de doute pour personne que le tabac est nocif, au même titre que d'autres drogues interdites, de tolérer que par une publicité envahissante et sournoise, qui coûte des millions, on incite les jeunes à fumer. Combien de prisonniers ne sont pas revenus, car ils se sont privés de manger pour fumer, et que cela a hâté leur mort.

Finalement notre vie de château s'est bien déroulée. J'avais retrouvé Marcel Cauvain, de Wasmuël, le plus jeune de notre groupe, il avait 17 ans lors de son arrestation. Le docteur Degueudre de Pépinster, son compagnon Henri Merland d'Ansival, Joseph Malherbe de Nessonvaux, le Baron del Marmol, également de la région de Verviers.

Plusieurs Liégeois; le peintre-dessinateur Moyenzo, qui devait être archéologue ou historien, je ne sais laquelle de ces activités était sa profession et laquelle son violon d'Ingres, toujours est-il qu'il excellait dans les deux. Un autre dessinateur, également Liégeois, était mon voisin de lit; Marcel Darimont, un petit homme dynamique et spirituel, qui racontait très bien, le soir à voix basse pour ne pas déranger les autres. Il faisait partie du même groupe que Moyenzo.

## *L'apparition*

Dans le dortoir, il y avait aussi Charles Defraicheux, enseignant à l'Institut Agronomique de Gembloux, un homme affable et de bonne compagnie.

Il était fier de son aïeul le poète Defraicheux, un auteur populaire Wallon, qui a créé des chansons folkloriques renommés comme : "*Il p'ti banc*", "*Lei'm ploré*" etc...

Defraicheux était croyant et devait vivre une période de mysticisme. Une nuit , je me levai pour aller à la toilette. Il était à genoux, en prière, en extase, les mains jointes.

Il me dit tout bas; " *Je vois la Vierge ! Regarde !* "

Moi, je ne voyais rien. Il est vrai que dans mon éducation, la vierge Marie n'avait aucune part. Je n'étais pas touché par la grâce divine. J'étais un mécréant, indigne d'une apparition.

## *Les Français*

Parmi les Français qui étaient avec nous au château, il y avait Henri Ducatel de Lens, près de Lille, un mineur du groupe des F.T.P. ( Franc-Tireurs- Partisans ).

C'était un joyeux drille, plein d'humour. Un autodidacte, une encyclopédie vivante.

Abel Duthoit, un chef F.T.P. d'Arras qui est devenu un homme politique après son retour.

Emile Fournier, que nous appelions "Mimile de Mareuil" était un garçon timide. Il faisait partie également du groupe F.T.P., spécialisé dans les sabotages. Mimile était pessimiste, il ne se voyait pas rentrer chez lui.

Il était persuadé que les Allemands allaient nous "zigouiller". Il broyait du noir, nous nous efforcions de lui remonter le moral.

Tout en travaillant sur ma presse, il m'arrivait de fredonner. Je me mis à faire une petite chanson sur l'air de "Allons à Messine pêcher la sardine". Pour ceux qui ne connaissent pas cette chanson estudiantine, les paroles sont assez osées, même franchement cochonnes.

Mais la musique en est très entraînante. Chaque fois que j'avais terminé une strophe, j'allais la chanter à voix basse au docteur Degueuldre dont la presse était placée près de la mienne. Il se tordait de rire, j'en conclus que ma chanson était bonne, et qu'elle amusera les copains.

J'intitulai ma chanson " Ah sacré Mimile" , le refrain était: Ah sacré Mimile...Mimile...Mimile...Ah sacré Mimile...le coq de Mareuil !

Les paroles étaient les suivantes :

Depuis que Mimile a quitté son patelin...  
Les filles de Mareuil se meurent de chagrin...  
Refrain : Ah sacré Mimile...Mimile...Mimile...etc...  
Pour se consoler...attendant son retour...  
Avec les Fridolins s'en vont faire des p'tits tours...  
Refrain...  
Les Fritz sont partis, et les Américains...  
Sont venus consoler...les filles du patelin  
Refrain...  
Quand Mimile rentrera au pays de Mareuil...  
Alors mes amis, vous parlez d'un accueil !  
Refrain...  
Monsieur le Maire et les pompiers...  
Rendront les honneurs, tout le long du quai...  
Refrain...  
Les filles du pays... frémissant de joie...  
Recevront Mimile en lui ouvrant...les...bras !  
Refrain...  
Et notre Mimile ne perdant pas de temps...  
Se mettra au boulot pour le ...repeuplement !  
Ah ! Sacré Mimile, Mimile, Mimile...etc...

Cela se passait à la fin de l'année 1944, nous préparions une fête pour célébrer la Noël, ou le nouvel an. Je gardai ma chanson secrète pour la chanter à l'occasion du cabaret-théâtre que nous avions préparé, chacun y allait de sa petite chanson. Seuls quelques copains étaient au courant de la mienne, afin qu'ils puissent reprendre le refrain en chœur.

J'avais fait une autre chanson sur un air connu, où je me moquais des gardiens, et où je taquinais certains d'entre-nous, entre-autres "Arsène", un paysan flamand, cultivateur de tabac.

Moyenno l'avait surnommé " l'homme de Cro-Magnon". Il parlait un patois flamand, tellement archaïque, que même les flamands, ne le comprenaient qu'à grand-peine.

Je cherchais toujours des têtes de turc, pour faire rire les copains, mais ce n'était pas bien méchant. Je ne me souviens plus des autres chansons, mais l'une d'elles était faite sur un air de marche scout, où je m'efforçais de remonter le moral défaillant de certains d'entre-nous.

Le refrain en était :

Il ne faut pas s'en faire, braves compagnons !  
Bientôt sonne l'heure de la délivrance...  
Il ne faut pas s'en faire, braves compagnons !  
Bientôt sonne l'heure de la libération !...

Je ne me souviens pas des couplets, cela ne devait pas être bien terrible, mais j'avais un bon public et je fus largement applaudi.

De toutes les chansons que j'ai faites, "Sacré Mimile" fut le plus grand succès dans ma brève carrière de chansonnier.

Henri Merland nous chanta de sa superbe voix de baryton, "Les cloches de Corneville" et, "La fille de Mme. Angot".

Hypolite Avoine, également du groupe F.T.P., un grand jeune homme, beau comme un jeune premier. Il avait une voix suave comme Tino Rossi. Il chanta "Mon village au clair de lune".

Le docteur Degueldre chanta " Le chameau s'en fout" ainsi que le "Le pou et l'araignée", il eut son succès habituel.

Je ne me souviens pas de toutes les prestations, mais il y en eut pour tous les goûts.  
Ce fut une soirée mémorable, lyrique et humoristique.

Nous faisons des lampes de poche. Chacun sur sa presse emboutissait une pièce différente, nous étions gardés par un seul gardien, souvent le même, un petit vieux inoffensif.

Il s'installait dans son coin à lire son journal et nous fichait royalement la paix.

Le docteur Degueldre était devenu en quelque sorte son ami. Il est parvenu à l'apprivoiser et même à subtiliser son journal de temps à autre. Le soir après le repas, dès que le gardien nous eût enfermés, nous traduisions le journal pour les copains, à tour de rôle, le docteur Degueldre et moi, les articles les plus intéressants. D'après les communiqués et les villes citées, nous pouvions suivre l'avance des Alliés et la retraite des armées allemandes.

On s'est tous bien amusés quand j'ai traduit le reportage d'un correspondant de guerre allemand sur le front de l'Est.

Il décrivait une ruse des Russes qui avaient disposé un rassemblement de tanks, qui avaient subi l'attaque allemande.

Les tanks étaient détruits, et tout le terrain labouré par les bombes. En approchant; ce correspondant allemand constata à sa grande surprise, que c'étaient de faux tanks, une carcasse de bois sur laquelle était tendue une toile camouflée, le canon était un tuyau de tôle. De loin, c'étaient des copies conformes des modèles de tanks russes.

On se tapait sur les cuisses, à l'idée que les avions de la "Luftwaffe" avaient déversé leurs bombes sur de faux tanks.

J'avais déjà entendu parler de telles ruses, les Allemands avaient disposés de faux avions sur un terrain en Belgique.

Mais la R.A.F était bien renseignée et a bombardé les faux avions ...avec des bombes de bois !  
Si c'est vrai, c'est un bel exemple de l'humour anglais.

Puis, il y eut l'offensive de von Runschedt dans les Ardennes, les Allemands relevaient la tête.

Les journaux annonçaient triomphalement l'avance des blindés allemands.

Ils allaient bientôt prendre Liège et Anvers et, grâce à leurs nouvelles armes, rejeter les Alliés à la mer. Pour moi, c'était impossible, l'armée allemande était en pleine retraite sur tous les fronts.

Elle se désagrégeait sous les coups des armées russes à l'Est, et les débris refluaient, vers les anciennes frontières allemandes. A l'Ouest, les Alliés, aidés des résistants, avaient chassé les Allemands des pays occupés. L'Allemagne était assiégée de toutes parts, pilonnée sans cesse par les avions alliés, contre lesquels ils ne pouvaient plus opposer de résistance efficace.

L'aviation allemande était quasi anéantie et ne disposait plus de carburant.

Lancer une offensive en plein hiver, dans de telles conditions, était insensé et suicidaire.

Pour moi, c'était le dernier baroud d'honneur.

Bientôt les journaux se firent moins triomphants, l'offensive des Ardennes avait fait long feu. Les troupes d'élite allemandes lancées dans cette bataille, étaient anéanties, et les armées Alliées se préparaient à porter le coup final à l'Allemagne de Hitler.

Les Allemands savaient que la défaite était imminente, que les derniers combats auraient lieu sur le territoire allemand .

Notre vie de château continua ainsi jusqu'à fin mars, début avril 1945.

Puis, tout à coup, il y eut un grand branle-bas. " Nous partons ! " " Vers où ? ". Les bobards circulent, on parle d'une prison. On verra bien !

Admirable organisation allemande ! On nous remet nos sacs contenant nos vêtements civils en échange de nos uniformes. Nous voilà une fois de plus métamorphosés

Mes souvenirs de notre première évacuation de la prison d'Ichtershausen me semblant imprécis, j'ai demandé à Marcel Cauvain de me décrire sa version des faits, et voici ce qu'il écrit :

## *Erfurt*

<< Je ne me souviens plus comment nous avons gagné la gare d'Erfurt, mais je nous revois dans notre wagon, un wagon ordinaire, avec nos gardiens, sur une voie de garage surplombant les rues du quartier.

Juste à côté de nous, un train militaire avec des blindés, des canons, des mitrailleuses anti-aériennes avec leurs servants ne nous inspiraient pas confiance, c'était un voisinage malsain.

Nous avons attendu des heures. Vers le soir, après s'être fait un peu prier, notre ami Français Paul Avoine nous a chanté : " La chapelle au clair de lune ". Avec un nom pareil, il avait une voix d'or ( dans le genre Tino Rossi ).

Les gardiens le regardaient et écoutaient, ahuris. Il avait fini de quelques minutes quand retentirent les trois coups de sirène de pré-alerte. L'alerte n'a jamais été sonnée ( ils n'en ont pas eu le temps). Immédiatement, deux avions lancent des fusées éclairantes prélude à la première vague de bombardement.

Je vois une bombe éclater sur un carrefour voisin, ça devait être un petit calibre.

Les servants du train militaire disparaissent. Ouf ! Ils n'auraient d'ailleurs rien pu faire, c'était un bombardement par des avions volant très haut.

Nos gardiens qui avaient vu dévaler les servants des mitrailleuses, ne songeaient qu'à sauver leur peau. Mais il ne pouvaient pas nous abandonner.

Après la première vague, pendant l'accalmie, ils ont eu la bonne idée de nous emmener avec eux dans un des souterrains passant sous les voies, c'était un bon abri .>>

Personnellement, je me souviens que pendant que nous courrions vers l'abri, j'ai vu sur un quai, un train en flammes, des civils, surtout des femmes et des enfants, sans doute des réfugiés venant de l'Est, fuyant devant les Russes. Ils tentaient d'échapper aux wagons en flammes dans un concert de cris et hurlements.

C'est durant ce bombardement que Franz Bridoux m'a vu paniquer et me réfugier sous la banquette de notre wagon, qui n'a pas été touché. Une bombe est tombée tout près, le souffle a fait éclater les vitres; j'avais eu un bon réflexe en me cachant sous la banquette.

Aucun d'entre nous n'a été blessé par les éclats de verre, mais j'ai été effrayé à la vue d'un camarade, qui me regardait, le blanc des yeux rouge sang. Il ne se rendait compte de rien, il n'avait pas mal, mais ce regard sanglant était hallucinant.

C'est mon souvenir personnel du bombardement de la gare d'Erfurt

Je reprends le récit de Marcel Cauvain :

<< Les gardiens forment autour de nous un cordon sanitaire pour tenter de nous isoler de la foule hétéroclite qui envahit l'abri.

Ce cordon est un peu lâche et nous pouvons échanger quelques mots avec un travailleur déporté français qui nous apprend que les Américains sont à 50 Km de là. Voilà l'explication de l'absence d'alerte et voilà une bonne nouvelle. Bonne nouvelle toute relative, car pour l'heure, nous sommes sous les bombes.

Quand je dis pour l'heure, c'est une façon de parler, car le bombardement dura toute la nuit en vagues successives. Nous entendions tout sauter au dessus de nous, le béton devait être bon et les bombes pas trop grosses, nous sentions le souffle d'air des explosions.

Je revois une femme étrangère, slave sans doute, assise sur le sol avec un tout petit enfant qui pleurait. La femme hurlait à chaque explosion. Un " *Shupo* " ( policier municipal ) s'est approché pour la faire taire, rien à faire, elle hurlait de plus belle. Pour ne pas qu'elle sème la panique, il l'a frappée jusqu'à l'assommer.

Personne ne semblait impressionné par ce spectacle; cela était sans doute devenu banal dans l'Allemagne de la débacle. Le bombardement s'est arrêté au petit jour et nous sommes remontés pour sortir de la gare.

Toutes les voies étaient en l'air, la moitié de la ville détruite, seul le bâtiment de la gare était à peu près intact. Si j'insiste là-dessus, c'est que c'est tout à fait comparable au bombardement de Saint-Ghislain le 1er mai 1944.

Il faut préciser qu'Erfurt était une ville dix fois plus grande et plus peuplée que Saint-Ghislain, ce qui donne une idée de l'intensité et de la durée du bombardement.

( Je précise que Marcel Cauvain est Borain, et qu'il cite en exemple ce qu'il connaît. )

Plus question de nous faire partir. Après conciliabule ou instructions reçues, les gardiens nous ramènent à la prison d'Ichtershausen. A pied !

Au départ, nous avons reçu des sacs avec notre ration de pain pour plusieurs jours. Rentrant à pied et sans moyens de transport, nos gardiens nous donnent à chacun un grand pain avec interdiction d'y toucher, et de les rendre intacts à l'arrivée.

" Quelle blague ! " Confier du pain à des gens affamés avec interdiction d'y toucher, c'était de la folie.

Je me rapelle très bien cette marche avec ce gros pain dans nos vêtements. La tentation était trop forte, malgré l'interdiction nous arrachions des morceaux de pain en marchant.

Le pain disparaissait peu à peu, ce pain noir et sec nous donna soif, nous essayons de nous arrêter pour boire aux fontaines des villages que nous traversions. Les gardiens ne voulaient pas que ces haltes se prolongent.

Je me souviens très clairement d'une scène ; nous avons pris d'assaut une fontaine dans un village malgré les cris et les coups de crosse des gardiens. Nous n'avions pas de récipient, nous devions boire à même le jet d'eau, chacun à son tour.

Les gardiens s'énermaient et nous tapaient dessus, ne nous laissant pas le temps de nous désaltérer.

## ***La petite vieille***

Tout à coup surgit une petite vieille, tout en noir, avec un grand parapluie. Elle se mit à gesticuler et à engueuler les gardiens, leurs tapant dessus avec son parapluie et criant : " *Du hunde ! Tiere lasst mann toch trinken !* ( Chien ! On laisse bien boire des animaux ) .

Une vraie furie, les gardiens prirent peur, ils n'allaient tout de même pas frapper cette vieille femme en colère.

Ainsi nous avons éteint notre soif, grâce à cette petite vieille, révoltée que l'on refuse à des hommes, ce que jamais on ne refuserait à un animal. Je la revois comme si c'était hier, toute en noir frappant nos gardiens armés de fusils, avec son grand parapluie.

Marcel Cauvain continue son récit: Des patrouilles de soldats ratissaient les campagnes à la recherche d'indices de parachutages.

Nous avons vaguement parlé d'évasion ; mais les Américains étaient à 50 km de là. Comme nous retournions à Ichtershausen, nous avons décidé qu'il était plus sage de les attendre là.

A l'arrivée, plus personne n'a reparlé des fameux pains . Nous avons retrouvé nos tenues de prisonniers et repris notre travail , comme si l'aventure de la gare d'Erfurt n'avait été qu'une parenthèse.

Quelques jours plus tard, dans l'après-midi, nous entendons un bruit sourd.

" C'est le canon " s'écrièrent certains " Ou l'orage " répliquèrent d'autres. Je suis du côté des optimistes. Le chef de file des pessimistes est un vieux Liégeois unijambiste " François " un brave type gouailleur, mais têtu comme une mule. Il était du " Dju d'là " ( au delà de l'eau ) il disait avoir été Président de la République Libre d'Outre-Meuse en son temps.

Mon impression est que les pessimistes avaient cette attitude absurde pour se prémunir contre une déception ; il y en avait déjà eut tant.

En y réfléchissant, je crois que l'attitude des pessimistes en ne prévoyant que des catastrophes, utilisaient inconsciemment cette attitude comme exorcisme aux dangers qu'ils craignaient.

Je reviens à la suite des souvenirs de Marcel Cauvain : Enfin, dans l'après-midi de ce jour ( ou du lendemain ) un obus passa en sifflant au dessus de la prison, en fait c'était un tir de réglage. Nous l'avons compris lorsque, la nuit venue le bombardement d'artillerie a commencé.

Les obus passaient au dessus du village pour atteindre un noeud d'autoroute quelques kilomètres plus loin. Les gardiens nous ont prévenus qu'il n'y avait pas de danger; mais par mesure de prudence, ils nous ont fait déménager dans le couloir qui était plus sûr.

Le bombardement dura une bonne partie de la nuit. Le lendemain matin, les gardiens arrivent à l'heure habituelle et nous informent que les chars américains passent sur l'autoroute à 4 ou 5 km de là. Ils nous accordent une promenade d'une heure pendant laquelle nous pouvons parler et piller un tas de poireaux dans la cour. En descendant l'escalier intérieur du "château" nous remarquons qu'un portrait d'Hitler sur le palier a disparu.

D'une cour voisine s'élèvent des fumées et des papiers carbonisés, sans doute des archives dont ils se débarrassent. Cette fois les optimistes triomphent, c'est la fin ! Et pourtant si nous avions su (...) Les pessimistes auraient pu pavoiser, car nous n'étions pas au bout de nos peines.

Les chars américains constituaient l'avant garde de la 3ème armée du général Patton. Ils fonçaient à la rencontre des Russes, mais n'occupaient pas le terrain.

Après deux ou trois jours d'attente fébrile, ce ne sont pas les Américains qui sont arrivés, mais des camions de la Wehrmacht. Au matin , en hâte, nous avons une nouvelle fois changé de tenue pour retrouver nos habits civils et on nous embarque.

Les camions nous amènent à Stadthilm dans la cour d'une usine de tabac. Cette cour est sinistre, entourée d'un haut mur et d'un bâtiment à plusieurs étages.

Que veulent-ils faire de nous ? Pourquoi ne pas avoir attendu l'arrivée des Américains ? Nous n'avions pas connaissance des ordres d'évacuation dont j'ai parlé, mais il est évident que ce départ n'était pas pour notre bien.

Nous étions inquiets. C'est alors que, dans cette cour, j'ai été pris d'une peur panique qui m'a paralysé. Je me suis dit : "Ca y est, ils vont nous abattre ". Cela n'a duré qu'un court instant, peut-être quelques secondes. J'ai alors vu la grille qui nous séparait de la rue assez animée ; des enfants nous regardaient, ce n'était pas l'endroit pour faire " ça " .

Quelques-uns d'entre nous sont entrés dans l'usine et ont fait main-basse sur des feuilles de tabac. C'était du tabac blond très léger, on a pu y goûter en cours de route dans des cigarettes ( des boudins en papiers ) ou dans des pipes improvisées. J'en ai pris pour couper la faim. (C'est Marcel qui parle ).

L'évacuation s'est faite plein Est, suivant l'axe Erfurt-Prague, par Rudolstadt, Pösneck.

Nous n'avons finalement marché que deux jours jusqu'à la ville de Pösneck.

Situé à vol d'oiseau, à une cinquantaine de km de la frontière Tchèque. Je pense que nous aurions parcouru 40 à 50 km à pied durant ces deux jours.

A Stadthilm, dans la cour de l'usine, nous avons été pris en charge par nos deux "anges-gardiens" qui ne nous ont plus quitté jusqu'à Pösneck, et un groupe de " Volksturm".

Je crois que ces "anges-gardiens" étaient des feldgendarmes et non des SS.

En effet, à ce moment, ces derniers ne se montraient plus; mais cela, nous l'ignorions.

Les quelques "jusqu'aboutistes" essayaient de gagner Berlin ou les montagnes de Bavière pour les ultimes combats; mais la plupart d'entre-eux se camouflaient et disparaissaient dans la nature.

Les deux nôtres portaient un colis avec nos "objets de valeur" qui nous avaient été enlevés à Saint-Gilles et qui nous suivaient depuis lors. Après Pösneck, tout a disparu définitivement.

A partir de Stadthilm, tout le trajet s'est fait à pied.

Les Volksturm, une dizaine, se relayaient une fois par jour. C'était des vieux avec d'antiques fusils, parfois aussi de tout jeunes. Le matin nous recevions un bol de jus indéfinissable, tiède avec une tranche de pain. Durant la journée, nous ne recevions rien, et un bol de soupe le soir.

Le temps était pour nous.

Durant toute cette période, y compris le retour d'Erfurt, jusqu'à notre retour en Belgique, il a été magnifique. Ni trop chaud ni trop froid. S'il a plu, ce fut tellement peu que je ne m'en souviens plus.

La marche n'était pas tellement "forcée". Il y avait d'ailleurs des vieux et des éclopés parmi nous. Marius (frère de Marcel) souffrait d'un genou et s'appuyait alternativement sur l'un de nous.

A ce propos, lors d'un relais de Volksturm, sur la place d'un petit village, leur chef, un vieux paysan, voyant notre état, retarde notre départ, malgré l'opposition des "anges gardiens".

Il fit venir une petite charette tirée par un boeuf. On y fit monter les plus handicapés. Marius y trouva place un moment.

Je l'ai déjà dit, nous étions très inquiets. S'ils nous évacuaient ainsi, c'est qu'ils avaient de mauvaises idées derrière la tête. En fait de dangers et par ordre d'importance, tels que nous les voyions et imaginions alors, il y avait : 1-. Les S.S. et un massacre.. Ce n'était pas les "anges gardiens" et les Volksturm qui pouvaient faire "ça". Mais ou bien nous allons être rattrapés par les Américains, ou alors nous allons rencontrer les Russes. Qu'arriverait-il alors ? En fait ce danger était plus imaginaire que réel, les S.S. n'existaient pratiquement plus. Mais nous l'ignorions. Je crois finalement que tous, directeur de prison, police militaire et municipale appliquaient les directives pour l'évacuation des prisonniers, afin de ne pas les avoir sur les bras lors de l'arrivée des troupes alliées. Nous étions pour eux une "marchandise" encombrante et compromettante. 2-. Un autre danger venait de l'aviation américaine. Omniprésente, elle bombardait et mitraillait tout ce qui bougeait. Nous empruntions des petites routes secondaires. 3-. Enfin, il y avait la faim et la maladie. Pour nous les jeunes, ça tiendrait encore un moment. Mais pour les éclopés, les vieux, ceux qui crachaient leurs poumons; combien de temps ?

Marius me rapporte que pendant ces deux jours, d'autres groupes de prisonniers nous auraient rejoints, puis nous auraient quittés.

Je ne m'en souviens pas.

## ***Les médecins Juifs***

Moi par contre, je m'en souviens très bien, surtout d'un petit groupe de médecins juifs qui venaient d'Auschwitz, qui se sont retrouvés parmi nous par je ne sais quelles tribulations. Ils nous racontaient des histoires invraisemblables, de gigantesques camps d'extermination en masse, de chambres à gaz, de fours crématoires, nous les regardions incrédules. Aucun d'entre-nous n'a cru un instant à leurs histoires. Pour nous, ils étaient fous, ils étaient cinq ou six, ils se sont mis à soigner les malades et les blessés avec les moyens qu'ils avaient.

Je me souviens très bien qu'un des nôtres, un dénommé Devaux, qui faisait partie du groupe de l'Office des comptes chèques postaux de Bruxelles, mort peu après son retour.

Il m'avait raconté comment il avait été soigné par ces médecins juifs rescapés d'Auschwitz. Il était convaincu que c'est grâce à leurs soins qu'il a évité l'amputation de son pied gangréné.

## ***Le Juif Tchèque***

Je me souviens d'un jeune Juif Tchèque qui ne me lâchait plus. Je ne sais pourquoi, un Juif repère facilement un autre Juif. Il me parlait en yiddisch, et je lui répondais en allemand.

C'était un type robuste, qui avait été évacué des camps de l'Est.

Il avait survécu grâce à son métier de menuisier. On sait que certains métiers permettaient aux prisonniers d'être favorisés par des travaux moins pénibles. Ils bénéficiaient aussi de suppléments de nourriture.

Nous n'étions pas encore sortis de l'auberge, je ne tenais pas à me faire reconnaître comme Juif. Je voyais bien qu'il voulait intégrer notre groupe et qu'il cherchait mon appui.

Je ne pouvais rien faire pour lui, les autres membres de notre groupe ne tenaient pas à incorporer des étrangers parmi nous.

Je continuais à lui parler allemand, je lui dit que je venais de Belgique.

Je ne voyais pas de raison de lui dire que j'étais Juif, mais malgré cela il ne me lâchait pas.

## ***Le professeur Italien Levi***

Je me souviens aussi parfaitement de l'épisode du professeur Italien Levi.

Il avait fait partie d'une colonne de prisonniers passée avant nous.

Souffrant de dysenterie, il avait été laissé sur place, à Rudolstadt, ou s'était-il éclipsé de la colonne, je n'en sais rien, toujours est-il qu'il a été recueilli dans notre colonne par le docteur Degueldre.

J'étais présent, ils se sont parlés en latin. Ce pauvre homme était lamentable, il était squelettique et dégageait une odeur pestilentielle, son pantalon était une croute d'excréments.

Le docteur Degueldre l'a pris en charge, dans la caserne de Rudolstadt. Il a été lavé et savonné à un robinet, et rhabillé des pieds à la tête. Nous étions en possession (aussi incroyable que cela puisse paraître) de nos vêtements civils avec lesquels nous avons été arrêtés. Certains d'entre-nous avaient même reçu avant d'être déportés en Allemagne des colis de linge et des vêtements de rechange.

En un clin d'oeil, cet être pitoyable et répugnant fut transformé en un homme propre et correctement habillé, chacun donnant ce dont il pouvait se passer.

Ce professeur Italien Levi resta sous la protection du docteur Degueldre, au sein de notre groupe, qui se distinguait des autres prisonniers par le fait que nous étions en civil.

Notre état physique était aussi meilleur que celui des autres prisonniers. Nous n'avions pas l'air de bagnards et je crois que le comportement des gardiens à notre égard s'en est ressenti.

Cela n'échappait pas à certains prisonniers qui essayaient de se faufiler parmi nous.

## ***JUDEN AUSTRETEN !***

Un matin on nous a fait mettre en rang, devant un personnage en uniforme spécial, je crois que c'était un S.S. Il a crié "***Juden austreten***" (Que les Juifs sortent des rangs).

Il est passé parmi nous, et nous regardait un à un.

Le docteur Degueldre lui a déclaré : "***Wir sind alle Belgier !***" (Nous sommes tous Belges).

J'observais les autres groupes parmi lesquels j'avais reconnu quelques Juifs.

Il y eut un mouvement et des conciliabules dans un groupe d'Ukrainiens. Je n'avais aucune confiance en eux. Je m'attendais à ce qu'ils dénoncent les Juifs, mais personne ne bougea.

J'ai eu chaud ! Le S.S. a disparu et la colonne s'est mise en route.

Marcel Cauvain continue son récit : En arrivant à Rudolstadt, 1ère étape, en fin de journée, nous n'avions pu entrer en ville.

Un bombardement se terminait; il a fallu attendre la fin de l'alerte. L'image est restée très nette dans ma mémoire. Nous nous sommes assis au bord de la route qui surplombait la localité.

Les environs étaient boisés, avec quelques maisons isolées. Un petit sentier s'enfonçait dans les taillis. C'était tentant, voire même provoquant; on ne pouvait penser qu'à l'évasion. En ce qui me concerne, ce fut la première fois (après Erfurt) que nous en avons parlé sérieusement.

Je dis "nous" c'est à dire, le docteur Degueldre et plusieurs de nous quatre, en tous cas j'y étais.

Le docteur n'était pas contre, mais il nous mit en garde contre la loi martiale. C'était dangereux de partir à l'aventure sans avoir une "bonne planque".

Il avait raison; nous avons décidé de ne le faire que dans de bonnes conditions.

Nous le préviendrions dans la mesure du possible.

En ce qui le concernait, il considérait devoir rester avec le groupe.

A Rudolstadt, nous avons dormi dans la garage d'une caserne déserte. A même le béton ! Et j'ai dormi ! Evidemment à notre âge !

## ***PÖSNECK***

Le lendemain, après les relais habituels des Volksturms, nous arrivons à Pösneck en fin de journée.

Nous sommes remis à la police locale qui nous loge à la "***Felsenkeller***".

Un bâtiment en bois, sans doute une ancienne salle de spectacle ou un cabaret.

Nous accaparons pour nous quatre un petit local à droite en entrant.

Derrière le bâtiment, il y avait des rochers ( d'où le nom de " *Felsen* " et un étang profond (sans doute une ancienne carrière ) où j'ai pris à la main des écrevisses ; mais elles sont trop petites pour être mangées

Pösneck , que nous avons découvert plus tard, est une petite ville semi-industrielle ( deux ou trois usines de textile et une brasserie) et semi-agricole ( quelques fermes à la périphérie) avec peu de commerce.

Elle est traversée par la route venant d'Erfurt-Rudolstadt vers Prague qui en constitue la rue principale où débouchent quelques rues transversales, dont une qui mène à la place de l'administration communale.

## **Les bombes**

Ce jour-là au soir ( ou le lendemain matin ? ) un démineur de Wehrmacht est venu avec le " *Strassmeister* " et des policiers chercher des équipes pour déterrer les bombes non explosées.

Cela nous a intéressés, toujours en vue d'une évasion.

Le premier jour, Marius n'est pas venu à cause de son genou qui lui faisait toujours mal.

Les deux journées qui vont se dérouler alors sont les moments clés qui ont déterminé pour nous la fin de la guerre et notre retour rapide et privilégié en Belgique.

Non seulement pour nous quatre, mais indirectement pour notre groupe. J'aurais bien voulu les reconstituer en détail, mais je n'y arrive pas. Je suis comme devant un puzzle dont il manque des pièces.

Je peux les résumer ainsi; en creusant nos trous, nous avons rencontré un fermier, ancien enseignant anti-nazi. La surveillance des policiers locaux était très relâchée, nous avons pu nous évader et nous réfugier à quatre chez lui.

C'est un peu court et je vais donner quelques détails que je crois m'en souvenir.

Le premier jour, à trois ( Franz ,Fred et Marcel ) nous avons attaqué notre premier trou à l'entrée de la ferme " Zenge " au n° 11 de la " *Judeweinerstrasse* " .

Le démineur est arrivé avec une longue tige en fer, qu'il a enfoncée dans un trou à peine plus grand qu'un trou de rat, en déclarant qu'il y avait là une bombe.

Il avait une tête d'abruti et ne m'inspirait aucune confiance pour un travail pareil.

Nous avions une pioche et une pelle. Je nous revois dans le trou, alternativement Franz et moi, pendant que tu bavardais d'abord avec notre gardien ensuite avec Herr Zenge, le fermier.

Au fond tu te la coulais douce pendant que Franz et moi trimions dans notre trou. Non ! Je te taquine et j'exagère ! Tout d'abord, tu as creusé avec nous, et ensuite nous faisons cela à notre aise.

Les conversations que tu avais étaies plus importantes que ce foutu trou dont tout le monde se fichait pas mal, à commencer par le gardien qui se tenait à distance respectueuse.

Sans ta connaissance de l'allemand, notre évasion eut été beaucoup plus difficile, sinon compromise.

Par hasard ( ?? ) ces deux premières personnes se révélèrent être des anti-nazis.

C'est étonnant comme on découvrait des Allemands anti-nazis au fur et à mesure de l'avance des armées alliées. Attention ! Ces mots n'enlèvent rien au mérite de la famille Zenge qui a risqué gros en nous hébergeant. Le gardien se déclara communiste. Après tout ce fut peut-être possible, avant 1933.

Herr Zenge était un ancien professeur de "gymnasium" ( correspondant à nos athénées ) licencié en 1934, ayant refusé d'adhérer au parti nazi. Il avait alors exploité la ferme appartenant à sa femme.

Ils avaient un fils, vétérinaire, lieutenant dans la wehrmacht, porté disparu sur le front de l'Est depuis 1942 ( il n'est jamais revenu) et une fille qui vivait avec eux.

A midi nous avons mangé dans une cantine, genre soupe populaire.

C'était la meilleure soupe que nous ayons mangée depuis notre arrestation.

Dans l'après-midi, le trou s'approfondissait, mais toujours pas de bombe.

Nous commençons à croire que le démineur s'était gourré quand soudain " Bing ". Un coup de pioche rend un son métallique. Nous regardons de plus près et on trouve une petite plaquette avec un fin câble d'acier assez court qui nous conduit aux ailettes de la bombe.

On en reste là, la suite ne nous regarde pas . << Marcel Cauvain >>.

Ma version de l'épisode des bombes est différente; le premier jour on nous a amenés sur une voie de chemin de fer, où une grosse bombe de 500 kg, était tombée sur le balast.

Nous nous sommes assis sur la bombe pour la maintenir.

Le démineur qui était visiblement émêché, une bouteille de schnaps dépassait de sa poche, s'escriyait avec une grosse clé anglaise pour dévisser le percuteur.

Il nous a dit que nous ne devions pas avoir peur, qu'au cas où la bombe exploserait, nous ne sentirions rien.

Piètre consolation, à quelques heures peut-être de la fin de la guerre, de savoir que nous quitterions ce monde sans douleur. Le déminage de cette bombe s'est finalement bien passé, la preuve c'est que je suis encore en vie.

Le moment critique c'était quand le démineur avait réussi à débloquent le percuteur et à le faire tourner. Si la bombe ne sautait pas à ce moment, c'était gagné. On enlevait le dispositif, et on vidait la bombe de son explosif qui se présentait comme un tas de spaghettis jaunes, que le démineur allumait, et cela brûlait comme du papier.

C'est après cet épisode, où nous étions assis à quatre sur cette bombe, que l'on nous a conduits à la ferme Zenge. Là, un chef en civil nous désigna un endroit près du tas de fumier, où nous devions creuser pour trouver la bombe. Nous n'étions pas tellement pressé de déterrer cette bombe, et je me souviens que nous avons décidé de creuser à côté du trou. Le chef civil est revenu pour voir où nous en étions.

Nous avons déjà creusé un grand trou, et toujours pas de bombe. Il dit " *Dass ist doch nicht möglich* " ( *Ce n'est pas possible* ). Il nous fit creuser un autre trou. Nous savions bien où se trouvait la bombe, mais nous ne voulions pas tomber dessus, nous continuions à creuser à côté. Le gardien qui était censé nous surveiller, était un civil boiteux, embrigadé dans la Volksturm, qui se tenait prudemment à distance de la bombe. Il me demanda qui nous étions. Je lui répondis : " *Wir sind keine verbrecher* " ( *Nous ne sommes pas des criminels* ).

Que nous étions des prisonniers politiques Belges, des patriotes, des opposants à l'occupation de notre pays par l'armée allemande. Cela sembla l'impressionner. Il me dit qu'il voyait bien que nous n'étions pas des criminels, il devait bien nous garder malgré lui. Il ouvrit la culasse de son fusil pour me montrer qu'il n'était pas chargé. C'était plutôt rassurant.

Pendant que nous étions occupés à creuser, le fermier me fit signe, en me désignant un endroit derrière la ferme. Je demandai au gardien la permission d'" *austreten* ".

Je quittai mon trou et me rendis à l'endroit indiqué par le fermier Zenge. Là je trouvai du pain, du saucisson et un cruchon de lait. Je mangeai ma part, et nous avons été chacun à notre tour, nous restaurer avec l'accord du gardien.

Quand nous sommes rentrés le soir au " *Felsenkeller* ", un copain est venu me chercher. Un gardien demandait quelqu'un qui parle allemand. J'allais voir ce qu'il voulait. Il me demanda s'il y avait des communistes ou des socialistes parmi nous. Je trouvais cette question bizarre. J'en parlai à Abel Duthoit qui me dit de demander en quoi cela l'intéressait de savoir s'il y avait des communistes ou des socialistes parmi nous.

## ***Freies Deutschland***

Le gardien " *volksturm* " me répondit qu'il faisait partie d'un groupe de " *Freies Deutschland* " , ( *Allemagne libre* ) et qu'ils voulaient venir en aide à leurs camarades prisonniers. Nous nous sommes concertés, et j'ai été chargé de lui dire que s'ils voulaient nous aider, ils pouvaient commencer par nous trouver à manger.

Le lendemain soir nous avons trouvé sous un escalier plusieurs pains, et un sac de pommes de terre.

J'ai continué à parler avec ce gardien qui était un civil mobilisé dans la " *Volksturm* ". Il m'a présenté un autre gardien, membre comme lui de " *Freies Deutschland* ". Evidemment la fin de la guerre était proche.

Ils voyaient bien que nous n'étions pas des criminels.

Ils cherchaient visiblement à se rapprocher de nous, en proposant de nous aider.

Ils espéraient peut-être notre témoignage favorable à l'arrivée des Alliés.

Nous n'étions pas naïfs, cette aide qu'ils nous proposaient n'était sans doute pas totalement désintéressée, mais qu'importe. Toute aide était la bienvenue. Ils nous mirent au courant de la situation militaire. Les Américains se ruiaient à la rencontre des Russes qui n'étaient pas loin. Ce qui restait des troupes allemandes essayait de se rendre aux Américains afin de ne pas tomber aux mains des Russes.

Les gardiens avaient entendu dire que nous allions être évacués vers l'Est.

Cette perspective ne nous réjouissait guère, je parlai à mon gardien du fermier Zenge.

Il me dit que nous pouvions sans crainte nous cacher chez lui, il savait qu'il n'était pas nazi.

Je lui ai demandé s'il pouvait m'indiquer d'autres endroits où nous cacher.

Il me proposa de m'indiquer le lendemain matin en nous conduisant aux chantiers, les endroits où selon lui, nous pouvions essayer de nous cacher, sans risque d'être dénoncés. Notre groupe de quatre irait se réfugier chez Zenge, les autres devraient s'arranger pour former de petits groupes qui iraient se réfugier aux endroits indiqués par notre gardien "*Freies Deutschland*".

Il me dit de faire bien attention, chaque fois que nous passions devant une maison ou une entreprise supposée sûre, il changea son fusil d'épaule. A chaque changement, une équipe était désignée pour se réfugier à cet endroit.

Nous quatre, cela ne nous concernait plus. Notre planque était toute trouvée, mais le fermier Zenge ne se doutait de rien.

Dès que l'alerte aérienne s'est déclanchée, pendant que toute la ville se réfugiait dans les abris, nous sommes partis, mes trois compagnons et moi vers la ferme Zenge en traversant la ville déserte.

## ***Le fermier ZENGE***

Quand nous sommes arrivés dans la ferme de Mr. Zenge, il a été tout étonné et a demandé où est notre gardien, je lui ai répondu que nous étions seuls, que nous nous sommes enfuis et venus nous cacher chez lui, que de toute façon la guerre était finie, que les Américains seraient là demain.

Il resta ébahi, paniqué, il ne s'attendait pas à cela. Je l'avais mis devant le fait accompli. Il ne savait que faire. Il avait peur d'être dénoncé.

Nous avons passé la nuit dans la paille. Le lendemain très tôt, il nous dit de le suivre, mais de loin. Il allait nous conduire dans une grange qu'il possédait en dehors de la ville. Il a pris les devants, seul, et nous l'avons suivi à distance, deux par deux.

Après une longue marche, nous sommes arrivés à une énorme grange à colombages de plusieurs niveaux. Monsieur Zenge ouvrit le grand portail, nous le suivîmes discrètement. Cette grange contenait un grand char qui devait servir à rentrer les récoltes. Monsieur Zenge nous recommanda de ne pas nous montrer. Il y avait quelques bâtiments aux alentours, mais à distance. Il se méfiait des voisins.

Nous avons passé quelques nuits dans cette grange, Mr. Zenge venait nous ravitailler. Il avait dit aux voisins qu'il avait un veau dans la grange.

Le lendemain matin, il nous apporta un seau de soupe pas très consistante mais encore chaude, contenant du lait, des pommes de terre, et du pain en suffisance. ( Plus tard, il nous a dit qu'il nous a donné cette soupe légère afin de ménager notre appareil digestif ).

Nous nous jetions sur la nourriture, nous mangions tout avec délices, et en plus nous cherchions des grains éparpillés dans la paille. Nous observions les environs par une lucarne du haut de la grange. Nous avons vu des petits groupes de soldats allemands, abandonner leurs armes, se confectionner des fanions blancs au bout d'une perche, et cherchant à se rendre.

C'était le signe de la débâcle, mais nous n'étions pas encore hors de danger. Nous craignons encore d'être découverts. Il y avait des fourches dans la grange, et nous étions prêts à embrocher quiconque viendrait nous débusquer.

Le 14 avril, Herr Zenge est venu nous ravitailler beaucoup plus tard que d'habitude. Il nous dit que les Américains étaient tout près, ils arriveraient sans doute demain.

La ville était vidée de ses militaires et les nazis avaient disparus.

Nos compagnons étaient repartis, emmenés par les Volksturm. La marche recommençait pour eux. Comme nous avons eu raison de nous évader ! Herr Zenge nous recommanda de ne pas bouger, il viendrait nous chercher dès que les Américains seraient là.

Quand la nuit fut tombée, l'artillerie entra en action. Les obus passaient en sifflant au dessus de nous.

Nous n'étions pas très rassurés dans cette grange de bois pleine de paille, un obus suffirait pour en faire une torche. Nous sommes descendus nous réfugier sous le char, qui nous semblait un abri solide en cas de tir au but.

Un bâtiment prit feu pas loin de notre refuge; nous étions prêts à quitter la grange si elle prenait feu.

Cela a duré toute la nuit; le matin les canons se sont tus. Nous étions impatients de savoir ce qui se passait, puis Herr Zenge est arrivé, il nous a dit que nous pouvions sortir.

Je lui ai demandé si les Américains étaient là, il me répondit qu'il n'y avait personne mais qu'ils n'allaient pas tarder. Nous sommes sortis de la grange, Mr. Zenge nous a emmenés dans sa ferme.

La ville était déserte. A toutes les fenêtres, il pendait des draps blancs.

Nous étions assis à observer la route, quand tout à coup, nous avons vu arriver un petit véhicule bizarre, un seul, avec une étoile blanche sur le capot, complètement découvert, une mitrailleuse montée à l'arrière.

La "Jeep", comme nous avons appris plus tard que cela s'appelait, était occupée par deux soldats.

Elle s'est arrêtée, nous n'étions que quatre prisonniers libérés pour accueillir ces deux soldats, le 15 avril 1945 vers 13 ou 14 heures à Pösneck.

Un peu plus tard, un convoi plus important est arrivé et s'est installé dans la ville.

Marcel s'est adressé à un infirmier conduisant une ambulance pour recevoir des pansements pour ses plaies aux jambes.

La suite est plus confuse dans mes souvenirs comme dans ceux de mes copains.

Nous nous sommes retrouvés à une dizaine de notre groupe, autour d'une table pour un diner offert par la famille Zenge.

Il y avait le docteur Degueldre, Marcel Darimont, l'artiste qui a fait le croquis de la ferme, Henri Merland, le baron del Marmol, quelques autres, et notre groupe de quatre.

J'ignore comment le docteur Degueldre et son groupe se sont retrouvés chez Herr Zenge, nous formions un petit groupe de rescapés de notre colonne, nous ignorions ce qu'étaient devenus les autres.

Nous avons fait une attestation pour Herr Zenge, disant qu'il nous avait cachés et ravitaillés.

Et puis, des compagnons arrivèrent. Ils s'étaient cachés comme ils ont pu, certains aux endroits désignés par notre "Volksturm", d'autres se sont échappés de la colonne en marche.

On s'est regroupés, on était bien une cinquantaine, je pense.

Il fallait trouver à se loger.

## ***L'Hotel du Cheval Blanc***

J'ignore qui en a pris l'initiative, mais nous avons pris possession " manu militari " d'un hotel vide, précédemment occupé par les infirmières d'un hopital militaire hongrois..

Il y avait parmi nous des militaires de carrière français et belges qui prirent les choses en main.

En un clin d'oeil, comme par miracle, deux drapeaux, l'un belge l'autre français, furent confectionnés et flottèrent sur notre hotel réquisitionné.

Nous avons ramassé des armes qui traînaient partout et nous avons posté des sentinelles pour protéger notre hotel des pillards et pour en interdire l'accès.

Nous n'acceptons que des prisonniers politiques.

Ces drapeaux ont attiré l'attention d'un officier de liaison français auprès de l'armée américaine, qui passait par là.

Il est venu nous voir et nous a félicités de notre initiative et de notre organisation.

Il a pris note des noms et des adresses des camarades français qui se trouvaient parmi nous, pour prévenir les familles, en attendant leur rapatriement.

Il a promis de signaler notre existence aux officiers de liaison belges.

En attendant, il nous dit qu'il s'occuperait de nous et veillerait à ce que nous soyons ravitaillés.

Il est dommage que je ne me souviens pas de son nom.

## ***Le Capitaine Français***

C'était un bel homme énergique, il devait avoir la bonne trentaine au plus, mince et élancé de taille d'environ 1m75. Il avait une allure d'aristocrate, dans son bel uniforme et coiffé de son képi de capitaine.

Avec le recul du temps, il m'apparaît comme le type idéal de l'officier fier et élégant tel qu'on le présentait dans les films.

Il me fait penser à l'acteur Gérard Philippe, comme physique, mais en plus rude.

Il était en première ligne avec les troupes américaines, et dès qu'une ville était conquise, il fonçait avec sa jeep, à la recherche des Français dispersés parmi la masse des étrangers de toutes origines.

Il s'occupait avant tout de trouver les blessés et les malades. Il se débrouillait pour les faire héberger et soigner en attendant les services de rapatriement.

Il avait de quoi s'occuper. Il y avait des Français partout, prisonniers de guerre, déportés politiques ou civils, travailleurs obligatoires ou volontaires.

Il fallait aussi débusquer les collaborateurs qui avaient suivi les troupes allemandes en retraite et se cachaient comme ils le pouvaient.

Il était efficace, et même brutal par moments, avec les Allemands, il ne mettait pas de gants.

Pour lui, c'étaient les " Français d'abord ! "

Il nous avait repérés grâce aux drapeaux que nous avons arborés. Parmi nous, les Français étaient moins nombreux que les Belges, mais pour lui, Français ou Belges c'était pareil.

Il nous fut d'un grand secours. Il ne parlait pas très bien l'allemand et demanda si l'un de nous parlait allemand et voulait lui servir d'interprète.

Parmi les Français, aucun ne parlait allemand. Je lui dis que je voulais bien essayer.

## *Interprète*

Le lendemain matin, le capitaine français m'embarqua dans sa jeep, conduite par un soldat.

Nous nous sommes présentés dans un hôpital bondé de soldats hongrois blessés.

Il demanda à parler au médecin-chef qui parlait allemand et me demanda de traduire.

Il exigeait l'évacuation d'une salle, pour y mettre des blessés français. Le médecin hongrois protestait. Il n'avait pas assez de place pour ses propres blessés.

Je traduais et je prenais le même ton sec que l'officier français. Il fallait que la salle soit évacuée, nettoyée et munie de tout le matériel nécessaire pour le lendemain matin, sinon les blessés hongrois seraient expulsés par ses soins et sans aucun ménagement.

Le médecin hongrois était furieux et ne cessait de protester en allemand, que je traduais à l'officier français qui restait imperturbable. Il lui dit, qu'ils n'avaient qu'à se serrer un peu dans les autres salles.

Il y avait des blessés et des malades français qu'il devait regrouper et soigner en vue de leur évacuation. Il n'y avait pas d'autres hôpitaux disponibles à proximité. Ses blessés à lui passaient avant les blessés hongrois qui étaient des alliés des Allemands et des ennemis au même titre qu'eux.

Je traduais en allemand au fur et à mesure et, je m'énervais tout comme l'officier français.

Je n'éprouvais vis-à-vis des blessés hongrois aucune compassion. Ils avaient combattu aux côtés des Allemands. S'ils étaient blessés, pour moi s'était bien fait, c'était bien dommage qu'ils ne sont pas tous crevés en Russie.

J'ai accompagné l'officier français dans des dortoirs d'usines, dans des hôpitaux de fortune à la recherche de blessés et de malades.

J'interrogeais les civils allemands et des travailleurs déportés de toutes nationalités pour savoir où nous pourrions trouver des Français. Nous sommes allés dans des baraques dispersées dans toute la région, où il y avait des malades et des blessés français.

Le capitaine répertoriait soigneusement leurs noms et adresses pour prévenir les familles et pour qu'ils puissent être regroupés à l'hôpital hongrois.

A la fin de la journée, il me ramenait à l'Hôtel " *Weisses Horst* " ( Cheval Blanc ) où je retrouvais les copains, qui étaient chaque jour plus nombreux.

Il arrivait des rescapés de notre colonne d'Ichtershausen, ils sortaient de leurs cachettes.

J'ai retrouvé les frères Ducatel, qui s'étaient cachés en plein champs. Ils étaient restés pendant plusieurs jours sans rien manger d'autre que des betteraves crues, ils étaient mal en point. Ils sont sortis de leur cachette à l'arrivée des Américains, et nous ont trouvés grâce aux drapeaux que nous avons suspendus à l'hôtel requisitionné.

J'étais devenu l'interprète attitré du capitaine français, qui venait me chercher tous les matins pour l'aider dans ses missions.

Je l'ai accompagné à la mairie quand il est allé trouver " l'*Oberburgmeister*" de *Pösneck*.

La maison communale était restée intacte, c'était un beau bâtiment.

Nous fûmes introduits dans un bureau où l'*Oberburgmeister* était assis dans un fauteuil haut et majestueux comme un trône.

Le "super bourgmestre ! " un homme déjà âgé et distingué, nous pria de nous asseoir.

L'officier français resta debout et moi de même.

Il fit part de nos exigences, que je traduisais au fur et à mesure.

Il lui signala que l'hôtel Weisses Horst était occupé avec son accord par des prisonniers politiques français et belges. Que nous sortions des prisons et des camps de concentration et que nous devions être traités avec tous les égards.

Il exigeait qu'en attendant notre rapatriement, nous soyons ravitaillés et pris en charge par l'administration de la ville de Pösneck. Il exigea également que lui soient signalés les Français se trouvant sur le territoire de la commune, qu'ils soient anciens prisonniers de guerre ou civils. Il insista particulièrement sur les blessés et les malades, qui devaient être signalés en priorité et dirigés sur l'hôpital militaire hongrois.

Tout cela était dit sur un ton de commandement, que j'ai traduit sur le même ton.

Le bourgmestre était blême, il assura le capitaine qu'il prendrait toutes les dispositions pour satisfaire à ses exigences dans la mesure de ses moyens.

L'officier français répondit qu'il y comptait bien, et qu'il viendrait s'en assurer.

L'entretien se termina par un bref salut de l'officier au bourgmestre qui se leva pour nous raccompagner. Le jour même, des agents de police en uniforme de "Shupos" nous ont apporté du pain dans une charrette à bras. Nous avons reçu également 10 marks chacun .

Entretiens, nous avons eu l'occasion de rencontrer les gardiens de " *Freies Deutschland* " avec qui nous sommes allés dans un bureau des services spéciaux américains installés dans l'ancien local du parti nazi.

Le chef de ce bureau de dénazification était un officier américain que je reconnus sans peine comme Juif. ( Il me dit plus tard qu'il était avocat à New-York ).

Je me suis présenté et, j'ai raconté notre histoire.

Il parlait parfaitement allemand. D'ailleurs c'était un Juif allemand qui a eu la chance d'émigrer avec sa famille, tout au début de la prise de pouvoir par les nazis, quand c'était encore possible, tout au moins pour les gens fortunés.

Il avait fait ses études à New-York, et quand les Etats-Unis entrèrent en guerre, il s'engagea dans l'armée. Il était revenu en Allemagne comme officier américain des services de dénazification.

Il était très étonné de trouver un Juif survivant parmi les prisonniers politiques.

Je lui ai raconté comment j'ai été arrêté comme résistant et non comme Juif.

Je lui ai dit que les hommes de "Freies Deutschland" nous avaient aidés. Il enregistra ma déclaration et il leur a délivré un document l'attestant.

L'un de ces " Freies Deutschland" m'a invité chez lui. C'était un homme grand et maigre, dans la bonne quarantaine, il avait de l'asthme, ce qui lui a évité la mobilisation. Il m'a présenté sa femme, qui avait été comme lui membre des Jeunesses communistes. Il me montra les insignes du parti communiste allemand, ainsi que ceux des Jeunesses Communistes et Socialistes Unifiées où figuraient les trois flèches et la faucille et le marteau. C'était le même insigne que portaient avant la guerre les membres des Jeunes Gardes Socialistes Unifiées de Belgique. Ils avaient cachés précieusement ces insignes, depuis la prise de pouvoir des nazis.

Pourquoi ? La découverte de ces insignes pouvait leur coûter la liberté et peut-être la vie.

Ils les avaient pourtant conservés au risque de leur vie, par fidélité à leurs idéaux de jeunesse, auxquels ils n'avaient jamais renoncé.

Avec la chute du nazisme, ils reprenaient espoir. Ils s'apprêtaient à aller au camp de Buchenwald, libéré depuis peu. Ils espéraient encore trouver en vie un de leurs anciens dirigeants qui y était interné depuis des années. Cet ébéniste anti-fasciste allemand était aussi sans nouvelles de son fils de 18 ans, mobilisé, qui se trouvait aux dernières nouvelles à l'instruction au Danemark.

Je les ai quittés en leur souhaitant de retrouver leur fils en bonne santé.

Nous avons hâte de rentrer en Belgique, et cela nous ne pouvions le faire par nos propres moyens.

Le capitaine français se renseigna et, vint nous dire qu'une mission de rapatriement belge était annoncée pour ramener les survivants du camp de Buchenwald, près de Weimar.

Ce n'était pas très loin de Pösneck, mais nous ne disposions d'aucun moyen de transport. Je ne sais comment, certains de nos compagnons ont fait la connaissance d'un travailleur déporté français qui travaillait dans une brasserie.

Il y avait là un camion à gazogène en état de marche. Le travailleur français était disposé à nous conduire à Weimar. Le capitaine français nous dit qu'il était imprudent de nous mettre en route sans être escortés pour passer les contrôles toujours possibles.

La guerre n'était pas finie.

Nous avons des nouvelles par les journaux américains destinés à leurs troupes.

Nous avons appris la chute de Berlin, conquise de haute lutte par l'Armée Rouge et nous avons vu les photos de la rencontre historique entre les troupes américaines et russes sur l'Elbe.

Il était évident que la guerre touchait à sa fin.

Néanmoins, il serait prudent de nous munir de documents indiquant notre qualité de prisonniers politiques. Nous avons reçu chacun un papier de l'administration communale de Pösneck. Ce document rédigé en allemand et en anglais, portait notre nom et certifiait que nous étions des prisonniers politiques Belges ou Français, autorisés à rentrer chez nous.

C'était un comble ! Les Allemands nous " autorisaient " à rentrer chez nous !

Nous avons quitté Pösneck vers le 25 avril, dans le camion à gazogène conduit par l'ouvrier de la brasserie, qui devait ramener le camion.

Nous étions accompagnés du capitaine français qui s'était chargé de nous remettre à la commission belge de rapatriement.

Nous sommes arrivés à Weimar devant la gare qui était déserte et les voies encombrées de wagons pillés. A notre grande surprise, nous y avons rencontrés des soldats belges de la Brigade Piron qui nous ont donné des nouvelles du pays. Puis on nous a donné l'ordre de nous rendre à Erfurt où se trouvait un centre de rassemblement.

Nous sommes arrivés à Erfurt en fin d'après-midi.

Dans une immense caserne se trouvaient rassemblés des milliers d'étrangers de toutes nationalités. Une majorité d'hommes mais aussi des femmes. C'étaient des travailleurs déportés ou volontaires , triés par nationalités, les occidentaux séparés des orientaux.

Ils se géraient eux-mêmes, comme nous l'avions fait à Pösneck. Il y avait des sentinelles armées constituées par les déportés eux-mêmes. Ils avaient même constitué des petits groupes armés qui allaient patrouiller dans les bois à la recherche de soldats allemands isolés.

Nous étions les seuls prisonniers politiques dans ce capharnaüm.

Nous nous demandions ce que nous faisons dans cette galère.

Parmi tous ces étrangers, il y avait une faune particulière d'éléments louches qui essayaient de s'y cacher.

Toutes les polices militaires les traquaient. Ce lieu de rassemblement était un terrain de chasse idéal pour essayer d'y trouver les collaborateurs et les criminels de guerre.

C'est ainsi que nous avons été repérés par un officier belge des services de sécurité de l'Etat. Le capitaine Smit, si mes souvenirs sont bons.

Je ne garantis pas l'orthographe de son nom.

Nous ne faisons pas partie du gibier qu'il traquait, mais il ne pouvait nous ignorer, surtout que le docteur Degueudre lui avait mis le grappin dessus.

Le jour même, il rentra en Belgique avec la liste de nos noms.

Le lendemain, il était de retour avec une bonne nouvelle; nous allions être rapatriés très vite par avion.

## ***Ceux de Buchenwald***

Le Commissariat Belge au Rapatriement dirigé par le Ministre Paul Van Zeeland, avait pris les choses en mains. Les prisonniers politiques Belges du camp de Buchenwald étaient déjà rassemblés au champ d'aviation de Nora, un petit aérodrome militaire près de Weimar, pour être rapatriés en avion.

Nous allions les rejoindre, une ombre au tableau, nous devions nous séparer des camarades français, qui étaient pris en charge par leurs propres services de rapatriement.

Quand nous sommes arrivés à Nora, le ministre Van Zeeland, y était justement.

Il était accompagné du fameux journaliste Paul Levy.

Il nous fit un petit discours d'accueil, les avions devaient arriver incessamment. Il nous invita à écrire quelques mots à nos familles pour les rassurer.

Parmi les rescapés de Buchenwald, nous avons retrouvé des camarades d'Esterwegen et d'autres que nous avons connus dans la clandestinité. Ils étaient très contents de nous voir, mais ils avaient déjà organisé leur retour et réparti les places dans les avions qui étaient attendus d'un moment à l'autre.

Notre arrivée inattendue dérangeait leurs plans, ils ne tenaient pas à tout réorganiser pour nous.

J'ai eu des discussions et même des engueulades avec les dirigeants des rescapés de Buchenwald.

Parmi eux, il y avait Jean Blume, Jacques Grippa, Bert Van Hoorick, qui faisaient partie de notre mouvement. Ils avaient formé un comité chargé d'organiser le retour des rescapés Belges.

Ils trouvaient sans doute que nous tombions comme des cheveux dans la soupe.

Les listes d'embarquement étaient prêtes avant notre arrivée, les places étaient désignées.

Les avions promis par les Américains étaient des D.C.3 pouvant emporter 25 hommes. Ils ne pouvaient pas tout chambarder à cause de notre arrivée inattendue. Ils nous conseillaient d'attendre l'arrivée d'autres avions. Je n'étais pas d'accord. Je leur ai rétorqué que nous étions des prisonniers politiques au même titre qu'eux, que beaucoup d'entre-nous étaient en captivité depuis plus longtemps que certains d'entre-eux.

Je trouvais normal que les malades soient évacués en priorité, mais que pour les autres, il fallait tenir compte de la période de captivité.

Je trouvais juste que les plus anciens rentrent les premiers. Les chefs que je venais importuner avec mes exigences et dont je dérangeais les plans devaient sans doute me trouver un sacré petit emmerdeur. Mais je ne lâchai pas prise, et j'ai tant insisté, que finalement j'ai été reçu par Monsieur Van Zeeland en compagnie du journaliste Paul Levy

Je leur ai exposé mes doléances, qu'ils ont trouvées justifiées.

Finalement il a été décidé d'ajouter quelques hommes de plus dans chaque avion.

Les avions tant attendus n'arrivaient pas, c'était dû à la mauvaise météo.

Ces avions ne volaient que par beau temps. Il fallait attendre.

Nous étions logés dans des baraquements de la base, et nourris par les Allemands.

Des prisonniers de guerre allemands étaient chargés de la cuisine et du nettoyage sous la direction des Américains. Nous recevions également des conserves des Américains.

Nous pouvions sortir et rentrer librement dans la base. Nous ne le faisons qu'en fin de journée, car les avions tant attendus pouvaient arriver à tout moment, tant pis pour les absents.

Lors de mes pérégrinations dans ce champ d'aviation, j'ai rencontré un sergent américain que j'ai reconnu sans hésitation comme Juif.

Ce n'est pas qu'il avait un type particulier, il était très grand, mince, large d'épaules, des cheveux clairs et coupés à la brosse, dans la trentaine. Un Américain type, mais il est connu qu'un Juif reconnaît un autre Juif qu'il soit grand ou petit, beau ou laid, brun ou blond.

Je ne me trompais pas ! Quand je lui ai adressé la parole en anglais, et que je lui dis que j'étais Juif, il resta abasourdi. Il avait participé à la libération du camp de Buchenwald, il avait vu des monceaux de cadavres.

Il a fallu que je lui explique par quel hasard j'étais en vie, et en bon état. Cela semblait suspect.

Un Juif survivant qui n'était pas réduit à l'état de squelette, ne pouvait selon certains qu'avoir été un "capo" (collaborateur). Ce sentiment était surtout ressenti par les familles des victimes, qui ne pardonnaient pas aux survivants d'être rentrés alors que les leurs étaient morts.

Sa méfiance ne dura pas et, il m'adopta. Il me parlait en anglais, et quand je ne saisissais pas bien ce qu'il disait, il employait quelques mots de yiddisch.

Il était de Brooklin. J'ai eu beaucoup de mal à comprendre que dans le civil, il était laveur de vitres.

Je le revis souvent, il m'emmena dans sa baraque et, me présenta à ses camarades à qui il racontait mes aventures.

Il me présenta même à son capitaine, qui m'interrogea sur mes captivités.

Mon amitié avec ce sergent me permit d'obtenir des rations américaines qui améliorèrent notre ordinaire.

J'ai fait également un peu de troc avec un groupe de prisonniers de guerre, de l'armée britannique, des Gurkas. Ils se trouvaient sur cette base aérienne en attendant leur rapatriement. C'étaient de petits hommes maigres, des musulmans.

Ils refusaient de manger les conserves de viande américaines. Ils les échangeaient contre des biscuits et des cigarettes.

Je me suis souvent demandé si leurs tabous religieux auraient résisté s'ils avaient été soumis à la famine telle que nous l'avons connue au camp d'Esterwegen.

Je suppose que les conditions de captivité des prisonniers de guerre britanniques étaient meilleures que celles des prisonniers politiques, pour que ces Gurkas aient pu se permettre de refuser de manger les conserves de viande alors qu'à Esterwegen nous en avions, les rares veinards qui parvenaient à attrapper un rat et qui s'en régalaient.

Nous sommes restés à traîner sur cette base d'aviation en attendant l'arrivée des avions.

J'ai assisté à l'atterrissage d'un avion allemand avec des officiers supérieurs qui venaient se rendre aux Américains. Ils furent reçus très froidement mais correctement par des officiers supérieurs américains et, emmenés dans des jeeps ; l'avion resta sur la piste.

# LE RETOUR

Enfin, les avions sont arrivés le **7 mai**.

C'étaient des bimoteurs D.C.3 de l'armée américaine, qui servaient au transports et au parachutages.

L'aménagement se limitait à une banquette de chaque côté, nous nous sommes embarqués à une trentaine par avion.

Par mesure de précaution, les pilotes nous ont donné quelques grandes boites de fer blanc, pour que ceux qui auraient le mal de l'air ne salissent pas l'appareil.

L'avion décolla aussitôt.

Aucun d'entre-nous n'avait jamais pris l'avion.

Nous survolâmes l'Allemagne à basse altitude, nous vîmes des villes en ruine, ce qui ne provoqua parmi nous aucun signe de compassion, au contraire.

On entendait des réflexions comme "Bien fait".

Cologne me sembla un champ de ruines. Seul le "Dom" majestueux émergeait des décombres.

Puis ce fut la Meuse, et peu après nous avons atterri.

Nous sommes passés devant des tables où des officiers belges nous ont demandé nos identités, vérifiées sur des listes.

L'un des rapatriés, transporté sur une civière, avait été avec nous dans la baraque 6 à Esterwegen. C'était un Russe blanc qui s'appelait *Romanoff*.

Il figurait sur la liste des collaborateurs de la Gestapo recherchés par la sécurité de l'Etat.

Il fut arrêté aussitôt.

Nous fûmes transportés à Bruxelles, dans le local de la J.O.C. près de la gare du Midi.

Là, je fus interpellé par Nina Goldberg, qui était là avec sa mère, qui me demanda si j'avais vu son fils Simon. Oui ! J'étais avec lui à Esterwegen jusqu'en avril 1944.

Depuis, j'étais sans nouvelles. J'ai été envoyé d'un côté, lui d'un autre.

Je n'ai jamais oublié le regard de cette mère, qui assistait au retour sain et sauf d'un compagnon de captivité de son fils.

Son fils n'est pas revenu, il a été pendu à Dachau.

J'ai toujours éprouvé un vague sentiment de culpabilité d'avoir survécu, alors que tant de mes amis ne sont pas rentrés.

Ne sont pas revenus non plus : ma Mère, elle avait 48 ans, mes soeurs Esther, 19 ans, Rachel 17 ans, Anna 11 ans, et mon petit frère Marcel âgé de 6 ans, exterminés à Auchwitz avec des millions d'autres.

Pourquoi eux et pas moi ?

Je n'y suis pour rien.

*" J'ai eu de la chance, c'est tout ..."*

**FIN**

*Joseph Berman*